

Suspense Insolite Mystère



**FREDRIC
BROWN**
**TRENTE
CADAVRES
TOUS LES
JEUDIS**

NeO
Nouvelles Éditions Oswald

Fredric Brown

Trente cadavres
tous les jeudis

Traduites de l'américain
par Jacqueline Lenclud

Anthologie établie
par Stéphane Bourgoïn



Nouvelles éditions Oswald

Titres originaux :

En direct avec l'au-delà : A DATE TO DIE ou MURDER YET TO COME, in *Strange Detective Mystery*, juillet 1942.

Coup Monté : BEFORE SHE KILLS, in *Ed McBain's Mystery Magazine*, 1961.

Trente cadavres tous les jeudis : THIRTY CORPSES EVERY THURSDAY, in *Detective Tales*, décembre 1941.

L'énigme du macchabée : TWICE-KILLED CORPSE ou JUST A CORPSE AT TWILIGHT, in *Ten Detective Aces*, mars 1942.

Meurtre sur les planches : PREMIERE OF MURDER, in *Saint Detective Magazine*, mai 1955.

Une star a disparu : THE KING COMES HOME, in *Thrilling Detective*, janvier 1941.

L'étranger de Trouble Valley : THE STRANGER OF TROUBLE VALLEY ou TROUBLE VALLEY, in *Western Short Story*, novembre 1940.

© Elizabeth C. Brown

© Nouvelles éditions Oswald (Néo) 1986

38, rue de Babylone – 75007 PARIS

En direct avec l'au-delà

(A Date to Die)

Ma montre marquait cinq heures moins cinq ; l'aube pointait ; c'est l'heure lugubre où la lumière sale du petit jour concurrence fâcheusement l'éclairage électrique, moment de grisaille que j'exècre, où je m'attends presque à voir surgir de l'ombre quelque fantôme grimaçant. Je préfère carrément le plein jour ou la nuit noire. Dans mon bureau du commissariat de la Quatrième Circonscription, ces cinq minutes qui précèdent la relève me semblent toujours interminables.

Dans cinq minutes exactement le capitaine Burke ferait son apparition, scrupuleusement ponctuel comme à son habitude mais, en attendant, les aiguilles de la pendule électrique avançaient à une allure d'escargot... Et mon mal de dent, qui avait débuté trois heures auparavant, se faisait de plus en plus lancinant. Impossible de trouver un dentiste avant neuf heures du matin, ce qui me ferait quatre bonnes heures à attendre un éventuel soulagement. Enfin, vivement cinq heures ! Que je puisse sortir d'ici, j'avais déjà une petite idée du remède à avaler pour m'aider à passer le temps.

À cinq heures moins quatre le téléphone sonna.

— Quatrième Circonscription, Sergent Murray à l'appareil, dis-je.

— Ah c'est vous Sergent ? fit une voix qui ne m'était pas étrangère mais où l'avais-je entendue ? Une voix qui vous faisait la même impression que si l'on venait de toucher une anguille, vous voyez ce que je veux dire ? Il ne fait pas mauvais ce matin, n'est-ce pas Sergent ? Je grommelai un « oui » peu enthousiaste.

— Bien sûr, vous n'avez sans doute pas pris le temps de jeter un coup d'œil par la fenêtre pour jouir de ce glorieux spectacle qui précède le...

— La ferme ! De quoi s'agit-il ?

— Oh Sergent, pas possible ! vous ne reconnaissez pas votre copain Sibi Barranya ?

Maintenant j'étais fixé, mais je n'en étais pas plus heureux pour ça. Lui, mon ami ? Quel sacré menteur ! Sur nos registres cet individu est noté comme diseur de bonne aventure ; évidemment il se baptise autrement. Ces gars-là, quand ils veulent attirer les gogos à grosse galette, ils se disent « Voyants ». Donc j'avais au bout du fil Barranya le Voyant. Jusqu'à présent, rien de précis à retenir contre lui.

— Et alors ?

— Je me vois dans l'obligation de vous signaler un meurtre, dit-il d'une voix lasse, un peu le ton que prendrait un client chic pour passer sa commande au maître d'hôtel. Je crois que vous vous occupez de ces questions-là ?

C'était un gag sûrement, néanmoins j'appuyai sur le bouton qui déclenche un petit signal lumineux de couleur jaune sur la table de la compagnie du téléphone.

Je m'explique : un commissariat de quartier reçoit tout un tas d'appels téléphoniques dont il faut chercher l'origine. Par exemple une dame affolée va nous appeler à l'aide et raccrocher précipitamment sans penser à nous indiquer qui elle est et où elle gîte. Cela arrive couramment. Aussi dans notre ville tous les appels qu'on reçoit dans l'un quelconque des commissariats sont-ils signalés sur une table spéciale et la préposée a des instructions bien précises : elle ne doit jamais interrompre une communication tant que le policier n'a pas raccroché et même si celui qui appelle a raccroché de son côté. Le signal lumineux en question avertit la demoiselle du téléphone d'avoir à

repérer le plus vite possible de qui et d'où vient l'appel.

Tout en appuyant sur le bouton je continuai ma conversation avec le sieur Barranya.

— Merci de votre obligeance, Barranya, peut-on savoir qui a été trucidé ?

— Pas si vite Sergent ! Il n'y a pas encore de victime mais ça ne va pas tarder, j'ai pensé qu'il valait mieux vous mettre au courant.

— Vous avez choisi votre cible, demandai-je d'un air bougon, ou avez-vous l'intention de tirer au hasard ?

— Pas question de tirer sur n'importe qui, Sergent, non, non, il s'agit de Charlie Randall, un voisin, je crois que vous le connaissez.

*

**

Ma foi... S'il disait la vérité et qu'il ait *vraiment* l'intention de commettre un meurtre, j'aimerais autant qu'il s'en prenne à Randall, un gars que nous aurions volontiers épinglé comme Barranya si seulement nous avions eu quelque chose de précis à lui reprocher. Il avait des billards électriques, ce qui est permis par la loi, mais certaines de ses méthodes pour venir à bout des concurrents nous étaient bien connues (sans preuves à l'appui).

Ils habitaient tous deux le même immeuble tape-à-l'œil et il était de notoriété publique que Randall était le plus gros client de Barranya. Toutes ces pensées et bien d'autres me passèrent par la tête tandis que je tenais l'écouteur. Ma conversation n'avait pas duré longtemps, trente secondes au plus depuis le début, et pendant notre dialogue, j'avais décroché l'autre appareil qui se trouvait sur mon bureau et alerté au commissariat central le type chargé du dispatching des voitures de police.

— Où êtes-vous ? demandai-je à mon Voyant.

— Chez Charlie Randall, me répondit-il calmement, ajoutant : maintenant Sergent, exécution.

J'entendis une détonation et le dé clic de fin de communication.

Je gardai l'écouteur de cet appareil à mon oreille en attendant que le Central ait réussi à repérer l'origine du coup de fil de Barranya, ce qu'il ne tarderait à savoir, à présent que le Voyant avait raccroché. Dans l'autre appareil, je demandai :

— Tu es là Hank ?

— Ouais.

— Branche ta radio, attends deux secondes...

À présent c'était la fille du Central qui me disait :

— L'appel vient de Woodburn 3480, Charles Randall, appartement...

Je n'écoutai pas la suite, je connaissais le numéro et l'adresse. Si vraiment Barranya m'avait parlé de chez Randall le reste était peut-être vrai.

— Grouille-toi Hank, envoie la voiture la plus proche à l'appartement de Randall, n° 4 Deauville Arms. Il s'agit peut-être d'un meurtre.

J'appelai le Département des Homicides, toujours au Commissariat Central, et tombai sur le capitaine Holding.

— On a peut-être commis un meurtre au 4 Deauville Arms, chez Charlie Randall, à moins qu'il ne s'agisse d'une simple blague. J'ai fait envoyer une voiture là-bas. Vous pouvez attendre leur rapport ou y aller tout de suite.

— On va y aller tout de suite, répondit-il, de toute façon, ici on n'a rien à fiche.

Ouf, je n'étais plus dans le coup, je me levai, m'étirai, bâillai un bon coup. Plus que deux minutes à

attendre et je pourrais filer. Je me voyais déjà avalant à la suite trois bons drinks bien tassés, ça peut être souverain pour les rages de dent. Ensuite j'irais faire un tour au Deauville Arms. Si vraiment il y avait eu meurtre, les gars de la Brigade des Homicides seraient contents d'avoir mon récit de l'appel de Barranya et puis mieux valait avoir quelque chose à faire plutôt que me morfondre en attendant de pouvoir aller chez le dentiste.

S'il s'agissait d'une sinistre plaisanterie, je ne serais pas fâché d'avoir une petite conversation avec cet individu, il serait peut-être chez Charlie ou chez lui deux étages plus haut. Le mot « conversation » est un peu édulcoré, disons que j'avais l'intention de lui faire comprendre, gestes à l'appui, que ce genre de gag ne me plaisait pas le moins du monde.

Cinq heures moins une, je mis mon chapeau, jetai un coup d'œil par la fenêtre et vis le capitaine Burke descendre de son auto, prêt à prendre la relève. J'ouvris la porte qui donne sur la salle d'attente séparant mon bureau du hall d'entrée, fis un pas et m'arrêtai, interdit. Dans la salle d'attente était assis un homme grand, brun, élégant, en train de feuilleter un magazine. Visage aigu, yeux perçant sous d'épais sourcils aussi fournis que la moustache qui surmontait sa lèvre mince. Un détail clochait dans le tableau... c'était *l'identité* de ce monsieur, Mr. Sibi Barranya en personne, mon interlocuteur qui, une minute auparavant m'avait appelé d'un immeuble situé à plus de trois kilomètres du commissariat.

*

* *

Je restai planté à quelques mètres de lui, la bouche ouverte, la cervelle en ébullition. Même si *deux* minutes s'étaient écoulées, deux minutes au maximum, trois kilomètres six à parcourir, en si peu de temps c'était un exploit impossible quand on part du quatrième étage d'un immeuble pour arriver au second d'un autre. De plus il s'agissait plutôt d'une minute que de deux. Ou bien quelqu'un avait su imiter à merveille sa voix ou bien cet homme assis sous mes yeux n'était pas Barranya. Non, il fallait bien me rendre à l'évidence, j'avais devant moi Sibi Barranya en chair et en os.

— Sergent, me demanda-t-il, seriez-vous médium ?

— Hum...

Ce fut tout ce que je réussis à articuler. Non seulement sa présence ici même était invraisemblable mais, qui plus est, il me posait une question encore plus abracadabrante.

— Il n'y a qu'à voir votre tête, Sergent, je viens vous avertir et je jurerais, à voir votre expression, que vous êtes déjà au courant.

— M'avertir de quoi au juste ?

— De votre mort imminente, déclara-t-il d'un air extrêmement solennel. Mais je vous répète que vous le savez *déjà*, vous avez la mine de quelqu'un qui a reçu un message de l'Au-delà.

Barranya me faisait face et le capitaine Burke arriva sur ces entrefaites.

— Salut Murray, il y a quelque chose qui ne va pas ? J'essayai de gommer tout ce que mon visage risquait de révéler comme présage sinistre et répondis d'un ton dégagé.

— Non, non, Capitaine, tout est OK.

Il me lança un regard intrigué et passa dans le bureau.

Plus je dévisageais mon vis-à-vis, plus je lui trouvais une allure déplaisante, mais peu importaient mes sentiments à son égard, lui et moi avions à nous parler et mieux valait nous expliquer ailleurs.

— Il y a un bar ouvert sur la place, en face d'ici. Leurs alcools sont bons, plus remontants que tout ce que vous me racontez.

Il hochait la tête.

— Merci mais il faut que je rentre à la maison. Un petit verre, je ne dis pas non mais...

— Il y a quelqu'un qui essaie de vous coller une condamnation pour meurtre sur le dos, le Deauville Arms est bourré de flics. Enfin faites comme vous voulez mais peut-être avez-vous moins envie à présent de rentrer au logis ?

Soudain son regard se voila, devint fixe, l'expression de son visage se modifia du tout au tout, comme un paysage quand la lune disparaît derrière un nuage.

— Le meurtre de qui, peut-on savoir ?

— Peut-être Charlie Randall... Ça vous dit quelque chose ?

— Soit ! Allons prendre un verre. Que signifie ce « peut-être » ?

— Attendez une petite seconde et nous serons fixés.

Ce-disant je réintégrai le bureau en ayant soin de laisser la porte ouverte pour ne pas quitter Barranya des yeux.

— Capitaine, vous me permettez de donner un coup de fil ?

Il acquiesça d'un signe de tête et je m'empressai d'appeler chez Randall.

Une voix de flic qui essayait de se faire prendre pour un maître d'hôtel me répondit :

— Ici l'appartement de Mr. Randall.

— Bill Murray à l'appareil, qui êtes-vous ?

— Oh ! dit la voix qui ne chercha plus à se déguiser, ici Kane, on vient de foncer, j'allais décrocher pour appeler le commissariat central quand ça a sonné et je me suis dit...

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Il y a un macchabée qui m'a tout l'air d'être Randall, je ne l'ai jamais vu en chair et en os mais, d'après les photos que j'ai pu voir dans les journaux, c'est lui.

— OK, les gars des Homicides sont en route, que tout reste en place en attendant ; je viendrai faire un petit tour mais j'ai à faire avant. Ah j'oubliais : comment a-t-il été descendu ?

— Une balle dans le front, probablement un trente-huit. Il est assis à côté de moi, Harry est en train d'inspecter le reste de l'appartement. Moi j'allais appeler le...

— Ouais, ouais, dis-je en lui coupant la parole sans vergogne, il est attaché ?

— Oui, il est en pyjama, le front troué mais pas bâillonné. Il devait être encore au plumet et on l'a ficelé sur la chaise et après on a dû le flinguer d'où je suis.

— À côté du téléphone ?

— Ben évidemment.

— Bon, à tout à l'heure, prévenez le capitaine Holding quand il arrivera.

— Vous avez une idée, vous Sergent, de qui a pu faire le coup ?

— Top secret, fis-je en raccrochant.

J'allai retrouver Barranya, il avait entendu la conversation, inutile donc de lui dire que mon « peut-être » de tout à l'heure était de trop.

À cinq heures cinq nous entrions chez Jo, un bar qui est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et je n'avais pas manqué de noter que nous avions pris un peu plus de deux minutes juste pour descendre et traverser la place.

Une fois installés dans un coin, tout au fond de la salle, nous commandâmes, lui un whisky-soda et moi un double sec, ma rage de dent ne faisant qu'empirer de seconde en seconde.

— Écoutez, Barranya, vous allez m'expliquer un peu plus clairement pourquoi vous veniez me voir, pour m'avertir de quoi au juste ?

— J'ai entendu une voix... oui ça m'arrive souvent d'entendre des voix mais cette fois-ci c'était

plus fort et plus net que d'habitude et elle disait : « Le sergent Murray va être abattu aujourd'hui. »

— Rien de plus ?

— Non, non, cette simple phrase mais répétée cinq ou six fois.

— Et où vous trouviez-vous quand vous avez entendu la voix ?

— Dans mon auto, Sergent, oui au volant de ma voiture, pour être bien précis au moment où j'ai pris le Clayton Boulevard, il y a une demi-heure environ.

— Il y avait quelqu'un avec vous ?

— Personne, Sergent, c'était une voix de l'autre monde. Vous savez, nous les médiums, on en entend très souvent. Quelquefois les messages n'ont pas de sens, mais, de temps en temps, ils ont leur utilité pour nous ou pour les gens qu'on connaît.

Je scrutai son visage en me demandant s'il s'attendait vraiment à ce que j'avale cette énormité, mais il était sérieux comme un pape.

Comment le désarçonner ? Essayons par un autre biais, me dis-je.

— Si je comprends bien, c'est par pure bonté d'âme que vous vous êtes dérangé pour me prévenir ? Pourtant vous savez parfaitement que depuis une bonne année j'essaie de trouver le moyen de vous...

Il m'interrompit d'un geste.

— Voyons Sergent, c'est un tout autre domaine. Je ne peux pas dire que j'aie une folle sympathie pour vous, mais un médium a des obligations morales qui transcendent les petites questions d'ordre personnel. Si je n'avais pas eu mission de vous transmettre le message, je ne l'aurais pas reçu.

— Et où vous trouviez-vous avant de capter cette voix ?

— J'étais allé avec des amis à Anders Farm.

(L'Anders Farm en question n'est pas du tout une ferme comme son nom prêterait à le croire, c'est une auberge ou, plus exactement, une boîte qui se trouve à vingt-quatre kilomètres d'ici, sur l'autoroute 15 qui débouche sur le Clayton Boulevard.)

J'ai laissé les autres là-bas vers quatre heures, poursuivit le Voyant, ça durait depuis minuit et je commençais à en avoir ma claque ; je me sentais dans un état bizarre, ce qui m'arrive quand je suis sur le point de recevoir une communication astrale...

— Une minute, vous étiez avec quelqu'un, avec une femme ?

— Non, Sergent, un groupe d'hommes et de femmes ; si vous voulez savoir, trois couples et deux hommes seuls dont j'étais. Je suis revenu en conduisant lentement parce que j'avais pas mal bu et à cause de ce que je sentais venir. J'étais à peu près à l'angle de la Cinquantième et de Clayton quand j'ai entendu la voix qui disait : « Le sergent Murray va être tué... »

— Ouais, ouais, dis-je en lui coupant la parole.

Ce qu'il venait de me dire avait un effet déplorable sur ma rage de dent, je souffrais l'enfer. Je le regardai droit dans les yeux pour tâcher de déterminer la dose de vérité contenue dans ce qu'il venait de me débiter. Franchement ces communications avec les esprits, c'est le genre de trucs que je ne peux pas avaler. Mais le reste ? Ce ne serait pas difficile de contrôler le nom des gens de son groupe, simple routine pour qui allait s'occuper de l'affaire...

Il disait avoir quitté la boîte vers quatre heures, il était arrivé à mon bureau à cinq heures ou quelques minutes avant. Pour quelqu'un qui, à l'entendre, avait conduit très lentement, il n'avait pas mis beaucoup de temps mais cela n'avait rien d'impossible.

— Parlons un peu de Charlie Randall, dis-je, quelles relations aviez-vous avec lui ?

— Nous nous entendions très bien, Sergent, je lui donnais des conseils sur le plan professionnel.

Je demandai en l'observant attentivement.

— C'est-à-dire que lorsqu'il avait à descendre un concurrent vous faisiez son horoscope pour savoir si les astres lui seraient favorables, c'est ça ?

À nouveau son regard se voila et je compris qu'il n'appréciait pas la franchise de ma question. J'avais sans doute deviné juste. Nous n'ignorions pas que Randall, comme tous les escrocs, était très superstitieux et que ce devait être le pigeon rêvé pour Barranya.

— Mr. Randall dirigeait une affaire des plus respectables, Sergent, et je ne faisais que le conseiller pour des contrats absolument licites.

— Bien sûr, bien sûr. D'ailleurs comme nous ne pouvons prouver le contraire pour l'instant, je n'insiste pas. Mais, dites-moi, vous êtes bien placé, étant donné vos connaissances de ses affaires, pour me renseigner : qui avait avantage à le supprimer ?

— Sa femme évidemment, me répondit-il après quelques secondes de réflexion. Je veux dire qu'elle est sans doute son héritière mais il ne m'a jamais consulté pour un éventuel testament. Et puis il y a ce Pete Burd mais, je ne vous apprend rien, vous devez le connaître.

Je le connaissais en effet, c'était le seul concurrent de Randall et encore pas très redoutable. Il plaçait ses machines dans les endroits sans importance que Randall ne cherchait pas à lui disputer... raison pour laquelle celui-ci ne lui avait pas joué le même coup qu'aux rivaux plus dangereux. Maintenant que Randall était hors de jeu, Burd pourrait se faire sa place au soleil. Abandonnant pour l'instant cette dernière piste je poursuivis ma petite enquête.

— Et la femme de Charlie, vous savez où elle niche ?

— Elle n'est pas en ville en ce moment, à moins qu'elle ne soit revenue inopinément et on ne m'en a pas parlé.

— Ah, ah, les esprits ne vous ont pas renseigné là-dessus, dis-je d'un air sardonique, mais venons-en au message qui me concerne, vous a-t-on aimablement précisé les raisons de mon... disons décès ?

— Non, je vois que vous ne croyez pas du tout à mon avertissement. Franchement Sergent, tant pis si vous ne le prenez pas au sérieux. J'ai eu mission de le transmettre, mission accomplie. Si vous avez encore des questions à me poser, allez-y, j'aimerais rentrer chez moi.

— Ça tombe bien, déclarai-je en me levant, nous allons tous deux au même endroit. En route !

— Parfait... puis-je vous proposer de vous emmener dans ma voiture ? Pour rentrer je suppose que vous aurez l'embarras du choix avec toutes les voitures de police qui doivent patrouiller dans le quartier.

Certes je n'aurais pas de peine à me faire ramener ; à l'époque où nous vivons on a bien le droit de vouloir économiser ses pneus, il n'y a pas de petites économies. Je montai donc avec lui et quand j'eus goûté au confort merveilleux de sa bagnole je me fis la réflexion – une réflexion qui vient de temps en temps à l'esprit des flics mais comme une bonne blague – « Ma foi, je me la serais coulée plus douce de l'autre côté de la barrière ! » Oui, dans sa petite décapotable, on roulait comme sur du velours.

— Vous attrapez les ondes courtes ?

J'étais sûr en posant cette question que dans une voiture comme ça il y avait une radio ultra perfectionnée qui sait, peut-être, en plus, le téléphone. J'étais curieux de savoir si quelque chose de neuf sur le crime pourrait m'être communiqué par les voitures de police.

— Habituellement oui, mais en ce moment ma radio est détraquée, je l'ai essayée tout à l'heure en quittant Anders Farm et je n'ai rien pu avoir.

Nous roulâmes quelques minutes sans nous adresser la parole et soudain j'entendis une voix qui disait : « *Sibi Barranya a descendu Randall parce qu'il voulait sa femme.* »

Mes yeux papillotèrent et je jetai un regard furtif de son côté, ses lèvres ne bougeaient pas... à moins qu'il ne soit un bon ventriloque, ce n'est pas lui qui parle, me dis-je. Remarquez, je n'aurais pas été étonné qu'il possède ces talents, ça va avec ce genre de métier. Mais il avait un air diablement effrayé. L'auto fit un écart, mais il la reprit bien en main, ralentit et me demanda :

— Vous avez entendu ?

— Fermez-la !

J'avais aboyé comme le plus coléreux des roquets mais j'avais mes raisons. Aussitôt que je m'étais aperçu que ses lèvres ne bougeaient pas j'avais regardé tout autour de nous ; peut-être grâce au silence qui régnait, l'auto ayant ralenti, j'avais perçu un léger son ; il me semblait l'avoir entendu depuis que nous avions démarré et je m'étais demandé comment une voiture aussi bien suspendue avec un moteur aussi silencieux pouvait faire ce bruit, un petit grésillement comme un parasite sur une radio. Cela me parut venir du haut-parleur situé à l'angle supérieur du pare-brise, du côté de Barranya.

— Garez-vous le long du trottoir quelques minutes, lui dis-je.

Tout en obtempérant il m'expliqua solennellement :

— Sergent, vous savez, il y a de bons esprits et d'autres très malfaisants, ceux-ci, il ne faut surtout pas les provoquer.

— Ça suffit ! Il y a aussi de bonnes radios et des radios esquinées, passez-moi un tournevis.

Il ouvrit la boîte à gants et m'en tendit un.

— Vous croyez que ça vient de...

— Je ne crois rien, mais je suis sacrément décidé à tirer ça au clair. Pour moi, Barranya, les voix, il faut que je localise d'où elles me viennent. Cette radio est allumée sûrement.

Je la sortis en moins de deux du tableau de bord et le grésillement se tut quand je la déconnectai d'avec la batterie. Comme je m'y attendais, l'appareil avait bel et bien été tripatouillé de façon à ce qu'il soit en marche sur la position ondes courtes de façon permanente. La tête du condensateur avait été desserrée si bien que l'indicateur du rotor ne tournait pas avec l'arbre. Bref la radio, telle qu'elle avait été trafiquée, pouvait à tout instant capter n'importe quelle émission sur ondes courtes.

Barranya, intrigué, regardait l'appareil avec des yeux ronds.

— Est-ce qu'un simple amateur en possession de l'outillage nécessaire a pu bricoler ça, me demanda-t-il.

— C'est évidemment ce qui s'est passé. Et votre batterie, regardez où elle en est.

— Comment ? Ah oui, je vois ce que vous voulez dire. Sans faire démarrer la voiture il appuya sur le starter et le moteur se mit à ronronner gaiement. La batterie n'était pas à plat.

— Réfléchissons : cette radio est allumée depuis qu'on l'a bricolée, or, puisque votre batterie n'est pas KO, ça veut dire qu'il n'y a pas longtemps que ça a été fait. Si, comme vous me le dites, elle marchait normalement en début de soirée, disons que ça a été tripatouillé depuis... peut-être pendant que vous étiez à Anders Farm.

— Alors le premier message, celui qui vous concernait ?

— Ouais... mille excuses, moi qui croyais que vous me débitiez des bobards.

À voir la tête qu'il faisait, ou bien il était vraiment interloqué ou bien c'était un acteur de grande classe.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends des voix, se contenta-t-il de me faire remarquer.

— Faut croire que votre radio était branchée sur le monde des esprits, dis-je en souriant, et il y en a un qui a tenu absolument à vous causer. Je suis un dur à cuire tout ce qu'il y a de plus sceptique, voyez-vous. Je m'en vais montrer ce gadget à mes gars.

Il démarra et me demanda, le sourcil froncé :

— Y a-t-il un moyen pour eux de repérer d'où sont venus les messages ?

— Non mais ils peuvent dire exactement sur quelle longueur d'onde ça a été fichu. Ça pourrait nous donner une piste ; seulement, depuis le début de la guerre, la F.C.C. (1) a suspendu toutes les licences d'amateurs, donc ce ne peut être qu'un émetteur illégal.

— Je croyais qu'on leur faisait la chasse ?

— Oui, il y a des postes équipés pour ça mais, s'il s'agit juste de deux phrases comme celles que vous et moi avons entendues, il y a des chances pour qu'on n'y fasse pas attention, rien à espérer de ce côté-là.

Nous arrivions déjà en vue de l'immeuble quand je m'écriai :

— Dites-moi, à propos de ce qu'a dit votre petit copain de l'autre monde, c'est vrai que vous vous entendez très, très, bien avec la femme de Randall ?

Il lui fallut du temps pour composer sa réponse ; j'aurais eu le temps de compter jusqu'à dix avant que ça ne sorte.

— Oh, de toute façon, vous finiriez par l'apprendre...

Oui, j'ai vraiment le béguin pour elle et je lui plais bien aussi. Son mari...

— Ne se montrait pas compréhensif ?

Il me lança un regard furieux et allait dire quelque chose qui risquait d'avoir de fâcheuses conséquences, je préfèrai lui couper la parole.

— Laissez tomber ; le truc important c'est de bien poser le problème : le type qui vous a envoyé le dernier message était au courant de votre liaison. Combien de personnes étaient-elles au courant ? Pete Burd peut-être ?

Il avait retrouvé son calme.

— Je n'en sais rien, ce n'était pas très difficile à deviner. Heu... Charlie Randall, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, alors on ne se cachait pas.

— Randall *était au courant* que vous faisiez l'amour avec sa femme ?

— Je crois que oui, ça lui était bien égal. Vous vous rappelez cette petite blonde qui vendait les cigarettes au Green Dragon ?

— Il me semble que je vois ce que vous voulez dire, celle avec les beaux...

— Oui, celle-là, elle n'y travaille plus.

La voiture stoppa devant le Deauville Arms, je descendis avec ma radio truquée et attendis que Barranya vienne me rejoindre. En entrant dans l'ascenseur je déclarai :

— On va d'abord aller ensemble dans l'appartement de Randall, il faudra patienter un moment avant de pouvoir aller vous coucher.

— Je peux monter chez moi directement pendant que...

— Pas question. Je fais mon rapport à Holding et vous ne rentrerez pas chez vous sans moi. Comprenez-moi bien, Barranya, le seul reproche que je fasse à votre alibi, c'est qu'il est sacrément bon. Vous avez peut-être un petit quelque chose chez vous que j'aimerais voir avant que vous ne l'ayez fait disparaître... comme qui dirait un phono avec votre...

Je m'interrompis, réalisant que ce ne pouvait être un disque qui m'avait transmis le message, pour la bonne raison qu'il y avait eu dialogue. Je me souvenais de ce sinistre gag où il me disait qu'il ne tirerait pas au hasard mais sur Randall.

J'emmenai Barranya avec moi néanmoins ; Holding serait sans doute désireux de lui parler. L'appartement était bondé de photographes et de types qui prenaient les empreintes. Je laissai Barranya dans l'entrée sous bonne garde et entrai dans la pièce où Holding se trouvait. Le coroner était penché sur le cadavre qu'on transporta dans la chambre à coucher après avoir pris les photos. Le capitaine Holding me montra la position de la chaise et les cordes, tout coïncidait avec ce que j'avais entendu au téléphone.

— Peut-être que Barranya vous a appelé de la cabine téléphonique qui se trouve à l'entrée de votre commissariat avant d'aller s'asseoir dans votre salle d'attente au second ?

— Non, Bon Dieu non ! On a repéré le lieu d'où est venu l'appel, c'était de cet appartement. Il y a un drôle de montage là-dessous mais du diable si j'y comprends quelque chose. Si quelqu'un veut faire condamner Barranya, pourquoi me l'expédier dans mon bureau, juste deux minutes après le meurtre ?

Holding haussa les épaules.

— Vous ne connaîtriez pas quelqu'un dans l'entourage qui ait le don d'imiter les gens ?

— Non, à part Barranya, et je le vois mal imitant sa propre voix. Tout ça est à dormir debout, je deviens cinglé, sans compter que j'ai une rage de dent du tonnerre de Dieu. Dites, est-ce que Mrs. Randall a de bons alibis ?

— Excellents. Nous avons appelé l'hôtel de Miami où elle était censée séjourner et c'est tout à fait vrai, elle y est, je lui ai parlé moi-même.

— Là, tout de suite ?

— Ma foi oui, Sergent, je ne vois pas comment on aurait pu le faire avant que le type se fasse descendre !

— Pardon, ma cervelle débloque complètement, ne faites pas attention. Je voulais vous dire quelque chose... Ah oui, voilà : vous allez, je suppose, envoyer vos hommes perquisitionner chez Barranya pendant que vous lui parlerez ici, eh bien ! je tiens à monter avec eux.

— Bill, je crois que vous feriez mieux de rentrer chez vous maintenant que vous avez fait votre rapport, c'est notre boulot à nous, dit Holding d'un ton sans réplique.

— Je vais vous expliquer, Capitaine, je vais me précipiter chez le dentiste dès l'ouverture de son cabinet, à neuf heures, pas question d'aller me coucher avant, je souffre trop. Et puis je dois vous dire que pour moi c'est le jour J : si les esprits que fréquente Barranya ne sont pas des farceurs, je serai zigouillé aujourd'hui même.

— Bon, je vais interroger Barranya un moment et vous pourrez en profiter.

— Sensationnel ! Je vais fouiner partout et démonter tout ce qui peut l'être. Est-ce que par hasard vous savez qui habite au-dessus et au-dessous de chez lui, au troisième et au cinquième ?

— L'appartement du troisième est vacant. Un type du nom de Shultz habite au cinquième, entre ici et Barranya.

— Dans quoi bosse-t-il ?

— C'est un industriel, billards électriques, attractions pour fêtes foraines, vous voyez le genre.

Il vit dans mon regard une soudaine lueur et ajouta : oui, il faisait des affaires avec Randall mais il n'y a rien de suspect de son côté, ni lui ni sa femme ne sont en ville ces jours-ci, nous avons contrôlé, tout est normal.

— Et Burd ?

— J'ai envoyé Murphy ; moi je vais m'occuper de cette fille qui vendait des cigarettes, ça ne doit pas être difficile de retrouver ses traces si Randall l'a installée quelque part. Ça peut être intéressant.

— Et agréable... Vous ne voulez pas que *je*...

— Non, envoyez-moi Barranya et montez avec Clem et Harry.

Nous passâmes tous les trois deux bonnes heures à fouiller de fond en comble l'appartement du Voyant sans y rien trouver d'intéressant si ce n'est une bouteille de scotch au fond d'un placard que les hommes d'Holding se contentèrent de regarder (ils étaient en service) tandis que j'en bus une bonne rasade... en guise de remède.

J'attendis, assis à la table du salon, que Holding en ait fini avec Barranya, ce qui dura une demi-heure. Quand celui-ci remonta chez lui, il avait l'air furieux. Je lui fis signe de se verser du scotch dans le verre que je lui avais préparé.

— Ce n'est pas de refus, Sergent, et après, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai me coucher.

— Faites comme chez vous, ne vous gênez surtout pas pour moi.

— Mais... fit-il d'un air perplexe.

— Je vous dis, ne vous occupez pas de moi, je suis bien là, à réfléchir.

Il remplit son verre et m'offrit un second scotch.

— Vous avez l'intention de rester combien de temps à réfléchir ?

— Jusqu'à ce que j'aie pigé comment vous vous y êtes pris pour descendre Charlie Randall.

Il s'assit sur le coin de la table et me demanda, le sourire aux lèvres, pourquoi je m'imaginais que c'était lui le meurtrier.

— Parce que tout est *agencé* pour prouver votre non-culpabilité ; vous comprenez, Barranya, c'est trop bien monté, comme un numéro d'illusionniste où rien n'est laissé au hasard ; ni le meurtre ni l'alibi n'ont l'air vrais, on sent le truquage à plein nez ; dans la réalité ça ne se passe jamais comme ça.

— Jusqu'à un certain point, Sergent, votre logique est impeccable.

— Justement, je veux ruminer jusqu'à ce que je franchisse ce point. Allez vous coucher si vous en avez envie.

Il gloussa doucement en regardant le liquide ambré qui emplissait son verre.

— C'est sur cette impression de truquage que vous vous appuyez pour penser que c'est moi le coupable ?

— Pas simplement, nous avons découvert dans votre appartement quelque chose qui nous a bigrement mis la puce à l'oreille... qui nous donne une sérieuse présomption.

*

* *

Sans me préoccuper de cette interruption je répétais : c'est invraisemblable que nous n'ayons *rien* trouvé, pas même un petit paquet de lettres noué d'une faveur bleue, pas la plus petite fiche sur vos pigeons, rien de rien.

— Mes clients, rectifia-t-il.

— Vos clients, je veux bien. Néant sur toute la ligne. Ce qui me fait conclure que vous saviez que l'appartement serait fouillé, donc que vous étiez au courant à l'avance du meurtre de Randall. Déduction : vous l'avez tué.

— Bravo Sergent, voilà qui est brillamment raisonné. Vous arrêtez là vos fines déductions ?

— Attendez, vous allez voir : je dis donc, vous saviez quand il serait tué ou quand on s'apercevrait qu'il l'avait été. Ça a dû se passer vingt minutes avant que je reçoive le coup de téléphone, vous aviez ainsi tout votre temps pour aller de chez vous à mon bureau.

— Vous croyez que j'aurais été jusqu'à m'accuser moi-même ?

— Pourquoi pas ? La radio traficotée, c'était rudement astucieux. Entre nous, Barranya, la voix, ce n'était pas la radio, c'était bel et bien un superbe numéro de ventriloque ; j'y avais tout de suite pensé et puis, quand je me suis aperçu que la radio marchait, mes soupçons ont été déviés. En fait, c'est vous qui avez bricolé le poste et tous les spirites sont ventriloques, tout le monde le sait ; c'est plus facile que de faire parler les pauvres défunts. Disons que l'esprit était à mes côtés.

— Un vrai roman-feuilleton, Sergent, il vous reste à prouver mes talents de ventriloque.

— Je ne peux pas et je m'en fiche. Tout ce que j'ai à prouver, c'est que vous avez descendu Randall. Le problème de savoir si la voix venait de la radio trafiquée ou des profondeurs de votre ventre, je m'en désintéresse comme de ma première chemise. Encore un verre ?

J'oubliais : *Félicitations* pour votre aveu relatif à vos amours avec Mrs. Randall, c'était très habile, vous saviez que nous le découvririons facilement et, en vous prêtant cette motivation, vous nous damiez le pion. Avouez-le, vous vouliez l'épouser et profiter de l'argent du mari, non ?

Il remplit mon verre, mais pas le sien et me dit tout en bâillant à se décrocher la mâchoire :

— Mille excuses, Sergent mais je *meurs* de sommeil.

— Couchez-vous ; vous avez un réveil ou voulez-vous m'indiquer l'heure à laquelle je dois vous réveiller ?

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il en se dirigeant vers la porte de sa chambre ; au moment d'en franchir le seuil, il se retourna brusquement.

— Sergent, si je peux me permettre, j'aimerais assez que vous me laissiez un petit fond de scotch.

— Je vous achèterai une bouteille. Dites donc, Barranya, vous savez ce que c'est que des relais, ça vous dit quelque chose ?

— Des relais ? Non, je ne vois pas.

— Je n'y connais rien moi-même, ce n'est peut-être pas le terme exact, mais c'est la première chose que j'ai cherchée en arrivant sur les lieux et je n'ai rien trouvé.

— Et où vous attendiez-vous à en trouver ?

— Dans votre téléphone. Quand vous fournissiez si complaisamment à Randall les conseils célestes donnés par les esprits, vous n'avez pas songé à trafiquer sa ligne téléphonique ?

— Non, Sergent, je ne vois pas où vous voulez en venir.

— C'est Holding qui m'y a fait penser. Il a dit que vous auriez très bien pu m'appeler de la cabine au rez-de-chaussée du commissariat, mais comme la communication venait d'ici, ça a fait marcher ma petite tête.

— Et alors ?

— Voilà le scénario : vous arrivez ici en ayant foncé comme un bolide pour revenir d'Anders Farm ; vous descendez Randall, vous branchez votre gadget ; comme tout a été soigneusement préparé, il ne vous faut pas plus d'une minute ; vous avez déjà trafiqué la ligne de Randall et le truc dont vous avez eu l'idée c'est un petit électro-aimant introduit dans le boîtier de la sonnerie de votre téléphone. Vous vous rendez au commissariat, vous appelez votre *propre* numéro. L'électro-aimant coupe le circuit et, au lieu de déclencher la sonnerie, commute la communication sur l'autre ligne comme si quelqu'un avait décroché chez Randall.

Sur la table de la compagnie du téléphone, le voyant correspondant au numéro de Randall s'allume. Quand le Central demande : « Quel numéro désirez-vous ? » Vous demandez le mien et le tour est joué. Ah ! j'oublie un petit détail, vous n'ignorez pas que faire claquer un élastique devant la membrane vibrante du microphone, ça produit le même bruit qu'un coup de feu. Quand vous raccrochez, les deux circuits sont rompus, tout redevient normal. Pour la police la communication sera localisée comme provenant de chez Randall alors qu'en fait personne n'a appelé de chez lui.

Pendant mes longues explications Barranya me fixait de ses yeux écarquillés.

— Ça par exemple, Sergent, je n'aurais jamais cru ça de vous ; quel brio ! Mais l'électro-aimant dont vous parlez si bien, vous ne l'avez pas trouvé, je crois ?

— Non, dis-je, mais pour une bonne hypothèse c'est une bonne hypothèse.

— Ne soyez pas si modeste, conclut-il en étouffant un bâillement, c'est génial !

— Ce n'est pas moi qu'il faut féliciter...

Il ricana et referma la porte de sa chambre.

Je me versai un nouveau verre mais attendis pour le boire : les trois verres précédents s'étaient révélés si inopérants sur cette fichue rage de dent que je décidai de m'en tenir là et de supporter stoïquement la douleur. Je l'entendis se coucher, puis attendis dix minutes de plus avant de sortir de chez lui, normalement, c'est-à-dire sans tapage mais sans précautions excessives ; je pris l'ascenseur mais, de crainte que le bruit ne soit révélateur de l'étage où je m'arrêterais, je descendis avec lui jusqu'au rez-de-chaussée et remontai à pied jusqu'au cinquième. Un de mes passe-partout m'ouvrit aisément la porte du locataire absent. Je me dirigeai immédiatement vers le téléphone et me baissai pour examiner la boîte, il n'y avait aucune trace de poussière dessus alors que tous les meubles étaient poussiéreux à souhait. Je n'y touchai pas, étant convaincu que j'avais découvert la cachette de l'électro-aimant et je ne voulais pas gâcher la valeur de cette découverte avant qu'il y ait des témoins. Je décrochai et, quand une voix féminine demanda quel numéro je désirais, je demandai :

— Pouvez-vous m'indiquer le numéro de l'abonné de chez qui je téléphone. La demoiselle eut l'air très surprise de ma question et je dus expliquer : Je suis seul chez un ami, je voudrais demander à quelqu'un de me rappeler ici et j'ignore le numéro, je ne peux pas le lire sans mes lunettes.

— Ah bon ! c'est Woodburn 38-40.

Le numéro de Randall. La boucle était bouclée. Ma démonstration était rigoureusement exacte. Simplement Barranya, sachant que son appartement serait perquisitionné, avait installé son dispositif sur la ligne de Shulz et avait appelé de là.

— Je vous remercie ; maintenant voulez-vous me donner...

À cet instant précis ma conversation avec la demoiselle du téléphone fut interrompue par une sensation pénible : un objet dur me meurtrissait le dos. La voix de Barranya m'intima l'ordre de dire à mon interlocutrice : « Ce n'est pas la peine, je rappellerai tout à l'heure. » Le ton n'était pas à la plaisanterie, j'obtempérai.

*

* *

Au moment où je raccrochai, il me passa la main par-dessus l'épaule pour se saisir de mon arme, il fit un pas en arrière et je me retournai. Il s'était vraiment mis en tenue de nuit et portait une robe de chambre sur son pyjama ; il était chaussé de pantoufles, c'est pourquoi je ne l'avais pas entendu traverser l'appartement. Je m'étais douté qu'il viendrait d'un moment à l'autre chez Shulz pour supprimer tout indice, mais je ne croyais pas qu'il serait aussi prompt et je n'avais pas pensé à la porte de service. Je pense que le trop-plein de scotch était responsable de cette incroyable légèreté.

Son expression était indéchiffrable ; la voix, teintée d'une nuance d'ironie.

— Sergent, c'est le moment de vous rappeler le message que je me suis donné la peine de vous porter à domicile, vous voyez les esprits sont bien renseignés, il faut leur faire confiance.

— Vous ne vous en tirerez pas aussi facilement que ça, je veux dire que ça vous posera des problèmes de me descendre. Vous aurez beau disparaître dans la nature, les gars des Homicides vous

rattrapèrent, ils savent que j'étais avec vous. S'ils me retrouvent refroidi ils...

— Un peu de silence, Sergent, je vous prie, vous m'empêchez de penser au meilleur moyen...

Il ne fallait surtout pas lui laisser le temps de méditer sur ce sujet, un type aussi astucieux a des idées à la pelle pour ne pas se faire épingler.

— Barranya, ne vous faites pas d'illusion : pour avoir descendu un salaud comme Randall, vous pouvez vous en sortir pas trop mal avec un bon avocat, mais dans cet État vous savez ce qu'il en coûte de tuer un flic.

Il y avait une certaine hésitation dans son comportement et dans sa voix quand il me dit de reculer.

J'avancai au contraire d'un pas et me forçai à parler, parler, parler.

— Il y a encore des flics chez Randall juste au-dessous de nous, ils entendront le coup de feu, vous ne pourrez pas l'amortir comme pour Randall.

J'avancais à petits pas, sachant fort bien que, si je m'immobilisais, il tirerait, mes mains se tendaient progressivement ; je dis : « Allez Barranya, donnez-moi ce revolver, imaginez ce que ce sera d'avoir la corde au cou, ça vous empêchera de tirer. »

J'avancai la main et la tendis franchement vers lui pour recevoir son arme mais il recula en criant : « Stop, salaud de flic ! » Toute urbanité, toute ironie, avaient disparu, il n'en menait pas large. Tout en continuant ma marche en avant j'expliquai :

— J'ai vu un jour un type qui avait descendu un flic ; à la fin de son interrogatoire, il était dans un drôle d'état, je pense que ça ne devait lui faire ni chaud ni froid, après ça, d'aller se faire pendre. N'oubliez pas qu'à l'étage au-dessous les gars entendront la détonation.

Il était maintenant le dos au mur et j'en avais trop dit car je vis à son regard qu'il était sur le point de tirer, mais ma main était si près de son revolver que je pus le saisir juste au moment où le coup partait. Je sentis la brûlure de la poudre sur la paume et le poignet mais je ne fus pas touché et la balle alla frapper le mur et ricocha sous le divan.

La douleur de la brûlure me fit faire un mouvement involontaire qui me déséquilibra ; il en profita pour me flanquer un direct dans la mâchoire qui me fit voir trente-six chandelles ; une demi-douzaine de coups de poing du même acabit se mirent à pleuvoir avant que je puisse moi-même frapper d'une façon efficace ; j'assénai enfin un uppercut de première classe et Barranya roula plié en deux sur le tapis. J'allai en vacillant jusqu'au téléphone, ne voyant plus que d'un œil, le nez en capilotade, du sang plein la bouche ; je crachai dans mon mouchoir et eus la surprise d'y trouver une dent.

— Je pense, dis-je à Holding quand je l'eus au bout du fil, que vous avez tous déserté l'appartement, sans ça je vous aurais déjà vus accourir au triple galop.

— Bravo pour le bon travail, Sergent, asseyez-vous sur ce salaud en nous attendant. Et votre rage de dent, toujours au top niveau ?

— Hum, dis-je trop endolori de partout pour pouvoir localiser la dent fautive. Ayant un peu repris mes esprits je constatai du doigt que la pauvre avait sauté dans le combat, c'est toujours ça, me dis-je en cherchant activement un petit alcool pour me remonter. Dieu merci ! Shulz l'avait laissé bien en vue sur une étagère.

Tu l'as bien mérité, me dis-je en m'offrant un bon verre de whisky... Ton état général en nécessite un second. Double médication qui me redonna du cœur au ventre. Des pas et des voix résonnaient dans le vestibule, les gars de la brigade arrivaient. J'allai voir si Barranya étendu sur le tapis avait repris connaissance, il était toujours évanoui et, en me baissant, je faillis moi-même tourner de l'œil, ma tête se mit à brinquebaler, mes genoux à fléchir. Était-ce le whisky, la fièvre du combat, l'euphorie de n'avoir plus à me rendre chez le dentiste, Dieu seul le sait ; mais ce qui, à présent, fait partie de ma légende, c'est qu'une seconde plus tard, en faisant irruption dans la pièce, mes collègues

de la Brigade des Homicides me trouvèrent profondément endormi allongé de tout mon long sur Barranya.

Coup monté

(Before she Kills)

Je me trouvais au fond d'un vieil immeuble situé State Street près de Chicago Avenue devant une porte sur laquelle un panneau indiquait en grosses lettres d'imprimerie : « Hunter & Hunter, Détectives Privés ». J'entrai d'un pas résolu, pourquoi me gêner puisque je suis un des Hunter. Moi je m'appelle Ed et l'autre est mon oncle Ambrose.

Par la porte entrouverte du bureau j'apercevais Oncle Am jouant au Solitaire, assis à sa table. Il est courtaud, replet et plutôt élégant avec une moustache châtain pas très fournie. Je lui fis un petit signe de la main et m'assis dans mon propre bureau qui, lui, donne directement sur le vestibule. Je venais de déjeuner, c'était à moi d'assurer la permanence, lui, il pourrait s'en aller tranquillement. Mais il n'avait pas du tout l'air décidé à quitter la place, il sortit les fiches de leur boîte, les tripota et m'appela :

— Viens donc Ed, j'ai à te parler.

Je pris un siège. Il faisait lourd, deux grosses mouches tournaient en zonzonnant au-dessus de nos têtes. Je m'emparai de la tapette, tout prêt à frapper dès que l'une d'elles aurait atterri quelque part.

— Une bombe serait plus efficace, fis-je remarquer.

— Quoi, voudrais-tu nous faire sauter ?

— Tranquillise-toi Oncle Am, il ne s'agit que d'un simple insecticide qui nous débarrasserait une bonne fois de ces sales bestioles.

— Mon petit gars, tu n'as pas l'esprit sportif, ce serait aussi moche que de tirer un canard au repos. Non, mon petit, il faut laisser une chance à ces pauvres mouches.

— OK dis-je en trucidant, d'un coup d'un seul, la première qui se posa sur le bureau. De quoi désirais-tu me parler ?

— Une affaire possible, un client éventuel qui est venu me trouver pendant que tu te sustentais. Il nous a fait une proposition mais je ne suis pas encore décidé... en tout cas, ça te concernerait, c'est pourquoi j'ai voulu en discuter avec toi avant de dire quoi que ce soit à ce monsieur.

Pour son malheur l'autre mouche décida d'imiter la première et subit illico le même sort. Du même coup je fis s'envoler un bout de papier, je le ramassai et vis que c'était un chèque, d'un montant de cinq cents dollars, au nom de Hunter & Hunter, la signature ne me disait rien : un certain Oliver R. Bookman. Depuis un mois ou deux c'était pour l'Agence une période de vaches maigres et je me dis que cinq cents dollars mettraient un peu de beurre dans nos épinards.

— J'ai pourtant l'impression que tu as déjà donné une réponse positive, dis-je en remettant le chèque sur le bureau. Remarque, je ne te fais aucun reproche, cinq cents dollars, c'est un argument qui a du poids.

— Tu te trompes, Ed, je n'ai pas dit oui mais Ollie Bookman avait fait son chèque à l'avance et, pendant que nous nous expliquions, il l'a mis sur mon bureau. Je t'assure, je lui ai dit que j'en parlerais d'abord avec toi.

— Ollie ? Tu le connais ce type-là ?

— Pas du tout mais il m'a demandé de l'appeler comme ça et je n'ai pas eu de mal, il vous met à l'aise, il est sympathique.

Je le crus sur parole car mon oncle, tout en étant bienveillant de nature, est très perspicace. En un rien de temps il détecte les faux jetons.

— Il croit que sa femme essaie de se débarrasser de lui, je veux dire de le tuer ; d'après lui elle mijote son coup.

— Intéressant mais je ne vois pas ce que nous venons faire là-dedans ; si elle réussit à l'envoyer ad patres, ce sera l'affaire des flics, non ?

— Il le sait bien mais il n'est pas assez sûr de ce qu'il avance pour prendre les mesures nécessaires. Il se dit que peut-être il se monte la tête, il faudrait qu'on lui donne une opinion objective et alors ce sera à lui de jouer. Il aimerait que tu puisses voir ça d'un peu près.

— C'est-à-dire ?... Et pourquoi moi ?

— Voilà, il a un demi-frère qui vit à Seattle et que sa femme n'a jamais vu ; d'ailleurs ça fait vingt ans que lui-même ne l'a rencontré. Ce jeune homme a vingt-cinq ans, tu pourrais passer pour lui, tu serais censé venir à Chicago pour affaires et tu séjournerais quelques jours chez eux. Tu n'aurais même pas à changer de prénom, tu serais Ed Cartwright et Ollie te mettrait au courant de tout ce qu'il serait nécessaire que tu saches.

Il me fallut un moment de réflexion avant de déclarer :

— Ça me paraît un peu tiré par les cheveux mais... (et je louchai d'une façon éloquente vers le chèque). Lui as-tu demandé comment il avait pensé à faire appel à nous ?

— Oui c'est Koslovsky qui nous l'envoie. C'est un ami à lui, ils sont copains de club.

Le Koslovsky en question est inspecteur principal dans une compagnie d'assurances. Nous avons collaboré avec lui ou travaillé pour lui à plusieurs reprises.

— Ce qui veut dire qu'il y a une histoire d'assurance dans cette affaire ?

— Non, non. Ollie Bookman a une assurance minime par rapport à ce qu'il possède ; il y a souscrit il y a longtemps déjà. À présent on ne veut pas l'assurer à cause de son mauvais état de santé, il a le cœur malade.

— Bon et qu'est-ce que dit Kossy de ce projet d'enquête sur sa femme, il approuve ?

J'étais d'avis justement d'aller le lui demander. Écoute, Ollie vient chercher notre réponse à deux heures, j'ai le temps d'aller casser la croûte et de revenir à l'heure mais je voulais t'en parler d'abord pour que nous ayons le temps d'y réfléchir chacun de notre côté. Tu pourrais également appeler Kossy et lui demander de te documenter sur Ollie, qu'il te dise tout ce qu'il sait sur lui. D'accord ?

L'oncle Am alla décrocher un vieux chapeau noir à grands bords qu'il s'obstine à porter en toute saison malgré les quolibets de son entourage.

— Une dernière petite question, Oncle Am : si par hasard la femme de Bookman rencontre un jour son vrai demi-frère, est-ce que ça ne risque pas d'être gênant ?

— Je le lui ai demandé et il dit que c'est hautement improbable. Il n'a aucune intimité avec ce garçon, il ne va jamais à Seattle et le jeune homme en question n'a qu'une chance sur mille de se pointer à Chicago. À tout à l'heure, petit.

Aussitôt j'appelai Koslovsky.

En effet c'était lui qui nous avait recommandés à Bookman quand celui-ci lui avait exposé son problème sachant qu'il faisait appel de temps à autre à des gens de l'extérieur quand sa petite équipe ne pouvait suffire à la besogne.

— Je ne suis pas enthousiasmé par son projet, ajouta l'assureur, mais sapsiti il a de l'argent, s'il a envie de le dépenser pour ça c'est son affaire, et autant que ce soit vous qui en profitez.

— Et vous pensez qu'il peut avoir de bonnes raisons de suspecter sa femme ?

— Je ne peux trop rien dire, Ed, je l'ai rencontrée une fois ou deux, pas plus ; elle ne m'a pas paru rigolote, rigolote, mais de là à avoir des envies de meurtre il y a de la marge. Enfin je ne la connais pas suffisamment pour me faire une idée sur la question.

— Et Bookman ? Le connaissez-vous assez pour vous rendre compte s'il est sain d'esprit ou porté

à laisser courir son imagination ?

— Il m’a toujours paru sensé, nous ne sommes pas intimes mais je le connais tout de même depuis trois ou quatre ans.

— Et vous avez une idée de sa fortune ?

— Pas vraiment riche mais solvable. Je pense qu’il pourrait disposer d’une somme entre cent et deux cent mille dollars. Assez pour donner envie de le descendre.

— Comment gagne-t-il sa croûte ?

— Il était dans le bâtiment mais il a quasiment pris sa retraite ; il n’a guère plus de quarante ans, mais il a de l’angine de poitrine et les médecins lui ont dit que, s’il continuait à travailler, ils ne répondraient de rien.

L’oncle Am réintégra l’Agence quelques minutes avant deux heures et j’eus juste le temps de lui raconter ma conversation avec l’assureur. Sur ces entrefaites apparut Ollie Bookman, un grand gaillard au visage rond, à l’expression cordiale, qui attirait tout de suite la sympathie. Il nous serra vigoureusement la main, un bon signe de plus.

— Salut Ed, ça tombe bien que vous vous appeliez comme ça parce que toute façon je vous aurais baptisé Ed, enfin dans l’éventualité où vous accepteriez de travailler pour moi ; votre oncle ne m’a dit ni oui ni non, et vous ?

Je lui proposai d’en parler tranquillement et nous nous installâmes dans le bureau de l’oncle Am.

— Mr. Bookman...

— Pas de cérémonie, appelez-moi Ollie.

— Ollie, la seule raison qui me ferait dire non est la suivante : même si vous avez deviné juste et que votre femme ait de mauvaises intentions, il n’y a pas grand-chance que je découvre quoi que ce soit de son plan, à temps pour l’empêcher de le réaliser.

— Je vous comprends, Ed, mais j’aimerais que vous essayiez tout de même. Je vais vous parler franchement, il *se peut* que je me fasse des idées, c’est pour cette raison que j’ai besoin d’un avis désintéressé, de l’avis de quelqu’un qui habiterait au moins quelques jours sous notre toit. Si vous pensez comme moi ou si vous trouvez un indice positif, alors j’agirai. Ève – c’est le nom de ma femme – n’accepte pas le divorce ni une séparation de corps et de biens mais, diable, il me reste la solution de quitter la maison et d’habiter au club, ça sera tout de même mieux que de me faire bel et bien supprimer !

— Vous lui avez donc déjà proposé de divorcer ?

— Mais oui je... allons il vaut mieux que je commence par le commencement, tant pis s’il y a des choses un peu embarrassantes à dire, j’estime que vous devez être informé à fond avant de vous lancer dans cette aventure.

Il avait rencontré Ève huit ans auparavant; il avait trente-cinq ans et elle, vingt-cinq (disait-elle). Elle faisait du strip-tease dans des boîtes de nuit sous le nom d'Ève Éden mais en réalité elle s'appelait Ève Parker. C'était une blonde aux formes parfaites, une fille splendide dont Ollie était tombé amoureux fou. Il s'était lancé immédiatement dans une campagne de séduction, campagne qui s'était intensifiée quand il avait découvert qu'à la ville c'était une personne tranquille et discrète, le contraire de ce qu'on attend d'une strip-teaseuse et de ce qu'elles sont souvent.

Elle avait cédé à ses avances, leur liaison avait commencé sous d'heureux auspices, au désir s'était ajouté le respect, il avait pensé qu'il était temps pour lui de se marier et il l'avait épousée, ce qui était une grandissime erreur. En effet, elle était devenue totalement frigide. Elle avait en réalité joué la comédie de l'amour d'une façon convaincante pendant les semaines qui avaient précédé leur mariage mais ensuite, après la lune de miel, elle avait jugé ces simagrées superflues. Maintenant qu'elle avait toute la sécurité et la respectabilité désirées, elle aspirait à être débarrassée du « devoir conjugal » qu'elle exécrait. Elle avait envoyé promener Ollie quand il lui avait suggéré d'aller consulter un psychanalyste ou un conseiller conjugal. Il n'y avait rien à lui reprocher dans les autres domaines, elle était une maîtresse de maison accomplie, une hôtesse charmante que tous les amis d'Ollie lui enviaient. Bref un mariage réussi pour qui voyait les choses du dehors, mais Ollie ne pouvait plus le supporter. Il lui proposa le divorce en lui garantissant à son gré une importante pension alimentaire ou une donation fastueuse en une fois ; mais, ayant obtenu ce qu'elle désirait, à savoir le mariage et la respectabilité, elle n'était absolument pas disposée à y renoncer, même si cela ne touchait en rien à son niveau de vie. Il la menaça de demander lui-même le divorce et elle riposta avec ironie qu'il n'avait aucune raison réelle à faire valoir devant la cour et que, s'il révélait le seul véritable grief qu'il retenait contre elle, elle le contrerait et le rendrait ridicule.

Situation dramatique pour Ollie qui aurait tant voulu avoir des enfants ou au moins un, et qui avait besoin de jouir d'une vie conjugale normale. Il avait essayé de se résigner, d'accepter cet état de choses à la maison tout en satisfaisant d'un autre côté ses pulsions sexuelles. Rien de sérieux, juste les passades nécessaires pour un homme normalement constitué. Mais l'inévitable s'était produit. Il y a trois ans, une liaison qu'il croyait passagère comme les autres était devenue pour lui la plus importante part de sa vie, un amour véritable et réciproque. C'était une veuve, Dorothy Stark, âgée d'une trentaine d'années, qui avait perdu son mari, cinq ans auparavant en Corée, après une brève lune de miel. Ollie avait une telle envie de l'épouser qu'il avait offert à Ève une compensation financière qui l'aurait laissé, lui, relativement dans la gêne mais à ce moment-là il ne ressentait aucun trouble cardiaque et envisageait encore vingt ans de travail professionnel avant l'âge de la retraite. Elle s'était obstinée dans son refus de tout arrangement. Il avait alors dépensé pas mal d'argent à la faire suivre par des détectives privés dans le fragile espoir qu'elle pourrait avoir d'autres partenaires avec lesquels elle ne serait pas frigide. Peine perdue ; elle ne sortait que pour des bridges, des thés ou bien elle allait au cinéma ou au théâtre avec des amies tout à fait respectables.

L'oncle Am l'interrompt.

— Ollie, vous vous êtes donc adressé déjà à des détectives privés, est-ce indiscret de vous demander pourquoi à présent vous n'avez pas recours à la même agence ?

— Tout simplement parce qu'ils se sont révélés de purs escrocs. Quand eux et moi sommes tombés d'accord qu'il n'y avait rien à retenir contre elle, ils m'ont proposé de fabriquer des preuves de toutes pièces pour pouvoir l'accuser, naturellement moyennant finances.

Il mentionna le nom de l'agence que nous connaissions déjà de réputation.

Ollie poursuivit son histoire à laquelle d'ailleurs il n'avait plus grand-chose à ajouter. Dorothy Stark, sachant qu'il ne pourrait jamais l'épouser mais qu'il désirait un enfant de toutes ses forces, avait, par amour, accepté de lui en donner un ; depuis deux ans ils avaient un fils Jerry, Jerry Stark (puisqu'il ne pouvait le reconnaître) et il avait une passion pour lui.

L'oncle Am demanda si Ève Bookman connaissait l'existence de l'enfant.

— Oui, mais elle ne peut rien faire contre lui, sinon accepter le divorce.

— Mais dans ces conditions, demandai-je, pourquoi votre femme voudrait-elle se débarrasser de vous et pourquoi le tenterait-elle maintenant puisque la naissance de votre fils remonte à deux ans ?

— Parce qu'il s'est passé quelque chose de nouveau, Ed. Il y a deux ans j'ai fait un nouveau testament sans le dire à Ève. Mon médecin m'a averti qu'avec mon angine de poitrine je n'avais peut-être plus beaucoup d'années devant moi et je tiens à laisser la plus grosse partie de ma fortune à Dorothy et à mon fils. Donc j'ai rédigé mes dernières volontés en ce sens : le quart à Ève, le quart à Dorothy et la moitié à Jerry. Dans le préambule je donne mes raisons ; j'explique ce qu'il en est de mon mariage avec Ève et pourquoi ce n'est pas un vrai mariage et je reconnais que je suis le père de Jerry.

Évidemment Ève pourrait contester ce testament mais le fera-t-elle ? J'en doute car en ce cas les journaux s'empareraient de l'affaire et ce serait le gros scandale, elle y perdrait sa position, sa respectabilité, auxquelles elle tient plus que tout ; je sais bien que Dorothy en souffrirait également, mais si elle gagne, au moins en partie, elle pourra toujours déménager et prendre un autre nom ; quant à Jerry il sera trop jeune pour en être atteint ou même pour être au courant de ce qui se passe.

— Oui, dis-je, mais si vous détestez votre épouse pourquoi ne pas...

— Vous voulez dire : pourquoi ne pas la déshériter complètement ? Parce qu'en ce cas forcément elle ferait *tout* en son pouvoir pour le faire casser, tandis que si je lui lègue le quart de mes biens j'espère qu'elle s'en contentera, ce qui lui permettra de sauver la face.

— Je comprends, mais vous avez fait allusion à un fait récent modifiant cette situation qui remonte à deux ans ?

— Mais oui, voici ce qui s'est passé hier au soir. Je garde ce testament dans une cachette dans mon bureau, bureau qui se trouve chez moi puisque je suis à la retraite. Et j'ai découvert hier au soir qu'il avait disparu.

Il y a quelques jours, il s'y trouvait encore ; cela signifie – quelles qu'aient été ses intentions en entrant dans mon domaine personnel – qu'elle l'a trouvé et détruit. Si je décédais à présent, avant d'avoir découvert sa disparition ou avant d'avoir eu le temps de rédiger à nouveau mes dernières volontés, je mourrais intestat, pense-t-elle, et elle hériterait automatiquement de tout ce que je possède. Vous voyez la force de sa motivation pour me tuer le plus vite possible... un appât de plus de cent mille dollars.

Oncle Am demanda :

— Pourquoi avez-vous dit « pense-t-elle » ?

Elle avait raison de le penser hier soir, mais, ce matin, je me suis précipité chez mon notaire, ai rédigé un testament analogue au précédent et le lui ai remis entre les mains, ce que j'aurais dû faire avec le premier. Mais cette démarche, elle l'ignore et je veux qu'elle continue à l'ignorer.

— Pourquoi ? (Cette fois c'est moi qui posai la question.) Si elle savait qu'il y a un nouveau testament chez le notaire, elle réaliserait que ça ne lui sert à rien de vous tuer, même si elle ne se fait pas prendre.

— Bien raisonné Ed, mais j'en suis venu à espérer qu'elle tentera quelque chose, qu'elle échouera

et alors je serais l'homme le plus heureux du monde, j'aurais un motif *valable* pour demander le divorce – si une tentative d'assassinat ne justifie pas une demande de divorce, alors je veux bien être pendu ! – Je pourrais épouser Dorothy, légitimer mon fils et ainsi lui laisser mon nom. Comprenez-moi, pour arriver à ça je suis prêt à prendre le risque qu'Ève tente de me tuer... et y réussisse. Je n'ai pas grand-chose à perdre et tout à gagner. Sinon comment épouser Dorothy ? Il faudrait qu'Ève meure avant moi, ce qui est sacrément aléatoire car elle a une santé de cheval et elle est bien plus jeune que moi. Sans compter que si elle est arrêtée après m'avoir tué, elle n'héritera de rien et tout sera pour ma Dorothy et mon petit Jerry. C'est la loi, n'est-ce pas, que personne ne puisse hériter de la personne qu'il a assassinée ?

Voilà toute l'histoire. Vous acceptez ce travail Ed ou faut-il que je me trouve quelqu'un d'autre ? J'espère bien que c'est oui.

Je lançai un coup d'œil à l'oncle – nous ne décidions jamais rien sans une entente préalable.

— De mon côté, petit, je n'ai aucune objection.

— D'accord, Ollie, déclarai-je avec entrain.

Il ne nous restait plus qu'à mettre au point les détails matériels. Il avait déjà consulté les horaires d'avions et il savait notamment qu'un vol des Pacific Airlines en provenance de Seattle arrivait le soir même à vingt-deux heures quinze. Je serais censé l'avoir pris et Ollie dirait de son côté qu'il avait reçu un télégramme annonçant ma venue et mon intention de passer quelques jours à Chicago pour affaires, lui demandant également de venir me chercher à l'aéroport si cela ne le dérangeait pas.

— J'ai une meilleure idée, lui dis-je, je connais une fille qui nous donne parfois un coup de main, je pourrais lui demander de téléphoner à votre domicile, comme si elle était employée à la Western Union(2), pour lire un télégramme à celui ou celle qui se trouverait au bout du fil.

Ollie trouva la suggestion excellente, spécialement si c'était sa femme qui répondait ; à nous deux nous rédigeâmes le texte. Il téléphona chez lui pour demander à sa femme si elle serait là pour réceptionner un colis recommandé. Sur sa réponse positive, je transmis à la fille le message en lui donnant le numéro de téléphone d'Ollie. Le télégramme serait prétendument envoyé de Denver car si le fameux Ed arrivait le soir même il ne pouvait que l'expédier d'un aéroport de transit. Je dis à Ollie que j'inventerais une explication plausible pour m'être décidé si tard à le prévenir.

Cela réglé, nous primes rendez-vous dans le hall du Morrison Hôtel une heure avant l'arrivée de l'avion. En calculant le temps qui eût été nécessaire pour aller à l'aéroport, puis revenir dans le centre, nous avions encore deux heures devant nous pour bien régler les moindres détails de notre entreprise, sans compter la demi-heure du trajet pour me ramener chez lui. Ce n'était donc pas la peine de me mettre au courant de la chronique familiale, nous aurions tout notre temps dans la soirée.

— Ah ! Ollie pendant que j'y pense, dites-moi quel est le métier de votre demi-frère, que je me mette bien dans sa peau. Il faudra peut-être que j'apprenne le vocabulaire correspondant.

— Il dirige une imprimerie, du moins c'est ce qu'il faisait la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles.

— Ça tombe bien, après la High School(3) et avant de travailler avec mon oncle j'ai fait deux ans d'apprentissage chez un imprimeur, ça fera toujours ça de moins à me fourrer dans la tête.

Juste au moment où Ollie s'apprêtait à partir, le téléphone sonna ; c'était notre collaboratrice qui rendait compte de sa mission ; tout s'était bien passé, elle avait lu le télégramme à une dame qui n'était autre que Mrs. Oliver Bookman. Ollie partit content de ce premier résultat qui augurait bien de la suite.

— Que dis-tu de tout ça, mon gars, me demanda Oncle Am.

— Ma foi, pas grand-chose, sauf que cinq cents dollars ça vaut mieux que rien. Qu'en penses-tu, puisque je ne serai pas là demain, il vaudrait peut-être mieux que j'aie déposé mon chèque à la banque tout de suite ?

— Bonne idée, va prendre un peu l'air et repose-toi puisque tu commences ton boulot ce soir.

— D'accord, j'en profiterai pour faire quelques courses, j'ai besoin de m'acheter deux chemises et des chaussettes. On pourrait s'offrir un bon dîner ce soir, rendez-vous à six heures à l'Ireland, OK ?

Un instant plus tard, Oncle Am vint me trouver dans mon bureau où je tentais de mettre un peu d'ordre.

— Mon garçon, je viens de penser à quelque chose. Ollie pourrait bien être dans le *vrai* quand il soupçonne sa femme de mauvaises intentions, alors je me suis demandé quel est le plus sûr moyen de tuer un cardiaque ; on peut par exemple s'arranger pour lui donner un choc ou lui occasionner une fatigue excessive. Ou bien, encore mieux, remplacer les pilules qu'il prend au moment des crises par

des placebos.

— Oncle Am, figure-toi que j'ai eu la même idée que toi. Je me suis dit que je pourrais passer voir Doc Krüger puisque je vais faire mes courses de ce côté.

Le docteur Krüger est comme qui dirait notre médecin de famille, quoique nous n'ayons pas souvent recours à lui, sauf pour lui demander des tuyaux en matière de médecine légale.

— Attends, je vais lui téléphoner, peut-être acceptera-t-il une invitation à dîner pour ce soir en échange de tous les précieux renseignements qu'il aura la gentillesse de nous fournir gratis.

Il revint en disant :

— Affaire conclue, rendez-vous à sept heures au lieu de six, ça te laisse plus de temps. Emporte ta valise, ça te permettra de ne pas te bousculer et d'aller directement retrouver Ollie.

Je fis paisiblement mes quelques courses puis rentrai me changer et préparer mes affaires ; il y avait peu de chances qu'on fouille dans mes vêtements mais on ne prend jamais trop de précautions ; ne pouvant avoir des costumes avec des étiquettes originaires de Seattle, je m'arrangeai néanmoins pour ne pas en avoir au nom de Chicago ou d'un magasin connu de cette ville. J'évitai aussi les affaires marquées à mes initiales, il faut dire que je n'en possède pas beaucoup. Pour passer le temps je me regalai de quelques airs de trombone jusqu'à l'heure de partir à notre rendez-vous. Quand j'arrivai, le toubib et Oncle Am étaient déjà attablés devant leurs martinis et j'appréciai d'en voir un qui m'attendait à ma place.

Krüger se mit à parler du sujet qui nous intéressait sans que nous ayons besoin de l'interroger puisque mon oncle y avait fait allusion au téléphone. Il nous dit que l'angine de poitrine était une maladie incurable mais qu'on pouvait vivre vieux si l'on se soignait bien. Il faut éviter les exercices physiques trop durs, ne pas soulever quelque chose de lourd, éviter de monter à pied l'escalier, de faire un travail, même léger, trop longtemps de suite, de boire sans mesure bien qu'un petit verre de temps en temps ne soit pas mauvais si on est par ailleurs en bonne forme. Pas d'émotions violentes autant que possible ; une crise de rage pouvant être aussi dangereuse que de monter plusieurs étages en courant. Il est d'usage en effet de prendre, dès le début d'une crise, des pilules de nitroglycérine ; on ne se sépare jamais de sa boîte afin de sucer une ou deux pilules à la première douleur. Elles peuvent soit prévenir la crise, soit la rendre plus anodine. Le toubib sortit une petite boîte de sa poche et nous montra les minuscules pilules blanches. Un autre remède est également très efficace : le nitrite d'amyl vendu en ampoules. On en inhale le contenu en cas d'urgence, mais on l'utilise moins fréquemment que la nitroglycérine et uniquement dans les cas très sérieux ou dans ceux que la nitro ne soulage pas ; en effet l'usage répété du nitrite d'amyl en diminue l'efficacité, le malade fabriquant son immunité. À ce point de sa démonstration Krüger (qui décidément avait pensé à tout) nous exhiba une ampoule de ce nitrite d'amyl. Je lui demandai s'il pouvait me la confier pour le cas où... Il accepta sans me poser de question et poussa l'obligeance jusqu'à me montrer la façon de la tenir et de la casser.

Cette conversation médicale ne nous empêcha pas de commander un second cocktail puis les spécialités qui ont rendu ce restaurant fameux, à savoir fruits de mer, poissons et crustacés. Le docteur Krüger et Oncle Am dépecèrent avec entrain leur homard ; moi, qui suis plutôt paresseux, je préfèrai une sole royale.

Le toubib dut nous quitter après le café mais je disposais d'un quart d'heure de rab puisque, à cause de ma valise, je devrais prendre un taxi pour aller au rendez-vous. Nous bavardâmes, l'oncle et moi, à bâtons rompus en sirotant un second moka bien fort comme je les aime. Il avait envie, me dit-il, de m'accompagner en auto jusqu'au Morrison, il rentrerait ensuite à pied chez lui, histoire de prendre un peu l'air. Une fois là-bas, il me fallut dissuader un groom trop zélé d'emporter ma valise et je me carrai dans un des fauteuils ultra-moelleux du hall. Je n'étais pas là depuis cinq à dix minutes que j'entendis appeler mon nom, je fis signe au groom et il me conduisit jusqu'au téléphone, ce qui lui valut un bon pourboire. Comme je m'y attendais, c'était Ollie qui m'appelait.

— Ed, il faut changer notre fusil d'épaule. Ève n'ayant rien de prévu pour sa soirée a décrété qu'elle viendrait à l'aéroport avec moi, je n'avais aucune raison de refuser. Prenez vite un taxi pour être là-bas avant nous.

— D'accord ; d'où me téléphonez-vous ?

— D'un drugstore, Division Street, j'ai inventé un prétexte, un truc qu'il me fallait acheter de toute urgence. Je n'avais pas d'autre moyen de vous joindre avant l'heure de notre rendez-vous. Tâchez de foncer et moi j'irai aussi lentement que possible sans risquer d'éveiller les soupçons d'Ève. Tiens, j'irai faire mon plein d'essence et je leur demanderai de contrôler mes pneus.

— Qu'est-ce que je ferai à l'aéroport si l'avion a du retard ?

— Ne vous inquiétez pas, attendez-moi près du comptoir des Pacific Airlines, vous me guetterez ; tant pis si l'avion n'est pas encore arrivé, nous sortirons sacrément vite avant qu'Ève ne sache s'il est là ; je ferai tout pour ne pas me trouver à l'aéroport *avant* l'heure normale de l'arrivée.

— C'est très joli tout ça, Ollie, mais rappelez-vous que je ne vous ai pas vu depuis vingt ans, à ce moment-là j'étais forcément tout gosse, comment dans ces conditions pouvons-nous mutuellement nous reconnaître ?

— Pas de panique, jeune homme. Nous nous écrivons régulièrement chaque année pour Noël et la dernière fois nous avons échangé nos photos. Compris ?

— Je veux bien mais alors votre femme ne l'aurait pas regardée ?

— Elle a pu y jeter un coup d'œil et ne pas s'en souvenir sept mois après. Et puis, vous savez, le vrai Ed Cartwright a un peu le même type physique que vous, un beau garçon brun dans votre genre. Il n'y aura pas de micmac de ce côté-là mais surtout interceptez-nous avant que nous n'arrivions au comptoir où quelqu'un risquerait de nous prévenir d'un retard éventuel de l'avion. Allez, au revoir, il vaut mieux que je ne m'attarde pas.

Je pestai in petto en me rendant à la station de taxis. J'avais escompté que, pendant le trajet jusqu'à l'aéroport, j'aurais le temps de demander à Ollie les tuyaux complémentaires pour ne pas faire de gaffes une fois avec Ève. Pour plus de sûreté il vaudrait mieux que je ne sois pas trop loquace ce soir et que je le laisse faire les frais de la conversation. Je tentai de me donner du courage en me disant qu'Ollie avait l'air assez astucieux... toujours est-il que j'ignorais jusqu'aux prénoms de mes parents, étaient-ils encore en vie ? Étais-je marié ? Je pense qu'Ollie me l'aurait dit... tous ces blancs dans mes connaissances m'inquiétaient plutôt. Nous n'avions même pas précisé pour quel genre d'affaires je venais à Chicago ; si j'avais une idée, lui n'en saurait rien. Enfin... j'allais réfléchir à tout cela pendant que le taxi m'emmènerait jusqu'à l'aéroport. Sauf accident, je serais là-bas avant lui, je ne jugeai donc pas utile de demander au chauffeur de foncer, moyennant pourboire ; il n'y avait aucune raison pour qu'il aille spécialement lentement puisque le compteur fonctionne au

kilomètre et non à la minute.

À l'arrivée, ma petite histoire était bien au point, bien sûr elle n'était pas figlée, figlée, mais Ève ne procéderait pas à une enquête en règle et, de toute façon, elle ne pourrait pas me coller sur le chapitre de l'imprimerie. Dix minutes avant l'heure de l'avion, je me postai près du comptoir des Pacific Airlines, face à la direction d'où viendrait le ménage Bookman. Un quart d'heure plus tard, à l'heure dite, l'arrivée de l'appareil en provenance de Seattle fut annoncée et un quart d'heure se passa encore – le temps pour moi d'être allé chercher la valise qui se trouvait à mes pieds – avant que j'aperçoive Ollie en compagnie d'une beauté blonde, fort élégante, qui ne pouvait être que son épouse, Ève Bookman alias Ève Éden. Perchée sur ses hauts talons elle était un peu plus petite qu'Ollie, plutôt de ma taille à moi. Évidemment, si elle se déchaussait – éventualité peu probable dans un aéroport surtout avec le caractère que je lui prêtais d'après les récits de son mari – je la dépasserais de quelques centimètres.

J'allai au-devant d'eux d'un pas hésitant puisque j'étais censé ne les connaître que par des photos, et, d'une voix timide, je dis :

— Ollie, je présume ?

Ollie m'empoigna la main dans un grand élan d'affection.

— Ed, quelle joie de te revoir après si longtemps. Tu étais tout gosse la dernière fois que nous nous sommes vus ! Heureusement qu'il y a eu ces photos. On en aura des choses à se raconter. Laisse-moi d'abord te présenter à Ève. Voilà Ed, ma petite Ève.

Elle me sourit sans me tendre la main.

— Je suis contente de faire votre connaissance, Edward, Oliver m'a beaucoup parlé de vous.

Espérons, pensai-je, que c'est une formule de politesse.

— Pourvu, dis-je en lui retournant son sourire, qu'il n'ait pas dit trop de mal de moi... Je crains d'avoir été un gamin bien insupportable la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, j'avais... voyons voir...

— Juste cinq ans, dit Ollie. Qu'attendons-nous, mes enfants, nous serions mieux à la maison. Qu'est-ce qu'on fait ? On s'arrête en route prendre un petit verre ? Autrefois tu étais un grand mangeur de bonbons mais à présent je pense que tu es plutôt porté sur l'alcool et...

Ève l'interrompit.

— Rentrons directement Ollie, tu prendras sûrement un petit quelque chose avant de te coucher et tu sais que tu ne dois pas boire plus d'un verre ou deux dans la journée. Vous a-t-il parlé dans ses lettres de sa maladie de cœur, Ed ?

Ollie vint à mon secours.

— Non, il y a des choses plus intéressantes que ma santé. Bon, rentrons, j'aurai peut-être droit à trois cocktails en ton honneur, mon cher Ed ; c'est ta valise là-bas ?

J'allai la reprendre et nous nous rendîmes au parking où un magnifique cabriolet couleur crème, une Buick pour être plus précis, nous attendait.

— Entrez, entrez, on tient très bien à trois devant. Ève a une MG pour son usage personnel, elle trouve ça très agréable à conduire mais on ne peut s'y empiler à trois. Il prit le volant, je brûlais d'envie d'être à sa place, jamais je n'avais eu l'occasion de conduire ce nouveau modèle, mais je n'osai pas le demander.

Je ne tardai pas à regretter ce manque de hardiesse car le pauvre Ollie était un piètre conducteur, il ne faisait pas d'excès de vitesse ni d'imprudences, mais il était à la fois brutal et indécis ; je souffrais en silence de lui voir malmener cette merveilleuse voiture ; il n'avait aucune idée de la façon dont on peut s'arranger pour adapter son allure à la synchronisation des feux. En revanche, sur

le plan de la conversation il n'avait pas son pareil. Il tenait le crachoir sans arrêt, m'informant astucieusement, sans en avoir l'air, tout en s'adressant à sa femme.

— Je ne me rappelle plus si je t'ai dit pourquoi Ed et moi nous avions un nom de famille différent tout en étant du même père et pas de la même mère. Je suis le fils d'un premier mariage de Père et Ed, du second ; Ed est né Bookman comme moi, mais Père est mort tout de suite après sa naissance et sa mère, ma belle-mère, a épousé deux ans après Wilkes Cartwright. Ed était tout jeune, alors on lui a fait prendre le nom de son beau-père, mais moi j'étais grand, je faisais mes études secondaires, je vivais de mon côté et j'ai préféré garder mon nom. À présent la mère d'Ed et son beau-père sont morts et nous sommes les seuls survivants...

Il discourait, discourait, et moi je prenais mentalement des notes ; parfois il me posait des questions, mais des questions qui contenaient leurs réponses ou qui, de toute façon, étaient anodines, quelle que fût la réponse qui me viendrait à l'esprit. Par exemple :

— Dis-moi, Ed, ta maison natale, sais-tu si elle est encore debout, peut-être que tu n'as jamais eu l'occasion de retourner de ce côté-là ?

Je n'ignorais plus rien de la chronique familiale quand la voiture s'arrêta devant leur maison.

À vrai dire ce n'était pas une maison particulière, comme je m'y attendais, mais un immeuble où ils occupaient un appartement spacieux, Coleman Boulevard, après Howard Street. C'était au quatrième mais il y avait un ascenseur. C'est vrai, me dis-je, jamais Ollie ne pourrait habiter dans un immeuble sans ascenseur avec son angine de poitrine. J'appris un peu plus tard qu'ils s'y étaient installés dès leur mariage quand Ollie était encore un homme bien portant.

C'était un très bel appartement avec de jolis meubles et un salon qui eût pu contenir une piscine.

— Ed, viens que je te montre ta chambre, me dit Ollie avec affection, tu pourras défaire ta valise et te mettre à ton aise ; d'ailleurs je ne pense pas que nous veillerons tard ni les uns ni les autres ; ce long voyage a dû te fatiguer. Ève, pendant ce temps aurais-tu la gentillesse de nous préparer des martinis ?

— Bien sûr, Oliver, et la parfaite petite femme d'intérieur se dirigea vers le bar bien approvisionné qui occupait un angle de la grande pièce. Je suivis le maître de maison dans la chambre d'ami qu'il me destinait.

— Déballez donc vos affaires pendant que nous bavardons, fit-il en refermant soigneusement la porte. Entre nous, il vaudrait mieux que je te tutoie même quand nous sommes seuls, si tu n'y vois pas d'inconvénient, ça m'évitera des gaffes. Tu peux suspendre tes affaires dans ce placard, tu as aussi une commode à ta disposition, ne te gêne pas ; en tout cas, félicitations, tu t'en tires très bien.

— Il y a plein de choses que je voudrais te demander, dis-je en le tutoyant à mon tour, c'était plus prudent. On ne peut pas se permettre de s'attarder trop longtemps maintenant ; quand est-ce que ce sera possible ?

— Demain, nous irons dans le centre, invente une raison ; c'est vrai que tu en as une toute prête puisque tu es venu ici pour affaires et moi je trouverai un prétexte. Tu pourrais peut-être dire que tu as réglé tes problèmes plus vite que prévu mais que, tant qu'à faire d'être venu de si loin, tu aimerais rester quelques jours, disons la semaine, avec nous. Ainsi tu pourrais flâner à la maison et ne sortir que pour m'accompagner.

— Bonne idée ! On précisera tout ça demain à loisir, mais, ce soir, Ève est là, de quoi puis-je parler sans risque ? Est-elle au courant des dimensions de mon entreprise ? Est-ce que je peux improviser librement sur ce thème, j'ai tellement peur de faire des bévues...

— Non, vas-y, brode tant que tu veux, il n'a jamais été question entre Ève et moi de ton travail ; je dois dire que moi-même je ne sais pas trop ce que fait mon cher demi-frère.

— Parfait. Une autre question : comment se fait-il qu'à vingt-cinq ans j'aie la chance de diriger mon affaire ? À mon âge on est plutôt dans les sous-fifres, non ?

— Tu as hérité de l'entreprise de ton beau-père. Il est mort il y a trois ans, tu travaillais déjà dans la boîte et tu as pris tout naturellement la direction. Et, autant que nous le sachions, ça marche bien.

— Soit. Je suis célibataire ?

— Oui, mais si ça t'amuse tu peux t'inventer une délicieuse créature avec qui tu songes à convoler. Encore un sujet sur lequel tu peux laisser libre cours à ton imagination.

À présent, toutes mes affaires étant rangées, nous regagnâmes le salon où Ève nous attendait ainsi que les cocktails. Cette fois, c'est moi qui entretins la conversation et Ollie put se reposer sur ses lauriers ; je n'avais plus peur de tomber dans un traquenard. Ollie suggéra une seconde tournée quand nos verres furent vides, mais Ève se leva en prétextant qu'elle était lasse et en nous demandant la permission d'aller se coucher. Elle fit promettre à Ollie de se contenter d'un dernier verre et prit

congé.

— Ed, moi aussi je commence à avoir sommeil, déclara-t-il dès la première gorgée, nous aurons tout notre temps pour bavarder demain.

Moi, je n'avais pas sommeil mais je ne pouvais pas prolonger la soirée contre son gré. Comme lui, je bus rapidement mon second martini ; il alla reporter les verres vides sur le comptoir du bar.

— Ma chambre est juste à côté de la tienne, il n'y a pas de porte communicante, mais si tu as besoin de quelque chose, frappe contre le mur, j'ai le sommeil léger, je t'entendrai.

— N'invertissons pas les rôles, Ollie, c'est moi qui suis censé veiller sur toi, n'hésite pas à me réveiller le cas échéant.

— La chambre d'Ève est contiguë à la mienne, de l'autre côté, sans porte communicante ; je m'en fiche car, même si elle la laissait grande ouverte, je n'irais pas la rejoindre pour un empire.

— Elle est encore bien jolie femme, dis-je pour voir ce qu'il riposterait.

— Tu sais, je suis un farouche monogame de nature. Ça peut paraître vieux jeu mais je nous considère Dorothy et moi comme de vrais époux devant Dieu. Elle et mon fils sont les seuls êtres dont j'aie vraiment besoin dans la vie. Sur ce, allons vite nous coucher.

Une fois au lit, comme je n'avais pas la moindre envie de dormir, j'essayai de mettre un peu d'ordre dans mes premières impressions. Ève Bookman ? Eh bien je n'avais aucune peine à croire ce qu'Ollie m'avait raconté de leur couple, c'était à peine exagéré. La plupart des types devaient la juger à première vue diablement sexy mais je me crois doué d'une sorte de radar en ce domaine et, ma foi, mon radar n'avait rien détecté. Et qu'avait dit ce cher Koslovsky, très bon juge en la matière : Pas rigolote, rigolote, traduisons « pas portée sur la chose ».

Il y a des femmes comme ça qui, par tempérament, ont horreur du sexe et des mâles... et certaines d'entre elles se font strip-teaseuses pour le plaisir d'exciter et de frustrer ceux qui les regardent. Si l'une se laisse entraîner dans une liaison, c'est uniquement par amour de l'argent – ce qui était le cas pour Ève – et pour accrocher un mari. Une fois qu'elle le tient solidement entre ses pattes, elle peut se permettre de se montrer telle que la nature l'a faite, tout à fait frigide sous ses dehors charmeurs. Elle a sans doute sacrifié son privilège d'émoustiller toute une horde de mâles éperdus de convoitise, mais elle peut torturer à loisir son mari aussi longtemps qu'il la désire, et en même temps elle a obtenu le standing et la respectabilité auxquels elle aspirait.

Elle s'était montrée accueillante avec moi, elle recevait très aimablement les amis de son mari ; ceux qui n'ont pas de radar devaient penser qu'au lit elle était sensationnelle et qu'Ollie avait une sacrée chance. Avait-elle vraiment envie de le trucider, ça c'était une autre paire de manches. Il me faudrait des indices. Ollie se laissait peut-être emporter par son imagination ; le seul argument qu'il avançait, c'était l'histoire de la disparition du testament. Elle pouvait très bien l'avoir fait disparaître sans pour autant avoir des intentions meurtrières, et espérer qu'il ne s'en apercevrait pas. Et moi, de mon côté, je peux très bien me tromper ; je ne la connais que depuis trois heures et Ollie vit auprès d'elle depuis huit ans, elle cache peut-être son jeu, me dis-je avant de sombrer dans le sommeil, ouvrons l'œil et le bon et tâchons d'être digne de ces cinq cents dollars. Mes yeux se fermèrent et je dormis tout d'une traite sans que mon voisin frappât à la cloison.

Je me réveillai une première fois vers sept heures, mais, comme je ne voulais pas risquer de déranger la maisonnée à une heure aussi matinale, je me rendormis et cette fois jusqu'à neuf heures et demie bien sonnées ; je profitai de ma salle de bains personnelle pour me doucher et me raser tout tranquillement puis retrouvai sans encombre le salon sur lequel donnait la salle à manger ; le couvert était mis mais la pièce était déserte. Une femme accorte, sans doute la cuisinière ou la femme de ménage (j'appris par la suite qu'elle cumulait les deux fonctions) apparut sur le seuil de la porte qui menait à la cuisine en traversant l'office. Elle me sourit aimablement.

— Vous devez être le frère de Mr. Bookman, qu'aimeriez-vous pour votre petit déjeuner ?

— À quelle heure les Bookman viennent-ils prendre le leur ?

— Oh ! d'habitude ils sont plus matinaux mais vous avez dû veiller hier, ça se comprend. Ils ne devraient plus tarder.

— Alors je préfère les attendre et je prendrai la même chose qu'eux, je ne suis pas maniaque pour la nourriture bien que je sois vieux garçon.

Elle sourit et disparut dans la cuisine tandis que j'allais m'installer au salon ; j'étais en train de feuilleter le *Reader's Digest* quand Ollie entra, la mine reposée et réjouie.

— Comment vas-tu Ed ? Tu as pris ton petit déjeuner ?

— Non, je vous attendais, il n'y a pas longtemps que je suis descendu.

— Viens, nous commencerons sans Ève ; peut-être qu'elle est en train de s'habiller mais il lui arrive aussi bien de dormir jusqu'à midi.

En fait nous avions à peine commencé à boire notre café que nous la vîmes apparaître.

— Madame Ledbetter, dit-elle, je ne prendrai que du café ce matin, je déjeune en ville dans deux heures.

Le petit déjeuner était appétissant, la table joliment mise, et nous buvions tranquillement notre café bouillant. Agréable atmosphère sans fausse note. Pourtant... pourtant, faites confiance à mon flair, je sentais un petit quelque chose de pas tout à fait normal. Ollie me demanda si ça me rendrait service qu'il m'emmène dans le centre puisque j'y avais des rendez-vous d'affaires ; bien sûr j'acceptai sa proposition. Nous discutâmes du programme de la journée. À ce que j'appris, Mrs. Ledbetter avait son après-midi et sa soirée de repos.

Il n'y aurait pas ce soir de dîner à la maison. Ève avait tout son après-midi occupé car après le déjeuner elle était invitée à un bridge ; elle suggéra que nous nous retrouvions dans le centre pour y dîner au restaurant. Évidemment je n'étais pas censé connaître Chicago aussi les laissai-je choisir l'endroit ; finalement le rendez-vous fut fixé à dix-neuf heures au Pump Room.

En nous rendant de compagnie, Ollie et moi, au garage situé derrière l'immeuble, je lui demandai comme une faveur de conduire la Buick.

— J'adore conduire et j'en ai rarement l'occasion, expliquai-je.

— Bien sûr, Ed, mais comment se fait-il que vous n'ayez pas d'auto, Am et toi ?

— Nous voudrions bien en avoir une, mais jusqu'ici ça ne nous a pas paru très raisonnable, il y a tellement de frais... Quand nous en avons besoin pour le travail, nous en louons une et pour nos loisirs nous nous en passons tout simplement.

Entre mes mains la Buick évoluait avec souplesse, sans cahots ni hésitations, nous avions la bonne allure synchronisée avec les feux ; je me renseignai sur ce qu'elle coûtait.

— Évidemment dans notre cas, il vaut mieux une conduite intérieure ; une décapotable c'est trop

voyant pour les filatures ; il faut aussi une couleur neutre, le gris foncé par exemple. Autrefois les détectives avaient des autos noires mais maintenant ça se fait autant remarquer qu'une carrosserie rouge vif. Où veux-tu que je te dépose Ollie ?

— Eh bien je voudrais passer voir Dorothy et Jerry. Ils habitent Lasalle Street près de Chicago Avenue. Si tu n'as pas d'autre projet, ça me ferait plaisir que tu montes avec moi.

— Si tu veux mais je ne resterai pas longtemps, je voudrais que tu me confies les clés et je profiterai de ce qu'Ève et Mrs. Ledbetter sont sorties pour fureter un peu dans l'appartement, qu'en dis-tu ?

— D'accord, les clés de l'appartement sont dans le même trousseau que celles de la voiture ; garde-les et garde la voiture aussi jusqu'à l'heure du dîner ; moi je prendrai un taxi ; Lasalle Street est tout près de la Pump Room.

Je lui demandai s'il y avait le moindre danger qu'Ève passe à la maison entre la fin de son déjeuner et l'heure du bridge. Elle ne viendrait sûrement pas à ce moment-là, m'assura-t-il, mais, passé dix-sept heures trente elle voudrait se changer pour le dîner. Donc il me faudrait avoir vidé les lieux à cette heure-là.

— Et pour Mrs. Stark, qui suis-je censé être, lui demandai-je avant de monter avec lui.

— Il vaut mieux garder ton identité d'Ed Cartwright, c'est plus simple et puis si nous lui disons la vérité elle sera folle d'inquiétude pour moi.

Dès le premier regard je me pris de sympathie pour Dorothy, une petite brunette au joli visage ovale. Évidemment ce n'était pas une beauté et elle ne vous tapait pas dans l'œil comme Ève, mais elle était naturelle et chaleureuse ; quant à Jerry, c'était un gentil petit mioche de deux ans ; moi je ne raffole pas spécialement des gosses de cet âge mais je me rendis tout de suite compte qu'Ollie était absolument fou de son fils. Je ne passai qu'une courte demi-heure avec eux, prétextant un déjeuner d'affaires dans le centre, mais ce fut un moment très agréable et Ollie n'était plus le même homme. On le sentait bien plus à l'aise dans ce modeste appartement que dans sa spacieuse demeure et on avait l'impression que c'était Dorothy sa vraie femme, pas Ève.

Notre bureau n'était qu'à quelques centaines de mètres et, comme je ne voulais pas me rendre à Coleman Boulevard avant treize heures, je fis un petit tour chez nous avec l'espoir de voir Oncle Am. Je le mis au courant du peu que j'avais appris et du programme que je m'étais fixé.

— J'ai bien envie d'y aller fourrer mon nez, petit. À nous deux on ferait du bon travail, du diable si on n'arrivait pas à trouver quelque chose d'intéressant !

Bien que sérieusement tenté, je déclinai son offre.

— Écoute, Oncle Am, ça me semble un peu imprudent. Suppose que pour une raison ou une autre Ève s'amène à l'improviste, moi je trouverai toujours un prétexte mais ta présence chez des étrangers, ce serait autrement plus difficile à expliquer ; mais j'ai une idée : pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi jusqu'à Howard Avenue, on déjeunerait quelque part sur le pouce et après tu reviendrais au bureau par le métro, ça ne te ferait perdre que deux petites heures ?

Ça nous arrivait de temps en temps de nous offrir un repas ensemble et il accepta avec joie.

Je lui laissai le volant et lui aussi tomba amoureux de la Buick. Je téléphonai du restaurant chez les Bookman et laissai sonner un bon moment afin de m'assurer qu'il n'y avait plus personne sur les lieux. Je reconduisis Oncle Am à sa station de métro et rejoignis mon poste de combat.

J'entrai en prenant la précaution de mettre la chaîne. En cas de retour imprévu d'Ève, ce serait embarrassant à expliquer, je mettrais ça sur le compte d'une impardonnable distraction mais tout valait mieux que la situation impossible où je me trouverais si elle me découvrait en train de fouiller dans ses tiroirs.

Faisons d'abord une inspection générale, me dis-je, je ne connais que le salon, la salle à manger et la chambre d'amis. Commençons par le côté cour. Aussitôt dit, aussitôt fait, je traversai l'office et entrai dans la cuisine, une vaste pièce tout à fait moderne et bien équipée, machine à laver la vaisselle, vide-ordures, etc. D'un côté il y avait l'arrière-cuisine avec les placards à provisions et les rangements ; de l'autre une chambre à coucher, celle de Mrs. Ledbetter probablement. Je jetai un coup d'œil sans toucher à rien. Dans la salle à manger, je trouvai une porte qui donnait sur ce qui me parut être un petit bureau avec un vieux pupitre à cylindre, deux meubles-classeurs, une bibliothèque où figuraient principalement des livres sur l'architecture et les entreprises du bâtiment ; une seule planche était consacrée aux ouvrages de fiction, surtout des romans policiers. Une machine à écrire trônait sur une table à côté d'un dictaphone. C'était bien évidemment le royaume d'Ollie d'où il réglait les quelques affaires qu'il avait gardées. Le dictaphone indiquait qu'il devait avoir une secrétaire à mi-temps ou du moins plusieurs jours par semaine. Je l'imaginais mal enregistrant ses lettres pour ensuite les taper lui-même. Le vieux bureau n'était pas fermé à clé, je l'ouvris et aperçus dans les petites cases papiers et enveloppes. Je ne m'attardai pas à les examiner : les affaires d'Ollie n'étaient pas de mon ressort. Je me demandai néanmoins s'il avait utilisé le même subterfuge que celui cité dans la « Purloined Letter(4) » : laisser ses dernières volontés bien en évidence comme un papier banal dans une de ces cases et, si oui, quelle avait été la motivation d'Ève quand elle avait ouvert le bureau. Une question qu'il ne faudrait pas oublier de poser à Ollie.

Je vis qu'il n'y avait pas le même numéro de téléphone sur l'appareil que sur celui du salon, ce qui signifiait qu'il ne s'agissait pas d'une simple extension mais d'une ligne personnelle. De retour au salon, j'ouvris une porte latérale et passai dans le couloir sur lequel donnaient les trois chambres à coucher et une lingerie. La chambre d'Ollie avait les mêmes dimensions que celle où j'avais couché. Sur la commode était posé un flacon à demi plein de pilules de nitroglycérine, j'en comptai cent ; j'aperçus aussi trois ampoules semblables à celle que m'avait confiée le toubib ; évidemment elles étaient intactes. Je pris deux pilules dans le flacon, bien décidé à demander à mon oncle – si je le voyais – d'aller dans un laboratoire les faire contrôler. Je ne procédai pas à une fouille en règle : un simple petit coup d'œil dans les tiroirs et le placard ; je ne savais même pas au juste ce que je m'attendais à y trouver ? Un revolver ? Peut-être. Si Ollie en possédait un, autant le savoir. Mais je ne vis rien qui, de près ou de loin, ressemblât à une arme... si ce n'est une lime à ongles !

Ce qui m'intéressait surtout, c'était le domaine d'Ève mais, comme rien ne pressait, je songeai qu'il valait mieux me livrer à un petit travail de réflexion avant de commencer à y fureter. Je revins au salon et, comme l'heure approchait où Ève pourrait me surprendre entre le déjeuner et le bridge, j'ôtai la chaîne. Si elle me trouvait à la maison, j'expliquerais le plus naturellement du monde que mon rendez-vous ayant été remis à demain, Ollie – pour elle Oliver – m'avait confié son auto et la clé de l'appartement pour que je me repose tranquillement en attendant l'heure du dîner, pendant que lui avait à faire dans le centre.

Pour passer le temps, je me servis un whisky-soda en réfléchissant à mon problème mais ça ne me mena pas loin. Allons, Ed, creuse-toi la cervelle ; pour un détective tu manques vraiment d'astuce ;

j'avais beau me sermonner et m'adresser des reproches sanglants sur mon manque d'imagination, je retombais chaque fois sur de banals soupçons : trouverais-je des pilules imitant la nitroglycérine, une arme ou un poison mortel, que sais-je ? Même si Ève avait de sombres projets pour se débarrasser de son époux, il y avait bien peu de chances que je tombe sur de sérieux indices. Après tout, ça valait peut-être la peine que j'aille fouiller dans le bureau d'Ollie ; s'il gardait un revolver, ce devait être là.

Un second petit verre ne m'ouvrit pas davantage l'esprit et, de guerre lasse, j'eus l'idée d'appeler Ollie chez Dorothy pour lui poser quelques questions. Je rangeai le verre dûment lavé et essuyé, cherchai le numéro de D. Stark dans l'annuaire et, quand j'obtins Ollie au bout du fil, je voulus d'abord savoir si nous pouvions parler librement.

— Oui, Ed, je suis seul avec le petit ; Dorothy est sortie faire des courses et elle m'a demandé de le garder.

— Possèdes-tu une arme ?

— Non, je n'en ai jamais eu.

Je lui dis que j'avais vu les pilules et les ampoules dans sa chambre et lui demandai s'il en emportait toujours sur lui.

— J'ai toujours des pilules qui sont suffisantes pour me soulager et je garde les ampoules pour le cas où la crise serait plus grave.

Il me dit sur le nitrite d'amyl ce que m'en avait dit le docteur, il ne fallait pas s'y habituer, sinon ça perdait de son efficacité. Il n'en avait fait usage qu'une fois jusqu'à présent.

Je m'aperçus en raccrochant que j'avais oublié de lui demander où il avait eu l'idée de cacher son testament ; ça ne valait pas la peine de le rappeler pour lui poser cette question, rien ne pressait. Je remis la chaîne ; à présent Ève devait être à son bridge et ne viendrait que pour se changer... bien plus tard. Maintenant j'allais m'attaquer à sa chambre.

Celle-ci était beaucoup plus grande que les autres. Je suppose que, dès l'origine, elle devait être destinée au maître de maison ; elle avait son dressing room et de multiples éléments de rangement ; j'avais du pain sur la planche si je voulais passer tout au peigne fin mais, si Ève avait des secrets, ils avaient toute chance de se trouver là plutôt que dans la cuisine, domaine de Mrs. Ledbetter, dans le bureau personnel d'Ollie ou dans le salon, territoire neutre. Elle y passait sûrement une grande partie de ses journées car, outre le mobilier habituel des chambres à coucher et la coiffeuse, y figuraient une belle bibliothèque – en majeure partie des romans – et un secrétaire. Je pris mon courage à deux mains, poussai un gros soupir et me lançai dans une fouille systématique. Deux heures plus tard, Gros-Jean comme devant, la seule conclusion que je pus tirer c'est que jamais un homme ne pourrait imaginer la somme de vêtements, de fards et d'artifices de toutes sortes que nécessite la mise en forme de nos charmantes compagnes.

J'avais gardé pour la fin la visite du secrétaire qui comportait trois tiroirs ; celui du haut ne contenait que papier à lettres, enveloppes, crayons, encre, etc. Pas de stylo, elle devait l'emporter dans son sac à main. Le tiroir du milieu renfermait des talons de chèques bien rangés en une liasse attachée par un élastique, de vieux chéquiers également rassemblés par un élastique et des relevés de compte. Pas de chéquier commencé, elle devait le garder sur elle. Un dictionnaire, le Collegiate de Merriam Webster, occupait à lui seul le tiroir du bas. Si elle correspondait avec quiconque, elle devait détruire les lettres qu'on lui écrivait au fur et à mesure qu'elle y répondait, car il n'y en avait trace.

Puisque son bridge ne finirait sûrement pas avant cinq heures, j'avais encore une heure devant moi ; n'ayant rien d'autre à faire, je me mis à étudier les papiers de banque et les chèques. Une chose

me frappa immédiatement : il s'agissait uniquement de son budget personnel, dépenses vestimentaires, achats divers à elle destinés, qu'elle réglait grâce à une somme de quatre cents dollars qui était chaque mois versée à son compte. Quatre cents dollars, pas un sou de plus ou de moins. Il y avait sûrement un autre compte pour les dépenses de la maison ; Ollie devait s'en occuper ou bien l'éventuelle secrétaire à mi-temps (j'avais oublié de lui demander s'il en avait une mais cela n'avait rien d'urgent). Certains chèques, d'un montant de vingt-cinq à cinquante dollars, avaient dû lui servir à prendre de l'argent liquide à la banque ; d'autres, de montants variables, étaient faits à l'ordre de différents magasins, notamment un drugstore de Howard Avenue où elle achetait chaque mois sans doute des produits de beauté. Il y en avait aussi à l'ordre de maisons de couture, etc. Je remarquai également de petits chèques à l'ordre d'une dame ou d'une autre qui remboursaient, du moins je me l'imaginai, des dettes de bridge qu'elle n'avait pu régler sur-le-champ en argent liquide.

À ce que je pouvais voir, elle dépensait presque tout l'argent qui lui était alloué. Son relevé de compte en fin de mois ne signalait généralement qu'un solde d'une vingtaine de dollars.

Je cédaï à une impulsion soudaine et me penchai à nouveau sur la liasse de talons de chèques. Je croyais me livrer à une besogne machinale mais en fait mon subconscient, plus malin que mon conscient, avait dû subodorer quelque chose. La plupart des chèques ne dépassaient pas un montant de cent dollars mais tous ceux qui avaient été payés au compte de Vogue Shops, Inc. le dépassaient et même atteignaient deux cents et plus. Au moins la moitié des quatre cents dollars mensuels d'Ève était versée au même compte. Tandis que les dates des autres chèques variaient, ceux payés à Vogue étaient toujours rédigés le premier du mois. Curieux de savoir quel pouvait en être le montant total, je pris crayon et papier et additionnai le montant de six chèques, c'est-à-dire ce qui correspondait aux six premiers mois de l'année passée. Le plus petit était d'un montant de 165,50, le plus gros de 254,25 mais le total faisait 1 200 tout rond. L'addition suivante concernant les six derniers mois arrivait au même nombre... Étonnant... ce ne pouvait être une simple coïncidence.

Ève Bookman devait payer à quelqu'un une somme fixe de deux cents dollars par mois et avait inventé pour le camoufler de rédiger de plus petits ou de plus gros chèques pour arriver plus discrètement au même résultat. Je regardai au dos pour voir qui les avait endossés. Sur chacun il y avait le tampon Vogue Shops Inc. et dessous la signature John L. Littleton. D'autres tampons montraient qu'ils avaient été tous touchés ou déposés à l'agence Dearborn de la Second national Bank de Chicago.

Il y avait quelque chose d'intéressant là-dessous... à suivre, me dis-je en remettant tout en place ; je jetai un dernier regard sur la pièce pour vérifier que je n'avais rien déplacé puis j'allai ôter la chaîne ; j'avais l'intention d'appeler l'oncle Am au bureau ; si Ève revenait sur ces entrefaites je n'aurais qu'à parler tout à coup d'imprimerie et l'oncle comprendrait tout de suite. J'eus la chance de le trouver encore au bureau et lui débitai rapidement ma petite histoire.

— Bon boulot, mon garçon, j'ai l'impression que tu as dégoté un morceau du pot aux roses et je me fais fort de le déterrer tout à fait. Écoute-moi, toi tu ne lâches pas les Bookman d'une semelle et tu me laisses débroussailler tout autour. Les dieux sont de notre côté, tu sais pourquoi je dis ça ? Eh bien, primo, c'est aujourd'hui vendredi et la banque sera ouverte jusqu'à six heures. Second coup de pot : un des caissiers est un copain à moi. Dès que j'ai un tuyau sûr je te préviens. Est-ce qu'il y a une extension dans l'appartement qui permette d'écouter ce que nous nous dirions.

— Non, il y a un autre téléphone dans le bureau d'Ollie, mais sur une ligne différente.

— Parfait, je peux donc appeler sans me cacher et demander carrément à te parler. Tu diras que c'est un collègue imprimeur s'il y a quelqu'un dans les parages, et conclus ta conversation par un terme bien technique. D'accord ?

— D'accord. Ah ! encore une chose, Oncle Am. J'ai pris deux pilules de nitro dans le flacon d'Ollie. En allant dîner, je passerai te les déposer au bureau, demain tu pourras peut-être les porter au labo ou au toubib, il peut peut-être les reconnaître simplement en les goûtant du bout de la langue, qui sait ?

Cinq heures sonnaient quand je raccrochai. Je me versai un petit whisky bien mérité, pris une douche rapide, changeai de chemise et j'étais déjà sur le seuil de l'appartement quand je me trouvais face à face avec Ève qui rentrait ; elle eut l'air agréablement surpris de me voir, je lui expliquai qu'Ollie m'avait prêté l'auto et les clés et que j'étais venu juste prendre une douche et me changer en vue de notre soirée.

— Mais Edward, il est déjà cinq heures et demie, vous devriez m'attendre et m'emmener dans la voiture d'Ollie, comme ça je ne serai pas obligée de prendre ma MG et après le dîner nous rentrerions tous ensemble, ce serait bien mieux.

— Excellente idée, dis-je, et je le pensais.

La seule chose qui me contrariait c'était la nécessité de remettre les pilules à l'oncle Am mais si je les postais en chemin, il les aurait au courrier demain matin. Je m'installai confortablement avec un magazine et, ô surprise ! Ève ne me fit pas trop languir. Il n'était que six heures et quart quand nous quittâmes la maison ; nous avions tout notre temps pour être exacts au rendez-vous de sept heures au Pump Room. Ollie nous avait fait réserver une table et le maître d'hôtel vint nous dire de sa part qu'il craignait d'être en retard, un contretemps de dernière minute.

L'attente fut longue et nous en étions à notre troisième tournée de martinis quand il nous rejoignit. Il nous présenta ses plus humbles excuses ; nous reprîmes encore un verre pour lui tenir compagnie avant de déguster un repas exquis que je tins absolument à régler, joli geste qui en fait ne me coûtait pas un sou puisqu'Ollie me défrayerait de tous les faux frais. Il fut question d'aller terminer la soirée dans une boîte mais Ève déclara à Ollie qu'elle lui trouvait mauvaise mine et qu'il valait mieux être raisonnable et rentrer. Nous pourrions prendre un petit alcool à la maison s'il promettait de s'en tenir à deux verres. Il acquiesça.

Comme il reconnaissait lui-même qu'il était un peu las, je n'eus pas de peine à obtenir qu'il me laissât conduire. Ève me semblait un tantinet plus chaleureuse à mon égard, mais comment savoir si les martinis répétés y étaient pour quelque chose ou s'il fallait vraiment croire de sa part à une plus vive sympathie ; en tout cas ce n'était pas le genre « tu peux me taper dans le dos » ; mon radar me l'indiquait clairement.

Je proposai de me charger des cocktails mais Ève voulut s'en occuper elle-même. Nous étions en train de bavarder, notre verre à la main, quand je vis Ollie poser son verre, se pencher en avant et passer sa main droite sous le bras gauche. Il se redressa et surprit notre regard inquiet posé sur lui.

— N'ayez crainte, ce n'est pas une vraie crise, tout au plus une petite sensation douloureuse mais, pour mettre toutes les chances de mon côté, je vais prendre ma pilule. Il mit la main dans sa poche et en ressortit une petite boîte en or.

— Sapristi ! Je ne pensais plus que j'avais pris la dernière avant de vous retrouver au restaurant. On a bien fait de ne pas aller dans une boîte. Excusez-moi un instant, je vais dans ma chambre reprendre une provision.

— Laisse-moi...

— Non, non, je me sens tout à fait bien, attendez-moi tous les deux.

Il s'en alla d'un pas assuré, j'entendis la porte de sa chambre se refermer, tout paraissait normal.

Ève se mit à me poser des questions sur ma petite amie de Seattle dont je leur avais parlé, je me mis à broder avec entrain sur ce thème et je m'aperçus au bout d'un moment qu'Ollie ne revenait toujours pas. Il s'était bien passé cinq à dix minutes, plus qu'il n'en faut pour remplir une petite boîte

de pilules ; évidemment il aurait pu trouver une autre occupation, néanmoins cela m'inquiétait et sans plus d'explications je me précipitai à sa recherche.

Quand j'ouvris la porte et que je le vis allongé à plat ventre sur le tapis au pied de la commode, je le crus mort. Un coup d'œil sur le dessus de cette commode m'affola : plus de pilules et plus d'ampoules. Je me penchai sur lui et sortis l'ampoule du docteur Krüger de ma poche ; s'il était mort, ça ne lui ferait pas de mal et, dans le cas contraire, il ne fallait pas perdre la moindre seconde ; je lui soulevai un tout petit peu la tête, passai la main par-dessous et réussis à casser l'ampoule juste sous son nez pour qu'il pût l'inhaler. J'ordonnai à Ève qui se trouvait sur le pas de la porte d'appeler immédiatement une ambulance.

Ollie échappa à la mort... uniquement grâce à l'heureuse inspiration qui m'avait fait emprunter cette fameuse ampoule au toubib et la fourrer dans ma poche. Pendant quelque temps il fut entre la vie et la mort et nous n'eûmes le droit de le voir, Oncle Am et moi, que deux jours plus tard, le dimanche soir. Il avait le teint gris, les traits tirés et il devait rester allongé sans bouger.

Nous eûmes la permission de lui parler mais pas plus d'un quart d'heure. Les médecins nous dirent qu'à condition de ne pas faire d'imprudences il était sorti d'affaire mais qu'ils le garderaient à l'hôpital une semaine ou deux.

Malgré son état je ne pris pas de gants avec lui.

— Ollie, votre petit scénario, ça n'a pas marché, je ne me suis pas précipité à la police pour accuser Ève d'avoir voulu vous assassiner, mais je n'ai pas non plus été vous moucharder et dire que vous aviez voulu vous suicider pour faire croire à un meurtre. Comme vous devez aimer Dorothy et Jerry pour avoir manigancé toute cette mise en scène !

— Oui, oui, balbutia-t-il mais comment avez-vous deviné, Ed ? (Nous avions repris automatiquement notre vouvoiement.)

— Il n'y avait qu'à regarder vos mains, elles étaient plus sales que si vous veniez juste de tomber et puis le fait que vous étiez allongé sur le ventre ça m'a fait penser que vous aviez provoqué exprès cette crise qui aurait dû vous être *fatale* ; vous avez sûrement fait une gymnastique effrénée pour vous mettre dans un état pareil. Vous saviez aussi que les pilules et les ampoules se trouvaient sur votre commode cet après-midi et qu'Ève était rentrée à la maison après ma fouille, donc qu'elle aurait pu les cacher. En fait c'est vous qui les avez prises, vous êtes venu en taxi – et si nous voulions, ce serait facile de le retrouver – pour faire votre coup et vous avez dû attendre que nous soyons partis pour aller au restaurant ; c'est la raison pour laquelle vous nous avez fait poireauter si longtemps à table. L'oncle Am a des nouvelles pour vous, je ne sais pas si vous méritez qu'on vous les dise...

L'oncle s'éclaircit la gorge.

— Vous n'êtes pas marié, Ollie, lui dit-il, vous êtes libre comme l'air, votre mariage avec Ève n'était pas légal. Elle a été mariée une première fois et n'a jamais divorcé. Probablement qu'elle n'avait pas eu l'intention de reconvoier jusqu'à ce que vous le lui ayez proposé... et, à ce moment-là, prise de court, elle n'a plus eu le temps de demander son divorce. Son mari légitime, qui l'a plaquée il y a dix ans, est un barman du nom de Littleton. Il l'a retrouvée, je ne sais diablement pas comment, et quand il a appris son mariage illégal avec vous, il l'a fait chanter. Ça fait trois ans qu'elle lui refille deux cents dollars par mois, la moitié de ce que vous lui donnez pour son argent de poche ; ils ont mis au point un petit système astucieux pour camoufler ce trafic.

Je pris la parole à mon tour.

— Ollie, on s'est bien gardé d'aller raconter aux flics l'histoire de la bigamie parce qu'on se doute bien, Oncle Am et moi, que vous n'allez pas poursuivre Ève et prévenir la police. Vous avez tout de même à vous faire pardonner votre mise en scène qui aurait pu aboutir à la faire passer pour une meurtrière. Nous avons eu une conversation avec elle, elle va quitter Chicago discrètement et aller à Reno ; dans quelque temps vous ferez savoir que vous avez obtenu votre divorce, vous pourrez épouser Dorothy et légitimer votre gosse. À Reno elle obtiendra son divorce... de Littleton, pas de vous. Je lui ai dit que vous lui garantiriez une somme suffisante pour prendre un nouveau départ, quelque chose comme dix mille dollars, ça vous paraît raisonnable ?

Il fit signe que oui, il avait déjà le teint moins plombé et l'air moins épuisé ; je parie qu'à présent

sa convalescence va prendre un bon tournant, me dis-je.

— Et vous, mes amis, comment pourrai-je jamais vous...

— Nous sommes quittes. Votre chèque nous suffit largement mais ne nous redemandez jamais plus de travailler pour vous. Un détective – même privé – n’apprécie pas qu’on se paie sa tête, qu’on lui raconte des coups pour l’amener à patronner une sombre machination. Tenez-vous-le pour dit, un homme averti en vaut deux.

Nous n’eûmes plus jamais l’occasion de le revoir mais, quelques mois plus tard, nous reçûmes de ses nouvelles sous forme d’un petit paquet accompagné d’une enveloppe. Celle-ci contenait un faire-part de mariage d’Oliver Bookman et de Dorothy Stark sans invitation car la cérémonie avait eu lieu dans l’intimité quelques jours avant. Au dos étaient gribouillés quelques mots ainsi conçus : « J’espère que vous ne m’en voulez plus trop et que vous accepterez ce cadeau à l’occasion de mon mariage. Le garagiste la laissera devant votre porte ; vous trouverez les papiers dans la boîte à gants. Merci pour tout, y compris d’accepter ça. » La petite boîte contenait un double trousseau de clés pour que nous en ayons chacun un.

Je ne fus pas surpris de voir devant notre porte une Buick grise conduite intérieure, une splendeur. L’oncle Am me demanda à brûle-pourpoint pendant que nous la dévorions des yeux :

— Alors petit, en notre âme et conscience aurons-nous le culot d’accepter noblement ce présent ?

— Comment pourrions-nous refuser cette voiture sensationnelle, Oncle Am, mais regarde, on nous a déjà collé une contravention ; filons dans notre carrosse payer la contredanse, ce sera la première de nos luxueuses balades. D’accord ?

— Tout à fait d’accord, s’écria l’oncle Am, l’œil particulièrement brillant.

Trente cadavres tous les jeudis

(Thirty Corpses Every Thursday)

Des accidents, ça arrive

Je frottai mes mains humides de sueur sur mon pantalon en whipcord et m'acheminai, la tête basse, en direction de la gare des autocars ; le chemin était obscur et mon humeur très sombre. À vrai dire j'avais une frousse bleue, pourquoi diable t'entêter à prendre le volant ce soir, tu n'es pas obligé... Tu n'es qu'un sacré imbécile ; si ça tourne mal, ne t'en prends qu'à toi-même, marmonnai-je dans ma barbe.

Je ne pouvais pas reculer, je me serais trouvé trop lâche. Et puis notre chef Weston, surnommé Boule de Billard, m'avait agacé avec son couplet doucereux.

— Je t'assure, Bill, m'avait-il dit, tu n'es pas forcé de conduire ce car du jeudi, j'aimerais autant pas. Basduc Kline va faire le voyage à l'œil parce que sa mère est malade à Los Angeles, il pourrait conduire le car et l'emmener du même coup au centre de soin de Yuma. Je t'ai désigné parce que c'était ton tour normalement mais ça ferait des économies à la compagnie si Basduc te remplaçait, on pourrait disposer de sa place pour un voyageur payant... tu piges ? Si tu te fais encore des idées, si tu as le bourdon...

— Bon Dieu, Boule de Billard, ferme-la. Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais lâcher mon boulot ? Basduc est un chouette chauffeur le jour mais tu le sais aussi bien que moi, la nuit il vaut pas grand-chose ; j'ai moins de chance de basculer de votre sale scenic railway. Seulement il faut que...

— Je sais, je sais, tu veux que je rétablisse le circuit par la route normale, mais nous avons des réservations à partir de Nadejo pour Los Angeles et tu me vois téléphonant pour leur dire qu'on a la frousse d'envoyer notre car les cueillir là-bas ? Ce que nous désirons...

Je l'interrompis à mon tour pour lui jeter à la tête :

— Ce que vous désirez tous c'est vos trente cadavres chaque jeudi, si je comprends bien. (Boule de Billard me foudroya du regard, mais je poursuivis sur le même ton.) Ouais, je sais que jeudi dernier il n'y a pas eu de casse mais les deux jeudis d'avant, hein ? Des cars archi pleins... Enfin, c'est pas sérieux, on ne peut pas continuer à bousiller nos clients comme ça. Ça nous fait une jolie publicité... deux semaines de suite, félicitations ! On n'a qu'à continuer...

— Ça va Bill, si tu veux conduire, arrange-toi pour rester sur la route, mais tes histoires de « jamais deux sans trois » c'est de la pure superstition, tu le sais comme moi. Jo, la semaine dernière, il n'a pas eu le moindre pépin, pas la moindre égratignure sur la carrosserie.

Cette andouille de Boule de Billard, je dois avouer qu'il m'a cloué le bec avec ce dernier argument. Logiquement je n'avais aucune bonne raison pour me dégonfler... aucune.

Voilà comment circulent les cars de la compagnie : deux fois par jour nous en avons un en direction de Phoenix qui passe par Globe. Mais il existe une autre route, au sud de Globe, par Nadejo, et c'est celle-là qu'emprunte le car du jeudi soir. Nous avons quelques voyageurs à destination de Nadejo ou en provenance de ce patelin, pas grand monde mais la compagnie veut maintenir ce passage dont elle a eu la concession ; un de ces jours ça peut devenir rentable.

Or, deux jeudis de suite, ces cars du soir sont tombés dans le ravin, pas au même endroit mais, dans cette région montagneuse, si on manque la route, on s'écrase dans de profonds précipices. Chaque fois trente sur trente des passagers ont trouvé la mort ; évidemment les journaux ont monté ça en épingle, mais les voyageurs continuent à voyager sur nos lignes. D'ailleurs, comme le dit Boule de Billard, jeudi dernier, tous sont arrivés sains et saufs, il faut que je me le tienne pour dit.

Mon car s'approchait, conduit par Woody Trenton, un fameux mécanicien, ce Woody. Il l'arrêta au fond de la gare et je me précipitai pour le voir dès qu'il en descendrait. Je lui avais déjà glissé deux mots dans l'après-midi. Il ouvrit la portière et déclara avec un bon sourire :

— Ça boume, mon gars, pas d'eau dans le gaz !

— Tu as tout vérifié comme je te l'ai demandé, tout, tout, tout ?

Il hocha la tête affirmativement en me regardant droit dans les yeux... un long regard appuyé qui me fit me demander si la peur qui me taraudait l'estomac se lisait sur mon visage.

— Sois tranquille, Bill, j'ai tout passé en revue : la rotule de direction, les roues, les pneus, les essieux. Et j'ai pas bougé du car depuis, personne d'autre n'est venu y fourrer son nez.

— Merci, mon vieux, tu me trouves peut-être aussi trouillard qu'une vieille bonne femme, mais, que veux-tu, personne ne m'enlèvera de l'idée que les deux catastrophes, ça n'a pas été de simples accidents. Lee Carey était le meilleur chauffeur qu'on ait eu, jamais on ne me fera croire qu'il a pu se flanquer dans le ravin par erreur. Même chose pour Sperry.

Il se dirigea vers la sortie en tirant de sa poche un paquet de cigarettes ; on n'a pas le droit de fumer dans la gare ou dans le car ; je le suivis et acceptai la cigarette qu'il m'offrait mais j'eus soin de rester à un endroit d'où je pouvais surveiller ma machine.

— Bill, je crois que tu te montes le bourrichon ; sur une route pareille, tu sais, ça peut arriver qu'on chute dans un ravin, ne cherche pas midi à quatorze heures.

— Tu as raison... sans doute...

J'aurais bien voulu en être convaincu mais...

— Tu penses bien qu'après ce qui est arrivé à Lee, on était tous sur le qui-vive, raison de plus pour examiner à fond le car de Sperry. N'oublie pas non plus que les experts de l'usine ont inspecté les débris des deux cars, ils n'ont rien trouvé de...

Il laissa sa phrase en suspens, je crus le voir frissonner et n'en fus pas étonné. Mais, dans son cas, il voulait peut-être chasser simplement de son esprit les terribles images... Il ajouta :

— Et puis rappelle-toi qu'il y a eu un témoin pour le dernier accident.

Je m'en souvenais parfaitement, le vieux Jess Bergstrom, un marchand de bestiaux qui prenait tantôt le car, tantôt sa propre voiture, avait assisté à l'accident de Lee. Ce soir-là il avait raté de peu le passage du car et avait dû prendre son auto ; il était à une cinquantaine de mètres derrière, quand il l'avait vu basculer dans le vide. D'après lui, Lee avait dû aller plus vite qu'il ne le croyait.

Woody jeta dans le chemin son mégot encore incandescent qui traça un grand arc lumineux.

— Jess vient avec toi ce soir, me dit-il.

— Quoi, fis-je bouche bée, après avoir vu ce qu'il a vu...

— Il a déjà fait le trajet jeudi dernier ; le vieux bougre, il a un sacré cran.

Cette remarque me mit subitement en rogne, est-ce que Woody par hasard se paierait ma tête en me jugeant moins courageux que ce vieux ? Je réalisai que je me trompais en voyant son expression amicale. Décidément j'étais le seul à avoir conscience de l'intense frousse qui m'habitait. J'écrasai du talon mon mégot et revins vers le car ; le départ aurait lieu dans un quart d'heure, Mig chargeait déjà les bagages. Je m'approchai du guichet :

— Il y aura des clients, demandai-je à notre caissière, Mrs. Murdoch.

— Oh oui, il y a trente-cinq réservations, ce sera plein avec Shorty et les trois personnes que vous ramasserez à Nadejo.

— Tous jusqu'à Yuma ?

Elle fit signe que oui.

Je calculai en vitesse : vingt-cinq passagers plus Basduc et moi, plus les trois qui monteraient à Nadejo, ça ferait le chargement complet jusqu'à Yuma où je céderais ma place au volant à un autre chauffeur. Or les autres accidents avaient eu lieu chaque fois après Nadejo.

Je montai dans le car, contrôlai les tickets des voyageurs déjà assis à leur place et m'installai à mon volant. Kline monta à son tour. Le pauvre étant court sur pattes avait été surnommé par nous, ses collègues, « Bas-du-cul », pudiquement contracté en Basduc. Et ce fâcheux sobriquet lui restait collé à la peau. Donc Basduc Kline fit son apparition en civil, ce n'était pas le même homme qu'en uniforme et j'avais oublié qu'il faisait le trajet en simple passager – sauf qu'il le faisait à l'œil. J'actionnai mon klaxon pour lui faire honneur, il se retourna et me sourit avant de se retenir une place près de la fenêtre, en y déposant son couvre-chef.

— Passe-moi ton chapeau, Basduc. Je le mets sur le siège derrière moi, qu'on puisse causer, tous les deux. Aussitôt dit, aussitôt fait. Sur ces entrefaites on frappa contre la portière et j'ouvris au vieux Jess Bergstrom.

— Jeune homme, cria-t-il d'une voix suraiguë, tâchez voir à conduire prudemment, vot'copain, je l'ai vu... Je coupai court au récit qui allait suivre, je n'étais pas en humeur d'entendre une fois de plus la description de la catastrophe, qui n'était pas non plus une heureuse entrée en matière pour les autres occupants du car. L'espace d'une seconde, il me lança un regard mécontent, comme si je l'avais frustré de son petit succès ; je mis le moteur en marche sans plus me soucier de ses états d'âme. Des retardataires montèrent précipitamment, suivis de mon Basduc dont les cheveux blonds étaient tout ébouriffés par le vent du soir. Je me retournai pour voir si on était au complet : oui, il ne restait que les trois places destinées à ceux qui monteraient à Nadejo.

Pause-Café

J'entendis Mig, le factotum mexicain qui remplit toutes les fonctions, à la fois comme responsable des bagages et porteur, claquer la porte de la soute à bagages ; il n'y avait plus qu'à démarrer, ce que je fis en douceur.

— Tes phares, Bill, murmura Basduc.

J'obtempérai et le remerciai, un peu confus.

Il se pencha contre mon dossier pour me glisser à l'oreille sans que les autres entendent :

— Ça va, Bill, tu as pas l'air dans ton assiette.

— Si, si, dis-je en me forçant à prendre un ton enjoué, tout est OK.

De toute façon, avec le ronronnement du moteur et le bruit des freins, personne n'aurait pu remarquer que j'avais la voix plutôt tendue.

Malgré la présence de Basduc juste derrière moi, je n'avais guère envie d'engager la conversation. Nous laissâmes la ville derrière nous, la route filait tout droit à travers le désert. Après viendraient les contreforts de la montagne, puis nous aborderions le circuit montagneux, mais ce n'est qu'après Nadejo que ça deviendrait périlleux.

Ça commençait à monter, mon gros engin ronronnait comme un lion repu et la nuit était magnifique... pour qui était en mesure d'apprécier la beauté de la nature. Le car fonctionnait à merveille, presque trop bien pour ma tranquillité d'esprit ; je me disais tout le temps : « Si je tourne mon volant de quelques millimètres trop à gauche ou trop à droite, qu'est-ce qui se passera ? » En croisant un gros camion, je me surpris en train de me cramponner à mon volant, si fort que j'en eus mal aux doigts.

La route devenait momentanément plus facile et j'eus envie de compagnie.

— Belle nuit, hein, Basduc ?

— Formidable ! et, de son ton confidentiel, il ajouta : Bill, tu es sûr que tu as rien qui cloche, je te trouve bizarre.

La moutarde me monta au nez et j'allais répliquer vertement à mon vieux copain ; heureusement je compris à temps que ma colère était en fait dirigée contre moi et pas contre lui. La lucidité me revint et je réalisai mieux les raisons qui m'avaient poussé à prendre le volant malgré tout. Ça me ferait du bien de me confier à ce brave Basduc. Je murmurai d'une voix qu'il devait avoir du mal à entendre bien qu'il fût penché vers moi :

— Écoute, je vais te dire franchement ce qui se passe dans ma petite tête : j'ai une trouille terrible. C'est pour ça que je n'ai pas voulu que Boule de Billard me raye de la feuille de service quand il a décidé de continuer à faire passer le car du jeudi soir par ce chemin. Il faut que je surmonte ma frousse, tu comprends, sans ça je ne pourrais plus me regarder en face. Mais n'aie crainte, je conduis aussi bien que d'habitude et je te garantis que ce car arrivera à l'heure dite sauf si...

— Je vois pourquoi tu n'as pas voulu que Boule de Billard te remplace pour ce trajet mais je ne comprends pas ton « sauf », sauf quoi ?

— Sauf s'il arrive quelque chose dont je ne suis absolument pas responsable. Je te dis, Basduc, que deux cars qui chutent coup sur coup dans un ravin, pour moi ce n'est pas un « accident ».

— Mais si, Bill. Ces deux cars, ils marchaient impeccablement, c'est des hommes à nous qui avaient tout contrôlé et les experts n'ont rien trouvé non plus ; tu te rappelles qu'il y a même eu un

type du F.B.I. qui est venu.

— Ah oui ? Un gars du F.B.I. je ne savais pas. Dis-moi dans ce cas pourquoi on l'a fait venir si on ne suspectait rien d'anormal ?

— On ne l'a pas envoyé chercher et il n'est pas venu spécialement à cause de ça ; il était par hasard en ville au moment de la seconde catastrophe, il est venu avec le shérif. Ils étaient à la recherche d'un gang qui a dévalisé des banques, entre autres la Welland National Bank.

— Sapristi !... Ils les ont pincés ?

— Non, je crois que le type du F.B.I. croyait être sur une piste mais ça a foiré. Les quatre gangsters courent toujours... avec le magot, argent et titres. À mon avis on a perdu l'espoir de les retrouver.

La route grimpait de nouveau et je me tus pour accorder toute l'attention dont j'étais capable à mon car.

Mais ça n'empêchait pas ma cervelle de carburer.

C'est drôle, me dis-je, que je n'aie pas entendu causer de ce gars du F.B.I. On avait parlé en long et en large de ces gangsters qui avaient dévalisé cette grosse banque là-bas dans l'est. Ça avait fait les gros titres de tous les journaux, pas seulement à cause du fric en jeu mais parce que l'attaque avait coûté beaucoup de vies humaines : en tout huit personnes, trois flics, deux employés de la banque et trois clients.

La circulation était dangereuse sur cette route de montagne en pleine nuit. Je négociai mes virages avec le plus grand soin et demeurai en alerte avec toute ma vigilance dans l'attente d'un quelconque imprévu, une auto roulant trop au milieu de la route ou bien... Ou bien quoi ? Un obstacle, un rocher qui aurait déboulé de la pente ? Si telle avait été la cause des accidents précédents, ça se serait vu, il y aurait eu une marque... Il y avait eu un témoin lors du second.

Voilà ma cervelle détraquée qui ruminait encore ses pensées cauchemardesques. Ça suffit, arrête de débloquer ! marmonnai-je à mon adresse. J'avais devant moi un grand bout facile jusqu'à la halte avant Nadejo et ce que nous appelions dans notre langage le fameux « Scenic Railway ». Un petit café bien chaud serait le bienvenu et je disposerais de quelques minutes pour me dérouiller les jambes. Pete Marks qui tenait la petite buvette n'était pas un spécialiste des sandwiches mais il n'y avait rien à dire sur la façon dont il faisait son café.

— Hé Basduc ! On n'est pas loin de chez Pete.

Sa réponse se fit attendre et sa voix était tout ensommeillée quand il demanda :

— Qui c'est Pete ?

Sans doute Basduc n'avait pas fait cette route depuis un certain temps et Pete n'était installé que depuis trois mois ; je donnai les explications nécessaires à mon copain qui n'eut pas l'air de s'intéresser plus que ça à ce que je disais. Une minute après, un gentil ronflement m'indiqua qu'il avait replongé dans le sommeil et je l'enviai. Je m'étais stupidement entêté pour me prouver à moi-même que je ne me dégonflais pas pour si peu, à qui la faute si à présent je ne me trouvais pas allongé, peinarde, entre deux draps bien tirés ?

Je garai le car à côté du petit bar, donnai l'éclairage dans la voiture et annonçai pas trop fort car la plupart des voyageurs dormaient :

— Arrêt-buffet, dix minutes.

Basduc était profondément endormi ainsi que Jess Bergstrom, quelques rangées plus loin.

*

* *

Une dizaine de personnes me suivirent dans le bar. Il n'y avait de tabourets que pour la moitié d'entre nous, mais on ne s'attend pas à mieux dans un arrêt de car. Et puis les gens n'étaient pas fâchés de rester un peu debout après être restés longtemps assis. Pete Marks n'avait pas l'air très éveillé non plus. Il n'y a que le jeudi où il reste ouvert si tard pour profiter de notre clientèle. Mais il entra rapidement en action, nous tendant des assiettes de sandwiches qu'il avait préparés à l'avance, débouchant les bouteilles de coca et versant le café. Ma tasse m'attendait avec le lait et le sucre à une extrémité du comptoir. Il servait toujours en premier les chauffeurs, leur versant leur café dès qu'il entendait le car.

— Merci, mon vieux, dis-je adossé au mur et avalant mon café bouillant à petites gorgées, il est fameux !

Il ne traîne pas Pete, c'est une justice à lui rendre ; nous n'étions pas là depuis cinq minutes à peine que déjà tout le monde était servi, ce qui fait que nous avons encore près de dix minutes pour boire et manger. Finalement l'arrêt dure presque un quart d'heure mais nous disons dix minutes pour que les gens ne lambinent pas trop.

Ça m'amuse d'observer dans ses fonctions un gars bâti comme ce Pete ; c'est un gaillard qui fait près d'un mètre quatre-vingt-dix de haut et il est bâti en conséquence. On le verrait mieux se démenier sur un ring que derrière un comptoir. Avec ça il a une tignasse noire qui se dresse sur son crâne, le faisant paraître encore plus gigantesque, et des yeux d'un bleu très pâle.

Il vint s'accouder au comptoir face à moi et j'eus peur d'avoir encore à ouïr l'histoire des accidents, sans compter que les voyageurs l'écouteront de toutes leurs oreilles.

— Il fait beau, ce soir, se contenta-t-il de dire, le car est plein ?

— Oui, ou plutôt il le sera après Nadejo.

— Vous faites bien vos affaires par là-bas ?

— Non, un voyageur ou deux, parfois personne ; ce sont en général des gens qui vont jusqu'à Los Angeles.

— Il y en a pas beaucoup qui sont descendus ce soir, ils doivent roupiller.

— Oui, le car est plein sauf trois places pour des gens qui montent à Nadejo. Et toi, ça marche les affaires ?

Il hocha la tête d'un air lugubre.

— Pas fort du tout. Il y a de moins en moins de gens qui prennent cette route depuis...

— Chut !

— Oui, oui, je comprends.

Il me remplit une seconde tasse à la machine et la posa devant moi sur le comptoir.

— Vaut mieux te doper, tu as pas l'air en forme ce soir. Ça aura le temps de refroidir pendant que tu finiras la première.

Je le remerciai et il partit ramasser sa monnaie. Je calculai distraitemment sa recette, plutôt maigre, pas plus d'un dollar et demi... pour deux heures et demie de veille supplémentaire, ça ne valait vraiment pas le coup. Pauvre bougre, il devait se faire juste le minimum pour survivre et Dieu sait que l'existence dans ce coin perdu doit être d'un triste... Le propriétaire d'avant n'avait pas tenu longtemps, peut-être que Pete avait des goûts d'ermite.

Je reposai ma tasse vide et, avant de prendre l'autre, je m'allumai une cigarette. Je remarquai tout à coup un cheveu collé sur le rebord de la seconde tasse et l'enlevai en me disant que Pete se laissait aller, question propreté. Le cheveu était noir et plus clair à la racine, j'enregistrai cette constatation sans aller plus loin ; je le jetai par terre discrètement et bus lentement mon café qui était encore trop chaud ; j'eus le temps de le finir avant que le quart d'heure fatidique fût achevé.

— En route, Messieurs-dames ! lançai-je à la cantonade et tous les voyageurs réintégrèrent le car. Je donnai une petite tape amicale sur l'épaule de Basduc qui continuait à ronfler, ça le fit cesser sans pour autant le réveiller.

Nous fîmes notre entrée dans la petite ville de Nadejo à deux heures du matin. Même à cette heure, les rues étaient bruyantes ; nous n'avions aucune halte officielle mais la moins minable des tavernes se chargeait de donner les tickets et nous téléphonait le nombre de places à réserver. J'arrêtai mon engin devant la porte ; trois hommes, à mine plutôt patibulaire, attendaient, plantés sur le trottoir. Ils n'avaient pour tout bagage qu'un petit sac chacun, donc je n'aurais pas à ouvrir la soute à bagages. Je leur ouvris la portière et ils me tendirent leur ticket en passant.

— Vous avez trois places retenues à l'arrière, ça vous va ?

— Oui, on est ensemble, merci vieux.

J'allumai pour qu'ils trouvent plus facilement leurs sièges respectifs et je redémarrai, adieu Nadejo. Le clair de lune était splendide, c'était la pleine lune. C'est à partir de là que la route devient dangereuse. La pente est très raide et surplombe de chaque côté des précipices vertigineux. Il faut avoir l'œil et le bon et ne pas penser à la chute possible. Si vous êtes nerveux, vous vous apercevez que vous vous cramponnez si fort à votre volant que vos phalanges blanchissent et que ça tire sur les muscles des épaules.

Et justement c'était mon cas, j'étais archi tendu moi qui avais cru que j'arriverais à me débarrasser de la frousse... je m'étais bigrement trompé. On abordait la portion la pire de cette sacrée route, ça allait durer un bon bout de temps et le moins qu'on puisse dire est que je n'étais pas dans ma meilleure forme. Je me sentais la tête vide et j'avais grand-peine à régler ma vision. J'eus envie une seconde de réveiller Basduc et de lui demander de prendre le volant, mais j'eus honte de cette réaction, ce serait admettre que j'étais la pire des lavettes, un ignoble lâche... non, il *fallait* que je prenne mon courage à deux mains.

Au moment précis où je tentais de me ressaisir, je m'aperçus d'une chose étrange, je ne conduisais pas en ligne droite ; malgré toute ma concentration, je zigzaguais, je me trouvais tantôt trop à droite de la route, tantôt trop à gauche. Ce n'était pas la machine qui était en cause mais *moi*, le chauffeur. Quand la signification de ce phénomène me sauta au visage je ralentis progressivement. Et à la minute où je stoppai et où je n'eus plus à faire attention à la conduite je sentis à quel point j'étais malade, malade comme un chien. Même une trouille folle, ça ne vous rend pas malade à ce point, frissons, mal à l'estomac, tête lourde, toute la panoplie. On m'avait empoisonné et je savais pertinemment où.

Je réveillai Basduc en le secouant rudement.

— Basduc, cesse de roupiller, j'ai besoin de toi.

— Qu'est-ce qui se passe, Bill, pourquoi on est arrêté ?

— Basduc, prends ma place, je suis malade, je ne peux plus conduire, je... je crois qu'on m'a empoisonné. J'entendis des pas en provenance de l'arrière, c'était un des trois types montés à Nadejo qui m'interpella d'un ton sec.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne vous en faites pas, on se relaye au volant, c'est tout.

— Il me semble que j'ai entendu parler d'empoisonnement, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

L'expression de son visage était loin d'être compatissante et ses yeux, éclairés par le tableau de bord, me parurent durs comme du marbre. Je ne répondis rien et il tourna les talons, je l'entendis discuter à voix basse avec ses compagnons ; pendant ce temps Basduc s'était levé et il m'exhortait avec insistance :

— Écoute Bill, si on t'a flanqué de la ptomaine ou un machin comme ça, il faut voir un médecin le plus vite possible ; il y a une bonne soixantaine de kilomètres d'ici le prochain bled où j'en connais un ; à combien on est de Nadejo ?

— À dix ou douze kilomètres mais tu ne peux pas tourner sur place par ici avec ce mastodonte ; la route est plus large à un endroit qui est bien à douze kilomètres d'ici mais, à ce moment-là, ça ne vaudra plus le coup de revenir en arrière, le mieux c'est de continuer.

Basduc voulait discuter mais les trois individus ramassés à Nadejo s'approchaient, deux autres voyageurs assis derrière nous avaient dû surprendre notre conversation ; ils se levaient, je ne voulais surtout pas que la panique s'installe. Je donnai ma place à mon copain en murmurant :

— Prends le volant, ne perdons pas un temps précieux à discuter.

— Hé, lança le type de tout à l'heure, y a une centaine de mètres j'ai vu un vieux tacot garé en sens inverse. On pourrait le prendre pour retourner à Nadejo voir le toubib.

— Il doit appartenir aux cantonniers, dit Basduc mais il sera bouclé.

— Oh ça, je m'en charge, je suis serrurier.

— Je peux reculer... proposa Basduc.

Mais je me sentais mieux debout que tout à l'heure derrière mon volant, j'intervins :

— Je t'assure, vieux, que je peux faire quelques pas, mais je ne pouvais plus conduire, je vous aurais tous flanqués dans le ravin.

Nous n'étions pas loin du saut final qu'avaient fait mes pauvres collègues, Lee et Sperry. Ils n'avaient pas eu la chance, eux, d'avoir à leur disposition un collègue qui voyageait gratis. Avaient-ils été empoisonnés eux aussi et ne s'en étaient-ils pas aperçus à temps ?

Le type me prit par le bras.

— Allez, je m'en charge, dit-il, de toute façon je viens de me rappeler que j'ai à faire là-bas, je vais le ramener jusqu'au camion.

— Bon, dit Basduc non sans réticence... merci.

Les deux compagnons de mon Bon Samaritain proposèrent de nous accompagner mais celui qui me tenait par le bras déclina leur offre, ajoutant :

— Rendez-vous à Yuma, vous m'y attendrez, je m'occupe de ça.

J'eus une seconde l'idée que le « ça » ne me désignait pas directement.

Nous descendîmes du car ; maintenu par sa solide poigne je ne risquais pas de perdre l'équilibre. Je me sentis plus solide sur mes jambes, une fois à l'air.

— À bientôt Bill, cria Basduc qui était descendu lui aussi sur la route pour s'assurer que je pouvais mettre un pied devant l'autre.

Puis j'entendis le car qui redémarrait. Arrivés près du vieux tacot, je m'assis sur le marchepied et lui, il fourragea sous le garde-boue. Au bout de quelques minutes j'entendis le son du starter, le moteur se mit à tourner et mon compagnon me dit de monter. À voir la façon dont il conduisait, on se rendait compte immédiatement que ce n'était pas un habitué des routes de montagne ; il descendit la côte très raide à une allure de tortue jusqu'aux abords de Nadejo puis il appuya sur le champignon sans ralentir, une fois dans la rue principale. Nous étions déjà sortis de l'agglomération que je m'aperçus que nous avions sûrement dépassé l'habitation du docteur.

— Vous avez oublié de...

Nous nous éloignons de plus en plus ; il me lança entre ses dents.

— Pas besoin de docteur, nous allons voir un gars qui doit s’y connaître en poison...

— Heu... vous voulez dire Pete Marks ?

— Voyez-vous ça, il a deviné, le copain, fit-il d’un ton qui me déplut souverainement. T’as ta petite idée alors, tu sais qui a fait le coup, tu iras loin, pourvu qu’on ne te refroidisse pas avant.

Je voyais de nouveau trouble, je clignai des yeux plusieurs fois de suite avant de le regarder bien en face, ce que je lus sur son visage ne me remonta pas le moral, pourtant... pour le moment c’est contre Pete Marks qu’il en avait ; ça me laissait peut-être un petit espoir.

— Écoutez-moi, si c’est Pete Marks que vous voulez descendre, vous n’avez pas besoin de moi, laissez-moi retourner à pied à...

— Tu es la pièce à conviction numéro un, mais c’est vrai, tu ne me sers à rien, je peux te laisser sur place.

Quelque chose dans la façon dont il me dit ça me poussa à demander :

— Me laisser sur place, ça veut dire vivant ?

— Ah ça non, mon pote, te fais pas d’illusion, pas vivant.

Le faux frère

Mon état empirait de minute en minute, j'étais plié en deux de douleur. Le gars qui venait si paisiblement de me signifier ma mort prochaine était bien plus grand et plus costaud que moi ; si je faisais mine de m'enfuir, j'étais sûr de me faire descendre. Nous avions dépassé Nadejo de plusieurs kilomètres. Je n'avais jamais franchi cette distance à pied. Ma seule chance serait de faire de l'auto-stop, mais sur cette route, la nuit, il n'y avait guère de circulation.

Et comment lutter sans médecin contre l'action du poison ? Décidément je n'étais pas destiné à faire de vieux os. Si Pete Marks m'avait mis du poison dans mon café, au moins il connaîtrait l'antidote, de l'œuf cru, du lait qu'il aurait sous la main. Mais, manque évident de pot, le gars qui ne me quittait pas voulait le trucider.

Je m'aperçus que je pensais tout haut quand je m'entendis déclarer, « Pete Marks, ce doit être Bull Mahan ». Mon compagnon dut en secouer son volant car la voiture fit une embardée. Il hurla :

— Tu es un extralucide ou quoi ? Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

De toute façon, que je parle ou pas j'étais cuit, alors autant m'expliquer.

— Pete, je veux dire Bull, se teint les cheveux. Je l'ai découvert tout à l'heure ; il est blond de sa couleur naturelle. Bull Mahan lui aussi est blond, il a la même taille, dans les un mètre quatre-vingt-dix, c'est le seul des quatre gangsters qui ont attaqué la Welland Bank à avoir été identifié ; les trois autres, c'est vous qui êtes montés dans le car à Nadejo, puisque vous étiez quatre lors de l'attaque.

— Tu es vraiment astucieux, fit-il en gloussant et alors, la suite ?

— Eh bien Bull savait que vous étiez tous les trois à Nadejo et que vous deviez prendre le car pour Los Angeles. Un car par semaine... je me rappelle, il a absolument voulu savoir combien il y avait de places réservées à Nadejo. C'est quand j'ai dit trois qu'il m'a donné la deuxième tasse de café, celle où il avait mis du poison. La semaine dernière, il n'y avait dans le car aucun voyageur monté à Nadejo, ce qui explique qu'il n'y ait pas eu d'accident ce soir-là. Ce qui m'étonne dans tout ça, c'est pour quelle raison il veut vous supprimer...

— Tiens donc ! Il veut nous doubler, rien que ça, il est rusé le gars mais nous ne sommes pas des enfants de chœur nous autres. On a planqué le fric à Los Angeles ; c'était entendu entre nous qu'on n'y toucherait pas avant six mois. On était trois à se cacher à Nadejo, pour être près de la frontière mais Bull, on l'avait reconnu au moment de l'attaque alors il a dû se teindre les cheveux et... pas besoin de te mettre les points sur les *i* puisque tu as trouvé tout seul. Il y a quelque temps on a su qu'un gars du F.B.I. tourniquait autour de Craigville, on a eu les jetons et on a dit à Bull qu'on allait chercher le fric à Los Angeles et qu'on prendrait sa part pour la lui refiler, à moins qu'il vienne avec nous. On lui a dit qu'on prendrait le car.

Toute l'affaire s'éclairait mais ça me donnait le frisson. Pour soixante-quinze mille dollars – la différence entre le quart qui lui revenait et le magot entier – Pete s'était mis dans la tête de liquider ses trois complices... et ce n'est pas tout puisqu'il n'avait pas hésité à sacrifier un tas de voyageurs innocents pour déguiser ce meurtre en accident de la route.

Il avait cru au départ qu'il lui suffirait de faire valdinguer un seul car mais, en voyant dans les journaux que ses complices ne faisaient pas partie du voyage, il avait recommencé.

Après les deux catastrophes on avait examiné les cars accidentés mais avait-on pensé à autopsier les chauffeurs ? D'ailleurs est-ce que ça se voit dans les cas où le médecin légiste ne soupçonne pas

un décès par empoisonnement ?

Pour liquider trois personnes, il en avait fait mourir soixante, sans compter qu'il y en aurait eu quatre-vingt-dix si je n'avais pas stoppé quand je me sentais si mal en point ! Je ne comprenais pas encore pourquoi Lee et Sperry n'en avaient pas fait autant.

Ça n'allait pas plus mal maintenant, c'était peut-être le commencement de la fin, un amortissement général de toutes les sensations avant le Grand Sommeil... Quel poison m'avait-on fait ingurgiter ? Je fermai les yeux et tâchai de me remémorer le peu que je savais sur la question, mais une pensée subite me les fit ouvrir en vitesse, où étions-nous : à deux kilomètres à peine de la petite buvette ; le visage durci par un rictus cruel, mon compagnon ne disait plus un mot ; il n'y avait pas grand-chose de bon à attendre d'un gars pareil. Dès qu'il se serait vengé de Bull Mahan, mon tour viendrait, peut-être même s'occuperait-il de moi en premier. Il pourrait se débarrasser de moi dès qu'il aurait garé la voiture ; il n'avait pas encore pris le temps de le faire mais je ne lui servais plus à rien. Il avait offert de me ramener pour pouvoir sortir du car et revenir à Nadejo sans éveiller de soupçons. Évidemment on s'apercevrait de ma disparition, ou bien on trouverait mon cadavre mais, à ce moment-là, lui et ses comparses seraient en sécurité à Los Angeles.

Je voyais venir le virage, et après apparaîtrait la petite halte-buvette, il coupa le moteur, mit la bagnole au point mort, je compris qu'il allait faire son coup à partir d'ici pour ne pas risquer que Bill soit réveillé par l'auto. Il tenait le volant de la main droite et de la gauche il alla quérir dans sa poche gauche (il était donc gaucher) son automatique qu'il saisit par le canon. Pas besoin d'être suprêmement intelligent pour deviner ses intentions, il allait m'assommer dès l'arrêt avant de s'élancer vers Bull pour lui tirer plusieurs balles dans le corps. Le tournant était proche, on marchait encore à trente-cinq à l'heure. Et si je sautais ? Hum, je ne me tuerais pas sur le coup, mais il me tirerait dessus au lieu de m'assommer, la perspective n'en était pas plus alléchante pour ça.

Dans cette contrée plate et découverte, il n'y avait pas de possibilité de se mettre à l'abri sauf derrière ce grand rocher pointu que contournait la route. Il ne me restait qu'une faible chance à courir et je la pris sans avoir le temps de peser le pour et le contre. Juste dans le virage je me jetai sur le volant et lui imprimai une forte secousse et, avec le peu de forces dont je disposais encore, je me remis brutalement en place en me protégeant le visage de mon bras. Lui, il freina de tout son poids et m'arracha le volant, trop tard ! La voiture heurta le roc dans un fracas de fin du monde. Je me retrouvai coincé par le tableau de bord mais réussis à me dégager. Un coup d'œil me suffit pour réaliser que mon compagnon était mort.

Il n'y avait plus de portière de mon côté, je descendis, mes jambes ne me portaient plus et je m'affalai de tout mon long. Ce n'était pas le moment de me laisser aller ; je me raccrochai tant bien que mal au camion pour me remettre debout, en fit le tour toujours en me cramponnant à ce qui me tombait sous la main et trouvai l'automatique. D'où j'étais je voyais la maison de Pete malgré l'obscurité où elle était plongée. J'entendis une porte claquer et le vis apparaître en courant, un pistolet à la main. Même à cette distance il avait dû me reconnaître à mon uniforme.

Moi aussi j'étais armé mais je ne voulais pas me servir de mon automatique à moins d'y être forcé. Ce que je désirais avant tout, c'était prendre l'antidote nécessaire avant que ce sacré poison m'envoie dans l'au-delà. Je voulus courir me réfugier derrière la voiture mais je ne réussis qu'à dégringoler sur le marchepied. Je me relevai en vacillant mais mes pieds ne m'obéissaient plus ; je fis quelques pas en trébuchant juste à sa rencontre. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres, mais je voyais trouble et eus l'impression de voir accourir un quarteron de géants hirsutes en manches de chemise. Les quatre géants stoppèrent, braquèrent sur moi leurs quatre pistolets mais un seul coup partit et me manqua.

Sans que je lui aie donné la moindre instruction, voilà que mon lourd automatique se hausse dans ma main, vise je ne sais même plus quoi, mon doigt presse vaguement sur la détente, détonation sur détonation me font quasiment exploser le crâne. Puis un profond silence. Le pistolet est brûlant dans ma main, mes doigts ont dû se desserrer, je l'entends tomber sur la route avec fracas. Devant moi Bull, alias Pete, se balance stupidement ; moi, je dois sans doute en faire autant car mes jambes oscillent sans cesse. Son revolver s'abaisse, un coup part, la balle tombe presque à mes pieds puis le gaillard s'écroule. J'essaie de marcher dans sa direction et achève mon parcours à quatre pattes ; je le secoue comme un prunier, « Pete, Pete, donne-moi ce qu'il faut contre ton poison. » Peine perdue, je n'ai qu'un cadavre entre les mains et pour seule réponse la plainte lointaine d'un coyote.

La maison est loin, si loin, mais c'est ma seule chance de trouver une fiole dont l'étiquette me renseignera. Je rampe, je rampe de plus en plus lentement. Tout à coup quelqu'un me cache la lune et les étoiles.

*

* *

Quand j'ouvris l'œil, le soleil inondait ma chambre. Je dis « ma » chambre mais en fait j'étais dans un lit qui n'était pas le mien, dans une chambre étrangère, une chambre d'hôpital, et je me sentais bigrement mal à mon aise. Apparemment, on avait dû me ramasser à temps et me tirer de ce fichu pas ; n'empêche qu'en pensant à tout ce qui s'était passé j'avais le moral plus bas que terre.

La porte s'ouvrit brusquement laissant apparaître une infirmière mais quelle infirmière ! Une fille d'une beauté à vous couper le souffle. Son uniforme empesé ne parvenait pas à masquer tout à fait un corps aux lignes dignes d'une Dorothy Lamour ; sa chevelure d'un roux somptueux flamboyait au soleil et elle avait un visage de madone, avec un œil pétillant de malice.

— Alors, monsieur Dineen, comment vous sentez-vous ?

— Je ne tiens pas la pleine forme... Mais tant pis ! ce qui m'intéresse c'est de savoir ce qui s'est passé quand j'ai tourné de l'œil, vous le savez ?

— Ce serait difficile de ne pas le savoir, les journaux en parlent en long et en large. Un automobiliste vous a cueilli et conduit en vitesse à Craigville ; là, la police a téléphoné à Yuma pour avoir la version du chauffeur du car et, grâce à lui, on a pu pincer les deux types.

— Et Pete, qu'est-ce qu'il m'avait flanqué dans mon café ?

— Du colitalis, un dérivé des sulphanilimides. Ce n'est pas un poison mais ça trouble la coordination des mouvements. Les deux chauffeurs avant vous ne s'en sont pas rendu compte avant qu'il soit trop tard mais vous, à cause de votre état de santé, vous avez été touché plus violemment et plus vite et...

— Qu'est-ce que vous avez à lui reprocher à mon état de santé, dis-je d'un ton belliqueux.

— Vous aviez tout bonnement une grippe carabinée. C'était stupide de conduire dans un état pareil, vous auriez dû rester au lit, bien au chaud. Votre cas a été le plus sérieux que nous ayons eu depuis longtemps, vous n'avez pas repris connaissance pendant...

— Bon Dieu ! criai-je en essayant en vain de me redresser sur mon séant. Excusez ma grossièreté mais je croyais...

Elle se détourna pour attraper le thermomètre plongé dans un verre sur la table et le secoua pour faire descendre la colonne de mercure.

— Ça suffit, vous avez assez parlé, sinon vous allez encore avoir de la fièvre, et ne pensez pas trop non plus. Vous êtes encore ici pour une semaine, ça vous laisse du temps, beaucoup de temps pour les

conversations... et les ruminations, ajouta-t-elle avec un sourire taquin. Ouvrez la bouche.

Elle était si belle, elle avait tant de charme, que je me sentis forcé de lui déclarer :

— Vous avez sûrement une ou deux soirées de libres par semaine. La semaine prochaine, voulez-vous que nous...

— Ah ! Voilà que le malade montre le premier signe de retour à la normale, je vais le noter sur votre courbe. Allez, ouvrez vite la bouche.

— Répondez d'abord, acceptez-vous de sortir avec moi ? Elle fronça le sourcil, ce qui la rendit encore plus désirable.

— Sûrement pas si vous n'obéissez pas à votre infirmière et si vous n'ouvrez pas la bouche quand elle veut prendre votre température.

Je m'empressai de l'ouvrir et à mon grand étonnement le thermomètre n'explosa pas... pourtant, la grippe plus le coup de foudre, ça devrait faire grimper très très fort la fièvre...

L'énigme du macchabée

(*Twice-Killed Corpse*)

Sapristi, je dois être un médium sans le savoir, me dis-je quand une compagnie d'assurances m'appela au téléphone. En effet, je venais de penser à une compagnie d'assurance, pas la même mais n'empêche...

— Établissements Funéraires Bennett ?

— Oui.

— Ici John Rogers, vice-président de la Great Western Insurance Company, est-ce monsieur Bennett à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Non, Mr. Bennett est absent pour la journée. Roy Williams à l'appareil.

— Monsieur Williams, serez-vous là dans une heure environ ?

— Certainement, je suis de permanence toute la nuit.

— Bien ! Je tenais seulement à vous informer que le directeur de notre Service Enquêtes est en route, vous allez recevoir sa visite et nous vous serions très reconnaissants de bien vouloir accéder à sa demande.

— Tiens ! Qu'espère-t-il donc de nous ?

Pareille exclamation peut sembler impertinente mais telle n'était pas mon intention. J'étais stupéfait à l'idée de l'occasion inouïe qui m'était offerte : pensez donc, j'allais rencontrer un vrai détective et lui parler, moi qui, depuis ma plus tendre enfance, rêve de cette profession. J'attends simplement d'avoir l'âge requis. J'ai dix-neuf ans juste et je lis depuis longtemps tout ce qui me tombe sous la main en matière de criminologie.

— Il vous l'expliquera mieux que je ne saurais le faire. Il s'appelle Armin Malone et si vous pouvez accepter ce qu'il vous demande, j'ose dire que... hum... notre gratitude prendra une forme tangible.

— Formidable ! Je veux dire que je serai *heureux* de pouvoir lui rendre service dans la faible mesure de mes moyens.

— Je vous remercie, monsieur Williams.

Pendant une minute, bien que la communication fût achevée, je gardai l'écouteur en main comme électrisé par ce que je venais d'entendre. Je sais bien, il ne faut pas laisser son imagination s'emballer parce qu'on risque de tomber de haut mais... *supposons* que je lui fasse bonne impression, étant donné sa situation à la tête d'un service d'enquêtes, je ne serais peut-être plus condamné à me morfondre dans cette Entreprise de Pompes Funèbres, ce qui n'est pas folichon, vous me l'accorderez.

Je mis le nez à la fenêtre, dans l'espoir de le faire venir plus vite, mais je n'aperçus personne qui correspondît au physique que je me plais à donner au Détective avec un grand D. Les feux viraient au vert, au rouge, tandis que je restais plongé dans la contemplation de la rue. Le crépuscule descendait sur la ville, on était au début de la soirée.

Puis je me mis à m'interroger sur les raisons de sa visite. Quels cadavres avions-nous en réserve, si j'ose ainsi m'exprimer. Peut-être s'agissait-il d'un enterrement déjà passé mais non, me dis-je, il me semble plus plausible qu'il s'intéresse à des macchabées de plus fraîche date. Voyons, voyons... Et mes pieds m'emmenèrent tout naturellement vers la pièce réfrigérée où nous gardons nos chers

clients. Je ne m'étais pas trompé, ils étaient bien au nombre de quatre, le plus important des quatre étant sans conteste Mr. Murgatroyd, en tout cas aux yeux d'une importante compagnie d'assurances. Il nous était arrivé l'après-midi même ; Mr. Bennett l'avait préparé, lui avait fait une beauté, et la cérémonie était fixée au surlendemain. J'ouvris le cercueil pour lui jeter un petit coup d'œil, c'était un petit vieux monsieur d'aspect banal ; Mr. Bennett avait fait du bon travail, mais l'expression douloureuse que je lui voyais manifestait clairement que sa maladie dernière avait dû être plutôt pénible.

Le timbre de la porte d'entrée retentit au moment où je retournais à mon bureau. J'ouvris avec empressement mais le type qui me faisait face ne répondait pas du tout au signallement du Détective avec un grand D. Taille moyenne, poids moyen, moyen de partout si vous voyez ce que je veux dire, une moustache, un visage un peu bouffi, un nez gros du bout. Cheveux gris aux tempes.

— C'est vous le responsable ?

— Oui, monsieur Malone, dis-je en risquant le coup.

Il eut l'air étonné et me demanda :

— Comment saviez-vous que...

Je pris un air un peu benêt, j'aurais voulu dire que moi aussi j'étais détective et que je l'avais deviné mais ça pouvait faire une mauvaise impression... et pour rien au monde je ne voulais lui faire une mauvaise impression. Avec ma stature – mes amis m'ont surnommé Bouboule – mes traits et ma jeunesse, il faut que je me comporte avec une très grande dignité sinon on me prend pour plus gosse et plus sot que je ne le suis.

Je lui fis part de ma communication téléphonique avec Mr. Rogers et je l'introduisis dans le bureau de Mr. Bennett. C'est là que je m'installe, la nuit, quand j'ai terminé mon petit ménage, achevé mon boulot personnel et que j'attends d'éventuels coups de téléphone. Je m'assis dans le fauteuil de Mr. Bennett et fis signe au visiteur de prendre place dans le siège en face de moi.

— Rogers vous a-t-il mis au courant de ce que nous désirons ?

— Non mais je me suis dit que ça devait concerner Mr. Murgatroyd. A-t-il été victime d'un meurtre ?

Je crus que les yeux allaient lui sortir de la tête.

— Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ? Au moment de la toilette mortuaire, y a-t-il quelque chose de spécial qui vous ait frappé ?

— Non, d'ailleurs je n'ai pas participé à la toilette. Il est arrivé avant mon retour au travail. C'est une simple intuition, il est le seul mac... Je veux dire le seul défunt ici qui puisse intéresser une grande compagnie d'assurances. Il avait souscrit à une police importante ?

— Vingt mille. Vous me semblez très astucieux, monsieur...

— Williams, mais appelez-moi Roy, monsieur Malone. Vous comprenez, ma plus grande ambition est de devenir détective et, bien sûr, j'aimerais, un jour, être embauché par une société comme la vôtre. Je travaille beaucoup dans ce but, si jamais vous avez besoin d'un apprenti, enfin de...

— Je m'en souviendrai, Roy. Pour l'instant je ne vois rien, mais je prends bonne note. En ce qui concerne Mr. Murgatroyd, oui, certains indices nous font croire qu'il pourrait bien s'agir d'un meurtre.

— Hum... Si vous voulez bien me donner une minute, je vais aller chercher la copie du certificat de décès...

— Inutile, jeune homme, il signale que la mort est consécutive à une crise d'angine de poitrine, une maladie cardiaque. C'est le docteur Berger qui l'a signé, le médecin de famille de Mr. Murgatroyd, je suis sûr qu'il est de bonne foi.

— Il souffrait vraiment de ça ?

— Depuis près d'un an. Il a souscrit cette assurance juste avant la première atteinte. Et quand le docteur Berger l'a trouvé mort aujourd'hui, il n'avait pas de raison de suspecter d'autre cause.

— Y a-t-il des poisons qui peuvent donner des symptômes analogues à ceux de l'angine de poitrine ?

— Mais oui, vous êtes réellement astucieux, mon garçon. Vous voyez maintenant où je veux en venir. Nous avons nos raisons pour ne pas avertir la police ni demander une véritable autopsie... à moins que nos soupçons ne se voient confirmés par un examen préalable.

— Mais pourquoi ne pas demander une autopsie si vous avez des indices ?

— Savez-vous comment s'appelle un des membres de la famille de Mr. Murgatroyd, me demandait-il en souriant, J. B. Donovan en personne, président-directeur général de la Great Midwestern Insurance Company et – entre vous et moi – c'est un monsieur plutôt fier et pas commode, et il fréquente la meilleure société, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je vois, je vois. Évidemment il n'aimerait pas voir son nom traîner dans les journaux.

— Dire qu'il n'aimerait pas est un magistral euphémisme. Il nous flanquerait immédiatement à la porte, Mr. Rogers et moi, sans compter tous ceux qui seraient mêlés à l'affaire de près ou de loin. Vous savez bien que, si on alerte la police et que celle-ci ordonne l'autopsie, il y a toutes les chances du monde que ça s'ébruite et que la presse s'en empare.

— Mais si réellement on l'a *assassiné*, vous serez bien obligé d'avoir recours à la police.

— Évidemment mais, si notre pressentiment est confirmé, Mr. Donovan n'aura aucun sujet de nous en vouloir. Il est irascible mais il joue franc jeu. Il n'est pas homme à vouloir qu'on masque un meurtre rien que pour éviter une fâcheuse publicité. Seulement il n'aimerait pas qu'on ébruite une hypothèse qui ne serait étayée par rien. Ne soulevons pas étourdiment un lièvre si nous ne voulons pas être finalement les dindons de la farce.

— C'est là que j'ai à jouer un rôle ?

— Pas précisément ; je voudrais simplement que vous me laissiez vaquer tranquillement à ma petite besogne sans vous préoccuper du temps que je mettrai entre ici et la porte au fond du couloir... vous voyez laquelle ?

— Vous voulez emmener le corps, sapristi, monsieur Malone, c'est que j'aurai tout le monde à mes trousses si jamais ça se sait.

— N'ayez crainte, je ne le bougerai pas d'un pouce, j'ai des éprouvettes sur moi et il faut simplement que je prélève de minuscules morceaux de viscères pour les faire analyser dans nos laboratoires. Je procéderai à deux incisions absolument insignifiantes qui ne se verront pas sous les vêtements. Je laisserai tout dans l'état, vous verrez.

— Dans ces conditions, dis-je en me levant, s'il ne s'agit *que* de ça, allons-y, je vais vous conduire.

— Non, Roy, je ne veux pas vous mêler à cette histoire ; ce que je fais est illégal et je ne veux pas vous voir accusé de complicité. Vous restez ici ; si jamais il y avait une complication, je dirais que je suis venu vous interroger, que vous avez répondu à mes questions et que je suis sorti ensuite. Disons la même chose et tout le blâme retombera sur moi, d'accord ?

— Mais personne ne le saura.

— On le *saura* s'il y a réellement du poison dans ces échantillons de viscères, il faudra que j'aille à la police demander une vraie autopsie et une enquête. La police s'intéressera à ce que j'ai pu faire moi... Alors votre employeur, quelle sera sa réaction ?

Je songeai qu'évidemment Mr. Bennett ne serait pas content de ne pas avoir été prévenu, il dirait

que j'aurais dû l'appeler.

— Vous avez raison, monsieur Malone, il vaut mieux que je n'aie pas l'air au courant.

— Oui, mon garçon, ça vaut mieux. Restez tranquille dans ce bureau, vous serez innocent comme l'agneau qui vient de naître. Merci en tout cas.

Il sortit dans le couloir, je regardai la pendule et décidai de lui laisser une bonne demi-heure avant d'aller voir ce qui se passait. Mr. Malone devait avoir des souliers à semelle crêpe car je n'entendis absolument pas dans quelle direction il était allé après m'avoir quitté, aucun bruit de porte non plus. C'était chic de sa part d'avoir convenu avec moi de ce que nous dirions chacun de notre côté si l'affaire s'ébruitait, ainsi Mr. Bennett ne pourrait me faire aucun reproche... il me dirait peut-être que j'aurais dû escorter mon visiteur jusqu'à la porte d'entrée de notre établissement. N'empêche que ça m'aurait diablement intéressé d'assister à sa petite opération sur les viscères de ce pauvre Mr. Murgatroyd, enfin « prudence est mère de sûreté » comme dit la sagesse des nations.

Sur ce, je me hâtai de sortir de sa cachette un ouvrage de criminologie et m'y plongeai avec délices. J'en étais resté au chapitre concernant les déguisements. Il y était dit que les gens qui ont le moins de mal à se déguiser sont ceux de taille moyenne, de poids moyen et que les travestissements les plus simples sont encore les meilleurs ; on citait les grosses lunettes, une moustache et un faux nez. Avec ça et un léger changement dans la couleur des cheveux vous pouvez très bien ne pas être reconnu par votre meilleur ami. Je dois avouer que ce court paragraphe me fit tiquer, il me rappelait trop précisément mon visiteur : lunettes, moustache taille moyenne, nez gros du bout qui pouvait très bien être un... Un petit battement de cœur puis je me raisonnai, ne cherche pas midi à quatorze heures, me dis-je, pas de raison pour qu'il se déguise, lui.

Je ne l'avais pas entendu partir... un coup d'œil à la pendule me fit réaliser que je n'avais pas vu passer le temps, le nez dans mon livre, et que vingt-cinq minutes s'étaient déjà écoulées. Juste à ce moment, on sonna à la porte. Je me précipitai pour ouvrir et me trouvai nez à nez avec deux gaillards qui me bousculèrent sans ménagement pour entrer sans me demander la permission, ce dont je ne me formalisai pas car j'avais tout de suite reconnu les deux policiers qui chaque soir font leur ronde dans le quartier.

— Qu'est-ce qui se passe, demanda l'un, c'est toi qui as téléphoné ?

— Heu ! Vous voulez savoir si c'est moi qui ai téléphoné ?

— Oui, fit-il d'un ton impatienté, réponds à ma question.

— Mais téléphoné à qui ? À la police ? Non, ce n'est pas moi.

— Tu es tout seul ici ?

— Oui, dis-je espérant que c'était vrai et que Mr. Malone était parti... sinon les policiers allaient lui compliquer la vie. Il n'y a personne, je veux dire de vivant.

Le plus grand des deux sauta sur place en m'entendant puis, réflexion faite, comprit ce que je voulais dire.

— C'est pas le moment de faire de l'esprit. Si c'est pas toi qui as averti la police, qui c'est ?

Mieux valait ne pas l'exciter, aussi répondis-je d'un ton ultra-poli :

— Monsieur l'officier, pardonnez-moi, mais je ne comprends rien à ce que vous me dites ; je n'ai appelé personne et je suis seul de permanence ici. Quelqu'un vous a-t-il appelé en donnant notre adresse ?

— Mais oui, jeune homme, et, se tournant vers son collègue, il ajouta : mon vieux Pete, il doit s'agir d'une sale blague de plus, je me disais bien qu'un cambriolage dans une entreprise de Pompes Funèbres ça faisait pas sérieux. Quel est le dingue qui voudrait s'emporter un macchabée ?

— Si, mon gars, ça pourrait être un vampire, paraît qu'ils en mangent, j'ai lu ça quelque part.

— Oh ! Arrête tes conneries. Viens, pendant qu'on y est, on va faire un tour.

— Ce n'est pas la peine, m'empressai-je de dire, je viens de jeter un œil partout, il n'y a rien à signaler.

— Et pourquoi tu as jeté un œil comme tu dis ?

— Oh ! comme ça, simple question d'habitude, je vais voir si toutes les fenêtres sont ouvertes, non je veux dire fermées.

— Décidément ce gosse, il a pas toute sa tête, dit Pete, toi va par là et moi je vais de l'autre côté.

— Pas question, avec tous ces macchabées partout on reste ensemble. Hé, jeune homme, le coffre-fort ou bien le truc où ton patron met son fric, dis-nous où ça se trouve.

— Nous ne possédons pas de coffre-fort et nous gardons l'argent sous la main, dans la caisse ici, dans le bureau. Je la lui montrai mais comme je n'avais pas la clé, ils s'en tinrent là.

— Vous voyez, il n'y a rien d'anormal, vous pouvez partir.

— Mon petit gars, on dirait que tu as bien envie de nous faire décamper et ça nous donne sacrément envie, figure-toi, d'aller fourrer notre nez un peu partout. Tes refroidis, tu nous les montres ?

— Mes... ? Ah oui, suivez-moi.

Je les conduisis au fond de la maison et ouvris grand la porte, imaginant que Mr. Malone avait dû nous entendre et qu'il avait pu prendre la poudre d'escampette. Il y avait une veilleuse dans un coin et la pièce était évidemment réfrigérée, dans notre métier c'est un must ; même quand on est prévenu, ça vous donne le frisson. Il n'y avait rien sur la table, ce qui était normal ; les quatre cercueils avec nos quatre clients dedans, toujours rien à signaler... ah mon Dieu ! Mr. Murgatroyd était bien allongé dans le sien mais... un grand coutelas de boucher lui était enfoncé au beau milieu de la poitrine.

Je jurai entre mes dents mais le plus grand des flics laissa échapper un juron encore plus corsé. Je m'esquivai à reculons sans que les autres aient l'air de s'en apercevoir et je les laissai tous les deux, serrés l'un contre l'autre, dans la chambre froide.

Revenu dans le bureau, je m'aperçus que je suais à grosses gouttes. Me voici dans de *jolis draps*, m'exclamai-je à voix haute, pour complaire à un détective envoyé par une compagnie d'assurances – mais était-ce vraiment un détective, ça restait à voir – j'avais introduit un étranger dans un endroit strictement interdit et peut-être avait-il poignardé... Enfin à quoi ça rime de poignarder un cadavre ? Et pas de doute, Mr. Murgatroyd avait bel et bien trépassé avant qu'on l'ait amené ici ; Mr. Bennett et l'employé de jour avaient procédé à sa toilette mortuaire alors... Je n'avais jamais vu un bonhomme continuer à vivre une fois embaumé. À ce point de mes lugubres ruminations, je refermai la porte sans bruit et feuilletai l'annuaire du téléphone, il me fallait vérifier, séance tenante, si le visiteur était réellement directeur du service Enquêtes de ladite compagnie. J'avais besoin d'être fixé sur ce point avant de combiner ma propre défense.

Je repérai rapidement un Mr. Armin Malone, fis le numéro et eus la mauvaise surprise d'avoir aussitôt ce monsieur au bout du fil ; si c'était « mon » détective, il avait fait diablement vite pour rentrer chez lui. La voix ne me parut pas familière.

— Ici Roy Williams, monsieur Malone, je vous parle du bureau de l'Entreprise de Pompes Funèbres Bennet. Heu... Vous êtes bien le directeur du Service Enquêtes de la Compagnie Great Midwestern Insurance ?

— Oui, monsieur Williams, que puis-je faire pour vous ?

— Voilà, monsieur Malone, je voudrais savoir si c'est vous qui êtes venu me trouver pour examiner le cadavre de Mr. Murgatroyd ou si c'est quelqu'un qui m'a raconté des bobards ?

— Comment ? Que dites-vous ?

Je dus répéter mon petit couplet en essayant de le rendre encore plus explicite.

— Non, Williams, je me suis absenté toute la soirée. On vous a trompé. Attendez-moi, je viens tout de suite, je désire vous parler.

J'hésitai à répondre, la police était là, je serais sans doute emmené au commissariat central, mieux valait s'expliquer tout de suite.

— Je ne peux pas vous garantir que je serai encore là ; nous pourrions nous dire l'essentiel maintenant. Cet individu qui a pris votre identité, il m'a dit que récemment Mr. Murgatroyd avait souscrit à une assurance de vingt mille dollars, est-ce exact ?

— Oui mais quelles étaient au juste ses intentions ?

— Il m'a dit qu'on avait des raisons de croire que Mr. Murgatroyd n'était pas mort de sa belle mort, qu'on l'avait assassiné. Je me suis laissé embobiner par ses boniments, je l'ai emmené dans la chambre froide et il lui a fichu un couteau dans la poitrine.

— Précisez, je vous prie, qui a fichu un coup de couteau et dans la poitrine de qui ?

Au moment où je lui mettais les points sur les *i* j'entendis des pas.

— Pardonnez-moi, je raccroche.

Le plus grand des flics m'interpella :

— À qui tu téléphonais ?

— J'ai appelé Mr. Bennett, je pense que c'était urgent de le mettre au courant.

— Ah ouiche, sacrément urgent, espèce de gros moutard, mais d'abord il faut que j'appelle les Homicides et le coroner, après ou tu appelles ton patron ou c'est moi qui le fais. Programme qui fut suivi de bout en bout.

— Monsieur Bennett ? fis-je, d'abord il vaut mieux que je vous présente ma démission parce que sûrement vous allez me flanquer à la porte et secundo vous feriez bien de venir tout de suite, il y a un individu qui a enfoncé un couteau dans la poitrine de Mr. Murgatroyd.

— *Comment ?*

Comme j'en avais marre des quoi et des comment je me contentai de lancer un ouais avant de raccrocher d'un geste brusque. De toute façon il n'allait pas tarder à rappliquer.

— Alors, jeune homme, on est prêt à répondre à quelques questions, demanda le flic d'un ton arrogant.

Je m'assis en soupirant et je fis bien de m'asseoir car ce soir-là les interrogatoires ne me furent guère épargnés... toujours les mêmes questions posées par des gens différents... pas plus drôles pour ça.

Je dus raconter aux premiers flics tout ce qui s'était passé depuis le coup de téléphone du prétendu vice-président de la compagnie d'assurance, le même sans doute qui ensuite avait usurpé l'identité de Mr. Malone. Sur ces entrefaites, les gens de la brigade des Homicides firent leur apparition ; un certain capitaine Brady me fit subir un interrogatoire serré, m'obligeant à répéter trois ou quatre fois mon récit en essayant de repérer erreurs volontaires ou lacunes.

Après, j'eus affaire au vrai Mr. Malone, même processus, et enfin à ce cher Mr. Bennett qui, tout de suite, me mit proprement à la porte puis écouta mes explications avant de me signifier pour la dixième fois mon renvoi pur et simple.

Ce qui ne veut pas dire que j'aie été cuisiné tout le temps sans interruption ; il y eut d'autres conversations qui me permirent de me documenter à mon tour, notamment, entre mon interrogatoire par Mr. Malone et celui de mon patron, le coroner revint de la chambre froide faire son rapport au capitaine Brady.

— Alors, toubib ? dit ce dernier.

— Il est mort, déclara-t-il solennellement mais je surpris une lueur malicieuse dans sa prunelle.

Le capitaine le fixa d'un œil furibond et le coroner poursuivit :

— Il n'est pas mort du coup de couteau, sa mort est bien plus ancienne, même si la cause n'en est pas l'angine de poitrine ; ne croyez pas que je blâme le médecin qui a fait le certificat ; sans un examen détaillé, et puisque le patient souffrait de cette maladie, il était difficile de diagnostiquer qu'il n'était pas mort de...

— Ce qui m'intéresse, tonna le capitaine c'est de savoir *de quoi* il est mort.

— Eh bien, je me suis finalement décidé à utiliser le réactif de Frodhe : du molybdate d'ammonium dissous dans de l'acide sulfurique, ça a viré au bleu, au vert, au jaune et finalement... (devant l'air impatienté de son vis-à-vis il coupa court à son explication) j'y viens, j'y viens, il s'agit de morphine.

— Une grosse quantité ?

— Impossible à déterminer avant de faire l'autopsie mais je peux dire d'ores et déjà que la dose était mortelle et...

Le timbre de la porte d'entrée retentit et un jeune homme tiré à quatre épingles parut.

— Je me présente, inspecteur, dit-il au capitaine, je suis le neveu de Mr. Murgatroyd, Harvey Cummings.

On m'a téléphoné de votre service. Qu'est-ce qui se passe ?

Il avait dû boire, une forte odeur d'alcool le devançait dans la pièce.

— Oui, Cummings, il y a de fortes chances que votre oncle hum... ait été... disons supprimé ; nous enquêtons pour aller au fond de cette affaire. Puis-je vous poser quelques questions ?

— Bon Dieu ! laissa échapper le neveu, allez-y, et il s'assit sur le bord du bureau, l'air brusquement dégrisé.

— Vous êtes l'héritier ?

— Non, inspecteur. On m'a averti que je ne figurais pas dans le testament. L'argent est partagé entre les autres membres de la famille. Mais mon oncle m'avait dit qu'il voulait faire quelque chose en ma faveur et c'est moi qui dois bénéficier de la police d'assurance à laquelle il a souscrit il y a quelque temps. Vingt mille dollars.

— Où vous trouviez-vous au moment de sa mort ?

— Si le médecin ne s'est pas trompé en faisant remonter sa mort à deux heures avant que nous ne le trouvions, eh bien j'étais dans l'avion en provenance de Miami.

— Qui a trouvé le corps ?

— Grange – le maître d'hôtel de mon oncle – et moi, nous l'avons découvert ensemble. Dès mon arrivée à l'aéroport je me suis fait conduire à la maison...

— Vous habitez la même maison que votre oncle ?

— Oui, mais je suis resté absent trois mois. Un séjour en Floride, mi-professionnel, mi-rigolade. Grange m'a ouvert la porte et, en entrant dans le studio de mon oncle, nous l'avons vu affalé dans son fauteuil derrière son bureau. Alors...

— Vous saviez qu'il était décédé ?

— Je suis allé mettre la main sur son cœur et j'ai dit à Grange d'aller quérir le docteur Berger.

— Avant ou après avoir constaté sa mort ?

— Dès que je l'ai vu dans cette position ; le docteur Berger habite presque la maison à côté, je ne voulais pas perdre du temps à téléphoner, j'ai expédié Grange le prévenir en vitesse ; ils sont revenus au bout de trois minutes.

— Et c'est alors que le docteur Berger vous a dit que la mort remontait à deux heures ?

— Écoutez, je crois qu'il a parlé de deux ou trois heures.

— Bien. Cummings, j’espère que vous ne vous formaliserez pas si je contrôle l’heure où vous êtes monté en avion, l’heure où vous en êtes descendu ainsi que votre lieu de séjour en Floride, il s’agit d’une simple opération de routine.

— Bien sûr que non. Je suis parti en Floride il y a trois mois jour pour jour et j’habitais à...

Le capitaine notait les renseignements fournis par le jeune homme et je ne fis plus très attention, je l’avoue, à leur dialogue. Brady demanda :

— Votre oncle savait-il que vous deviez rentrer ?

— Il savait que je devais rentrer dans la semaine mais je n’avais pas donné de jour précis.

Le reste de la conversation fut définitivement perdu pour moi du fait de l’arrivée de mon patron.

Pour la vingtième fois je dus recommencer mon récit qui chaque fois devenait un peu plus absurde à mes oreilles. Ce n’est pas moi qui reprocherais à Mr. Bennett de ne pas m’avoir cru et de m’avoir jeté dehors illico.

Un nouveau venu se présenta, sans doute convoqué par la police. Mr. Cummings s’éclipsa ainsi que certains flics et le coroner ; le corps partit à peu près à ce moment-là. C’était le notaire du défunt et le capitaine l’interrogea sur les divers testaments qui avaient été faits.

— Oui, dit le notaire en réponse à la première question, il avait rédigé, il y a deux jours, un nouveau testament mais les changements n’étaient pas très importants.

— Lesquels ? Pouvez-vous préciser ?

— La moitié de la fortune va à des œuvres charitables ; il n’a fait que modifier la répartition des diverses donations. Le reste est partagé inégalement entre six légataires. Robert Laker, un neveu, reçoit trente mille dollars, alors que dans le testament précédent il avait droit à cinquante mille, et le monsieur qui vient de partir, monsieur Cummings, aura droit à dix mille dollars tandis qu’il ne recevait rien dans le premier.

— Je vous remercie ; j’aimerais avoir sous les yeux demain la copie exacte de ce testament ainsi que celle du précédent, si cela vous est possible. Et, se tournant vers mon patron, il ajouta : je crois que pour aujourd’hui ça suffit. Demain vous recevrez de nouvelles instructions concernant les funérailles.

Resté seul en ma compagnie Mr. Bennett me dit :

— Eh bien ?

— Vous désirez que je m’en aille aussi, je pensais que vous vouliez que je termine mon travail de nuit et il n’est que dix heures du soir...

— Jeune homme, sachez que je ne vous laisserais même pas la garde d’une niche à chien vide.

Je compris à son ton qu’il n’y avait pas à insister et je m’en allai d’un pas digne.

Une fois dehors, je restai planté sur le trottoir, ne sachant que faire ; rentrer au logis, il n’y fallait pas compter car on ne m’y attendait pas avant l’aube et puis j’avais fait la sieste jusqu’à quatre heures de l’après-midi et j’avais mon compte de sommeil. Quelqu’un me toucha l’épaule ; je tressaillis, ce n’était que Mr. Malone, le vrai.

— Merci de m’avoir prévenu, mon garçon, je risquais sans ça de ne l’apprendre que demain.

— Vous savez, je ne suis vraiment pas fier de moi, quelle poire j’ai été de laisser ce type faire ce drôle de boulot.

Pour un drôle de boulot, il faut avouer que c’en était un, à quoi ça *rime* d’enfoncer un couteau dans la poitrine d’un macchabée, il y a vraiment des piqués sur la terre.

Mr. Malone m’administra une tape amicale sur l’épaule.

— Jeune homme, ne vous laissez pas abattre pour si peu ; il y a des gens bien plus malins que vous qui se sont fait avoir, vous n’aviez aucune raison de suspecter un traquenard. Votre patron a eu tort de

vous flanquer à la porte à cause de ça. Demain, quand il aura eu le temps de se calmer, je lui parlerai dans ce sens.

— Ah merci, monsieur Malone, c'est chouette de votre part. Mon moral virait au beau devant la gentillesse de ce monsieur et, mis en confiance, je me lançai dans de grandes explications, comme si je le connaissais depuis longtemps, lui parlant de mon sujet d'études favori, de mes rêves d'avenir et je conclus, un peu penaud : j'ai pris un bon départ pour un futur détective !

Il éclata d'un bon rire et déclara :

— C'est une excellente leçon, juste ce qu'il vous fallait ; maintenant vous vous méfiez de tout ce qu'on pourra vous raconter et, dans ce fichu monde, c'est essentiel pour un détective. Allons, bonne nuit, mon garçon, je rentre me coucher de ce pas.

— Oh monsieur, permettez, je sais que ça ne me regarde pas mais avez-vous une idée sur ce qui se passe, qui a pu faire le coup ?

Il hocha la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée et, entre vous et moi, la police n'est pas plus avancée. Il y a quelque chose de très étrange dans cette histoire mais qu'est-ce qu'il y a derrière, allez le savoir... Planter un couteau dans un cadavre, on penserait que c'est l'œuvre d'un dingue et, si c'est ça, il faudra attendre qu'il recommence et qu'on puisse le prendre en flagrant délit, sinon...

Sur le point de démarrer il me demanda s'il pouvait me déposer quelque part.

— Non merci, monsieur Malone, j'ai envie de faire un petit tour, ça me fera du bien. L'ennuyeux quand on a l'habitude de travailler la nuit, c'est qu'on ne peut plus dormir de bonne heure. En tout cas, merci beaucoup, vous m'avez remonté le moral et j'en avais bien besoin.

Il me cria « à bientôt » et je me mis à marcher sans but. En fait j'avais un but inconscient car je m'aperçus soudain que je me trouvais dans Beech Street près de la Fortieth, or l'adresse de Murgatroyd, que j'avais entendu répéter bien des fois au cours des interrogatoires, était le 4 000 Beech Street. Mes pieds m'y avaient porté machinalement alors que ma cervelle tournait autour de cette énigme : Pourquoi diable aurait-on intérêt à fiche un coup de couteau à un gars déjà refroidi ?

— *Pourquoi ?*

Vous me croirez si vous voulez mais, brusquement, jaillit la divine inspiration, je compris pourquoi. J'en demeurai la bouche ouverte de saisissement ; non, je me trompe, c'est d'une simplicité enfantine, me dis-je.

À ce moment précis, j'étais à l'arrêt devant la maison qui se trouvait à deux numéros de celle de Mr. Murgatroyd ; était-ce ici qu'habitait le docteur Berger ? Peu importait. Il était déjà près d'onze heures et des fenêtres restaient éclairées sur l'arrière de la maison ; je longeai le mur et regardai avec intérêt l'allée qui menait jusqu'au porche, j'eus même envie d'aller sonner à la porte. Comment s'appelle le maître d'hôtel ; voyons voir... ah oui Grange, si j'allais lui poser quelques questions, histoire de vérifier mon hypothèse, si toutefois il se souvenait des réponses.

Non, idée absurde, j'avais la réponse dans ma tête et ce que dirait Grange n'y changerait rien. Ce serait à la police de la vérifier, après tout les flics sont là pour ça, pas moi. Je n'avais pas la qualité requise. La pensée me revint : sapristi, j'ai même perdu la modeste place que j'occupais chez Mr. Bennett. Si j'allais plutôt trouver les gens de la compagnie d'assurances ; mon idée y serait certainement mieux accueillie. Pourtant je serais déçu que la police découvre le pot aux roses avant que j'aie eu le temps d'y mettre mon grain de sel. La solution de l'énigme est si enfantine, me dis-je pour la énième fois, ils vont la trouver aussi facilement que moi, eux les spécialistes ! Il n'y a *qu'une* raison, *une seule* pour qu'une personne ait eu l'idée farfelue d'enfoncer un couteau dans la poitrine de ce pauvre Murgatroyd.

J'étais plongé dans ces réflexions quand une voiture vint s'arrêter à quelques mètres de moi, un homme en sortit qui n'était autre que Cummings, le neveu.

Comme un vrai imbécile, je m'écriai :

— Salut, monsieur Malone !

C'était franchement stupide mais, que voulez-vous, la fierté d'avoir trouvé à moi tout seul le fin mot de l'histoire m'était un peu montée à la tête et au fond de moi j'espérais que, réalisant que je l'avais percé à jour, il se confesserait sur-le-champ ; il ne me resterait plus qu'à l'emmener au poste... Je me voyais déjà félicité et traité comme un vrai détective qui apportait le coupable sur un plateau d'argent.

Enfin quoi qu'il en soit je m'écriai :

— Salut monsieur Malone.

Il me considéra sans changer d'expression et puis d'un ton dégagé il me demanda :

— Vous n'êtes pas un peu piqué ?

Je ne pouvais plus reculer alors j'enchaînai.

— Hé non, monsieur Cummings, j'ai toute ma tête, figurez-vous. Et je vous explique que c'est vous qui m'avez téléphoné dans la soirée, qui êtes venu sous une fausse identité dans mon bureau, qui avez flanqué le coup de couteau et ensuite prévenu la police pour que votre action d'éclat soit découverte.

J'avoue que je fus étonné de le voir si bien jouer l'étonnement et l'innocence.

— Petit, ça ne va pas la tête ? Vous êtes sûr que vous n'avez pas avalé une trop grosse rasade du liquide que votre patron utilise pour embaumer ses clients. Pourquoi diable me serais-je lancé dans pareille aventure ?

— À cause des vingt mille dollars, fis-je d'un ton triomphant ; non je me trompe : dans l'éventualité d'un décès accidentel l'indemnité est doublée et le meurtre est compté comme un accident. Alors, si Murgatroyd avait été enterré comme étant mort de mort naturelle vous n'auriez touché que ces vingt mille, avec votre invention de génie vous pouviez empocher le double : en effet, à cause de ce geste apparemment fou, on a voulu procéder à un examen plus approfondi du cadavre et on s'est aperçu qu'on lui avait refilé de la morphine à dose mortelle à votre pauvre oncle.

Il eut l'air de réfléchir sérieusement à ce que je venais d'exposer ; finalement il me dit d'un ton pénétré :

— Eh bien mon garçon, vous n'êtes pas aussi timbré que je l'ai cru à première vue. Ça s'enchaîne bien, je vais toucher le double mais il y a tout de même une partie de votre raisonnement qui est à côté de la plaque, je veux dire que je n'y suis pour rien, comment aurais-je su qu'on l'avait assassiné, je revenais de...

— En vérité on ne l'a *pas* assassiné, déclarai-je avec toute la solennité dont je suis capable avec mon physique de gros poussah rose et joufflu.

— Le coroner a établi que...

Je lui coupai la parole sans vergogne :

— Il a pris une trop forte dose de morphine, ça c'est sûr mais il l'a prise lui-même, il s'agit d'un suicide ; il souffrait probablement atrocement et il a eu envie d'en finir ; c'est pourquoi il a rédigé un nouveau testament. Il savait que son suicide annulait la police d'assurance qu'il avait souscrite pour que vous en profitiez, donc il a décidé de vous léguer dix mille dollars. Avec votre procédé vous vous prépariez à en toucher cinquante mille : le legs plus le double de la police.

J'avais accéléré mon débit car, au fur et à mesure que je parlais, les idées me venaient spontanément et je n'arrivais pas à les exprimer à la même allure.

Lui, il m'écoutait l'air sidéré.

— Vous avez ouvert la porte du studio en compagnie de Grange, vous l’avez vu sans connaissance, vous avez expédié le maître d’hôtel à la recherche du médecin, vous avez constaté que son cœur ne battait plus. Il devait y avoir sur le bureau une lettre de lui avouant son suicide et une fiole de morphine vide. Vous avez réalisé que, si vous faisiez disparaître le tout, *vous toucheriez le double*. Même au cas où l’on découvrirait la dose mortelle de morphine, vous aviez votre alibi tout prêt puisque vous reveniez juste de Floride.

— Halte-là mon garçon, à la façon dont vous présentez les choses, ça risque de mal tourner pour moi.

Sans avoir l’air de remarquer ses propos je poursuivis, entraîné par mon élan :

— Le docteur Berger n’a pas songé une minute qu’il avait pu être empoisonné. L’angine de poitrine dont il souffrait constituait une raison suffisante, il a signé le certificat de décès. C’est là que vous avez eu l’idée de faire croire à un meurtre pour toucher la double indemnité... et vous avez monté ce coup de théâtre pour que la police vienne y mettre son nez. Personne d’autre que vous ne peut être soupçonné.

Pour la première fois depuis le début de mon exposé il sourit.

— Quelle éloquence, jeune homme, vous m’avez presque convaincu. Mais, pour ne pas interrompre cette passionnante conversation, admettons que vous ayez vu juste, quelles preuves avez-vous... si j’ai détruit la lettre et la fiole ?

C’était le moment où jamais de fermer ma grande gueule, de reconnaître au moins que je n’avais aucune preuve et de rentrer la queue basse. Mais, comme je vous l’ai déjà dit j’étais grisé, non par abus d’alcool ou, comme le disait Cummings, parce que j’avais goûté aux flacons de mon patron, mais parce que depuis des années je rêvais de jouer au détective et que tout d’un coup ce rôle m’était offert. J’avais *résolu* une énigme qui avait désarçonné la police et le détective de la compagnie d’assurances et j’étais absolument sûr d’avoir raison. Je me croyais l’égal de Sherlock Holmes et de J. Edgar Hoover, bref j’avais des ailes.

— Si, monsieur Cummings, je peux parfaitement le prouver. Il y a un dessus en verre sur le bureau de Mr. Bennett et vous y avez laissé de superbes empreintes ; pendant que vous parliez avec moi comme si vous étiez Mr. Malone, vous l’avez tripoté tout le temps. Et quand les flics de la voiture de police ont trouvé le couteau et que ça m’a mis la puce à l’oreille, avant qu’ils ne reviennent dans le bureau, je l’ai tourné à l’envers pour que les empreintes soient bien conservées. Vous vous êtes assis dessus quand on vous a interrogé sous votre véritable identité de Mr. Cummings mais comment expliqueriez-vous trois ou quatre magnifiques empreintes sur la *face intérieure* ?

— Bon Dieu ! s’exclama-t-il en me dévisageant de ses yeux écarquillés et en se mettant à me tutoyer, c’est peut-être une belle partie de bluff mais tu en *connais* un bout de ces histoires criminelles et un sale même comme toi c’est... Il se calma tout à coup et déclara : Allez, mon gars, tu as gagné la partie et je vais même t’offrir la dernière lettre du suicidé...

Sur ce il ouvrit la portière et fouilla dans la poche intérieure. Je compris mais avec quelques secondes de retard ; j’avais gobé tout à l’heure son histoire mais plus de ça Lisette ! Je le saisis par la manche pour l’empêcher de s’emparer de son revolver mais il l’avait déjà en main, et je sentais le canon contre mes côtes.

— Monte, ordonna-t-il.

Si je n’obtempérais pas, il me descendrait sur place et filerait avant que personne n’ait pu le voir ou noter son numéro. Si je montais, j’aurais peut-être une petite chance de m’emparer du volant, de provoquer un accident et finalement de m’en sortir mieux que lui.

— D’accord, dis-je en faisant un pas en direction de l’auto.

— Je passe devant, et il monta à reculons en braquant son pétard à la hauteur de ma ceinture.

Je le suivis en me disant que j’attendrais que l’auto prenne de la vitesse pour...

— Petit, prends-lui son arme, dit une voix qui ne m’était pas étrangère. Et voilà que le vrai

Mr. Malone, en chair et en os, était posté de l’autre côté de l’auto, le canon de son automatique sur le cou de Mr. Cummings. Il me dit avec un large sourire :

— Bravo fiston ! C’est du beau boulot ; prends le volant et moi je vais à l’arrière avec Cummings.

En chemin il déclara :

— Roy, tu vas faire des progrès sensationnels : tu as appris deux leçons en une seule journée,

primo se méfier de tout ce qu’on peut te raconter, secundo ne jamais accuser quelqu’un avant de pouvoir le mettre hors d’état de nuire.

— Oh oui, je me suis conduit comme le dernier des idiots. Dire que je me suis cru le seul à pouvoir découvrir la culpabilité de Mr. Cummings et vous, vous me suiviez tout le temps. En fait je vous grattais juste de quelques minutes.

Je l’entendis glousser ; je ralentis à l’approche d’un feu rouge, le commissariat était proche.

— Mon gars, on se verra demain matin ; je m’en vais te dégoter un petit travail en attendant que tu aies digéré quelques bonnes leçons de plus et que tu aies pris un peu de bouteille... pour ne pas avoir l’air de sortir tout juste du jardin d’enfants. Tiens avec une moustache tu ferais beaucoup plus sérieux, tu ne crois pas ?

Mon cœur se permit de battre la chamade et j’en oubliai de redémarrer quand le feu vira au vert.

— Monsieur Malone, c’est vraiment sympa, vous ne m’en voulez pas d’avoir tout bousillé ?

— Ah pardon petit ! Tu n’as rien bousillé du tout, tu l’as empêché de filouter de quarante mille dollars la compagnie d’assurances et écoute-moi bien : on a tous besoin de leçons dans la vie. Par exemple moi, ce n’était pas du tout Cummings que je filais tout à l’heure, je ne me doutais pas qu’il avait trempé dans cette affaire mais je te suivais *toi* pour que tu ne risques pas un mauvais coup.

Il ponctua sa phrase d’un nouveau petit gloussement ; quant à moi, c’est peu de dire que le roi n’était pas mon cousin, je démarrai en trombe et brûlai le feu rouge... Personne ne m’en fit le reproche.

Meurtre sur les planches

(Premiere of Murder)

Le premier coup de feu tira Delaney de l'assoupissement dans lequel il s'était laissé glisser après qu'à son grand regret il eut vu la Pulpeuse Soûlographe sortir de scène. À présent elle avait réapparu et c'est elle qui tirait. Quelles jambes ! Il n'en avait jamais vu d'aussi aguichantes, d'ailleurs tout en elle était d'une époustouflante beauté ; quant à sa capacité de biberonner, chapeau ! Mais il faut reconnaître qu'elle tenait bien le coup. Et son pistolet, elle le tenait bigrement bien aussi, avec quel entrain elle appuyait sur la gâchette. Ce n'était qu'un vingt-deux long rifle mais lourd et muni d'un long canon, extra pour le tir à la cible. Elle expédiait balle sur balle dans la poitrine d'un homme grand et mince, au visage marqué de viveur, qui chancelait à quelques mètres d'elle.

Las de tout ce tintamarre, Delaney referma les paupières. En sa qualité de shérif il n'aimait pas voir flinguer des gens ; d'ailleurs il y avait belle lurette qu'il détestait le bruit des coups de feu, depuis l'époque – dix ans auparavant – où il faisait son apprentissage de flic à Brooklyn. Un, deux, trois, quatre, cinq, six coups de feu, il allait rouvrir les yeux quand la Pulpeuse Soûlographe hurla, un hurlement qui le fit réagir en vitesse, il écarquilla les prunelles et vit chanceler le grand maigre qui fixait la femme d'un œil hagard. Il n'avait plus l'air d'un viveur mais d'un mort qui se tiendrait encore debout. Une tache rouge allait s'élargissant sur sa chemise de soirée. Il s'écroula mais pas comme un acteur prêt à se relever d'un bond dès que le rideau est retombé ; non, son crâne alla heurter le plancher de la scène avec une violence à faire éclater tous les os.

Lew Godey, assis à côté de Delaney, sursauta et lui agrippa le bras.

— Bon Dieu, Delaney, c'est qu'elle a tiré avec de *vraies balles* !

Delaney n'avait pas besoin qu'on lui mette les points sur les *i*, il avait saisi tout seul comme un grand malgré tout cet alcool qui lui brouillait les idées. Il se leva avec lenteur...

Tout avait débuté deux heures plus tôt, à dix heures pour être tout à fait précis, au bar de La Fonda de Tesqua. Delaney était assis dans son coin, il s'amusait à faire des cercles humides sur la table avec le fond de son verre où tintaient plaisamment les glaçons. La salle était plongée dans une demi-obscurité qui allait de pair avec l'opacité de ses facultés à ce moment précis. Son vis-à-vis, Lew Godey, le regardait, le sourire aux lèvres, l'œil indulgent derrière ses grosses lunettes à monture d'écaille.

— Delaney, je parie que tu vas changer d'avis d'ici une seconde.

— Tu te mets le doigt dans l'œil, mon vieux.

Il tourna la tête et contempla la Plaza que la lune du Nouveau Mexique baignait d'une lumière jaune. Par une trouée entre les arbres on apercevait la marquise criarde du Tesqua Théâtre et l'inscription lumineuse qui annonçait : Ce soir, à minuit, Première du Carnaval de la Mort.

— Quand je pense, reprit Lew Godey, que, pour une fois, il se passe un événement important dans ce sacré trou et que tu ne veux pas y mettre les pieds. Ne me dis pas le contraire, ta ville c'est un sacré trou où on ne voit jamais un chat, excepté à la saison des touristes. Delaney gloussa.

— L'événement le plus important a lieu tous les jours que Dieu fait, mon gars, c'est le lever du soleil ; ici on a le soleil en permanence, et tous les gens rapploient de tous les coins du monde pour en profiter... Et nos montagnes... Dis donc, tu les aimais du temps où tu vivais ici et maintenant tu prétends que ton diable de film, le Carnaval de la Mort, un truc d'horreur de série B, n'est-ce pas ?...

— Oui mais...

— Tu en as de bonnes, simplement parce que tu es l'auteur du scénario et que ça se passe à Tesqua, tu voudrais que j'aie m'enfermer dans une salle surchauffée par une nuit pareille ?

— C'est un devoir de ta charge, après tout, tu es le shérif ici, non ?

— La ferme, s.v.p.

Il fit un clin d'œil au barman et leva deux doigts. Celui-ci, docilement, prépara les deux verres demandés.

— Je t'assure, Delaney que ça me ferait vraiment plaisir que tu voies ce film. Je sais bien que c'est une série B mais c'est *moi* qui ai écrit le scénario, c'est mon enfant. Ça a beau être un film d'horreur, tu verras, c'est bien ficelé. La seule raison pour laquelle ce n'est pas une série A c'est une question de sous ; avec le maigre budget dont nous disposons nous avons fait un chouette travail. Quant à Tony Lavallo... Tu l'as déjà vue ?

— Non, jamais.

— Alors tu verras... une créature comme tu n'auras pas souvent l'occasion d'en rencontrer dans ce bas monde... et qui est presque une bonne actrice.

— Dans ce cas peut-on te demander pourquoi elle accepte de jouer dans une série B ?

— Tu m'embêtes avec tes questions. Bon, si tu veux savoir, elle est trop portée sur la bouteille ; sinon je crois qu'elle serait très demandée mais, ces derniers mois, à Hollywood, ils l'ont baptisée « la Pulpeuse Soûlographe », c'est difficile à porter quand on a des ambitions. Même si on est superbement balancée...

Il fit un geste hautement significatif.

Les drinks furent apportés et Delaney en but la moitié d'un coup.

— Tu essaies de m'appâter, je suis prêt à céder à tes arguments déshonnêtes, fit-il d'un air solennel.

— En tout cas, si tu continues à picoler à l'allure où tu vas depuis que nous sommes ensemble – et je parie que tu t'étais déjà tapé quelques verres avant.

Delaney fit oui de la tête.

— Eh bien ! tu ne profiteras pas beaucoup du film et de...

Delaney l'interrompt d'un éclat de rire.

— Erreur, dit-il, ça me met dans la disposition d'esprit voulue. Dis-moi qui a eu cette mirifique idée de commencer la séance à minuit ?

— Bill Wiley, le réalisateur. Mais ce n'est pas aussi farfelu que tu le penses ; pour un film d'horreur l'idée est bonne et puis nous sommes sûrs d'avoir une salle pleine, les spectateurs qui auront été à la séance normale resteront à leurs places et verront le Carnaval gratis et d'autres viendront spécialement parce que c'est une première.

— Parce que tu crois que ça attirera du monde ?

— Ne sois pas stupide, Delaney. Pense qu'il y a une fameuse attraction, on verra les acteurs apparaître en chair et en os sur la scène et jouer deux passages du film avant la projection. On va se battre pour avoir des places, j'en suis convaincu.

— Peut-être qu'il n'y aura plus de places pour nous.

— Ne compte pas sur ce moyen de te défilier, j'ai fait réserver toute une rangée pour les invités de marque.

— Sam, vous pouvez nous apporter deux drinks de plus s'il vous plaît.

— Pas pour moi. Je veux pouvoir traverser la Plaza sans trébucher. Et ta peinture, vieux, qu'est-ce qu'elle devient ? Il y a huit ans, quand je t'ai connu, tu peignais comme un dingue ; à présent te voilà shérif... Plus de violon d'Ingres ?

— Il y a beau temps que je me suis découragé, je ne faisais que des croûtes... vraiment moches, mais comme j'étais tombé amoureux de Tesqua et des montagnes, sans parler du soleil, quand le

shérif s'est retiré j'ai posé ma candidature ; tu sais autrefois dans l'Est j'ai été flic. On m'a pris, c'est un gagne-pain comme un autre et c'est le moyen de rester ici dans une ville que j'aime.

— Et tu descends tous les jours une pareille quantité d'alcool ?

— C'est la première fois depuis des mois. De temps en temps j'ai besoin de faire la noce... peut-être parce que je suis un pauvre artiste déçu, te diras-tu si tu es porté sur la psychanalyse, mon cher Lew. Tu devrais venir vivre ici avec ton vieux copain. Et ce grand roman que tu devais offrir à l'humanité ?

— Je l'ai écrit mais je n'ai pas encore trouvé d'éditeur et de toute façon je gagne plus de galette à Hollywood. Ah, voici notre star !

— Qui ?

— Toni Lavalle en personne, ne te retourne pas. Celui qui l'accompagne c'est Dake Corelli.

Delaney ne put résister à l'envie de se retourner pour lorgner les nouveaux arrivants. La blonde la plus sexy, la plus pulpeuse, la plus fantastique qu'il ait jamais vue passait le seuil de la porte donnant sur le hall de l'hôtel qui jouxtait le bar. Le geste éloquent de Lew ne rendait pas justice aux mirobolantes formes de Toni. Delaney siffla d'admiration sans s'en rendre compte et dans la salle silencieuse cela s'entendit fort bien. Dieu merci ! elle ne sembla pas l'avoir remarqué et vint s'asseoir sur un des tabourets près du comptoir. Sam, plus rapide que l'éclair, accourut aux ordres. Le shérif n'avait d'yeux que pour elle et n'avait que vaguement conscience de la présence de son compagnon.

Même vue de dos, elle valait le spectacle ; elle portait une jupette extrêmement courte ; Delaney essaya de deviner de quel costume il s'agissait ; puisque le film se passait pendant le carnaval... ce devait être un costume de dompteur. Le holster suspendu à sa ceinture confirmait la justesse de ce diagnostic. Le costume, ou du moins l'abrégé de costume dont elle était vêtue, en soie cerise, laissait à découvert les épaules et la majeure partie du dos. Des cheveux dorés et souples tombaient sur ses épaules blanches et potelées.

— Ne va pas te faire des idées, vieux, dit Lew, elle est fiancée à Dake.

— C'est un costume de dompteur, je présume.

— Bien deviné, c'est le rôle qu'elle joue dans le film et qu'elle interprétera ce soir sur scène. Mais dans le film il y a aussi une séquence sur le bord de la mer et elle sera en maillot de bain. Tu t'entêtes dans ton refus de venir ? Le shérif se contenta de grogner. Il finit par demander :

— Tu me présentes ?

— Digère un peu ton alcool d'abord, c'est plus prudent. Devant le regard étincelant de fureur de son ami, Lew se leva en riant.

— Patiente quelques minutes, le temps que je parle boulot avec eux. Bill Wiley et moi nous avons décidé de faire quelques coupures dans la scène qu'ils vont jouer, c'était trop long, je veux les prévenir et ensuite je t'appelle, OK ?

— Oui, en attendant je vais respirer une petite bouffée d'air frais.

— J'ai quelque chose à te demander, Delaney, tu as l'air bien avec le barman, pourrais-tu pendant que je parlerai à Toni et Dake, le prendre à part et lui recommander d'y aller mollo en alcool pour leurs cocktails, il ne faut pas risquer que Toni s'effondre sur scène. Je *crois* qu'elle tient très bien l'alcool mais tout de même...

Delaney fit signe à Sam de venir le rejoindre dans le hall de l'hôtel et fit la commission.

— Sûr, je ferai attention, je commençais à me faire du mauvais sang pour elle, quelle belle poupée !

— Sacrement bien fichue !

Delaney traversa la Plaza d'un pas nonchalant, la fraîcheur du soir le remettait petit à petit dans un état normal. Il fit un signe amical à Carmen Gonzalès, la caissière du théâtre et se planta devant les affiches du film : « Richard Welsh dans le Carnaval de la Mort, avec Toni Lavallo et Dake Corelli. » Lew lui avait expliqué que la tête d'affiche ne serait pas là ce soir. C'était un personnage trop important pour que Les Mackin Studio l'envoient faire une apparition à Tesqua ; la petite ville se contenterait de voir en chair et en os Toni, Dake et le réalisateur.

Il jeta un coup d'œil pour voir si Ramon était en vue ; il savait que Ramon viendrait à cette heure-ci pour conter fleurette à sa Dulcinée qui vendait les billets, c'est la raison pour laquelle il avait quitté un instant le bar ; Ramon était le meilleur assistant qu'il eût jamais eu. Il arrivait et Delaney alla au-devant de lui.

— Salut, Ramon, tout va bien ?

— Ouais, patron, il a fallu que je m'interpose, il y a des gars qui jouaient aux dés, ils ont failli se battre au couteau mais finalement il n'y a pas eu de casse.

— Tu en as arrêté ?

— Non, c'était pas la peine, la paix était revenue. Par contre j'ai dû flanquer en taule deux Indiens du Pueblo qui faisaient trop de boucan.

— Seigneur ! Ils sont fichus de chanter toute la nuit, personne dans les environs ne pourra fermer l'œil. Enfin tu as eu raison, faut ce qu'il faut. Tu vas voir le super spectacle ?

— Ma foi, je ne dis pas non, s'il n'y a pas d'inconvénient.

— Bien sûr, vas-y mais prévien le type de nuit à la compagnie du téléphone, qu'il sache où te trouver s'il y a du grabuge.

Ramon, enchanté, remercia son chef et Delaney lui lança un amical bonsoir accompagné d'un « Surtout ne dégote plus d'indiens à boucler ! » Il retraversa la place en admirant le clair de lune et, soudain, se rappelant qu'il allait être présenté à Toni, il pressa le pas. Réflexion faite, il ralentit délibérément, certes c'était la plus belle créature qu'il eût jamais rencontrée et puis après ? Elle était starlette et lui shérif dans un petit trou de province et, qui plus est, elle était accompagnée de son fiancé en titre. J'ai été un imbécile de dire à Lew que je reviendrais, se dit-il, à quoi ça rime alors que la nuit est magnifique et que j'aurais pu prendre l'auto et aller faire un tour dans la montagne profiter de la fraîcheur et du clair de lune ; oui tu n'es qu'un sombre idiot, conclut-il, et pourquoi avoir avalé une telle quantité d'alcool ?

Il se sentait encore le cerveau embrumé malgré sa petite promenade en plein air. Ou bien il fallait renoncer définitivement à lever le coude ou bien il fallait se précipiter sur un énième verre. À cause de ce qu'il avait dit à son ami, il décida de réintégrer le bar. Tout d'abord il crut qu'ils avaient disparu puis il les aperçut avec deux nouveaux venus autour de la grande table au fond de la salle. Lew lui fit signe et Delaney s'approcha.

— Miss Lavalle je vous présente Delaney.

Toni tendit la main et Delaney la retint... ni l'un ni l'autre ne semblaient prêts à se lâcher et Toni regardait le shérif avec une certaine admiration tandis que Lew continuait à procéder aux présentations d'usage.

— Dake Corelli.

Voilà donc le chevalier servant de la Pulpeuse Soulographe, se dit Delaney. Un homme grand et maigre, pas sympathique du tout, une face blême, presque cadavérique. Il portait un habit de soirée et son plastron d'un blanc immaculé faisait paraître son teint encore plus jaunâtre. Un sourire figé découvrit des dents si régulières qu'elles en paraissaient fausses.

— Le représentant de la loi à Tesqua, à ce que nous a dit Lew, déclara-t-il, en tendant à son tour la main mais, Dieu, qu'elle était molle et glacée, cela vous donnait le frisson comme au contact d'un *poisson mort*.

Le shérif s'inclina et retira sa main avec célérité.

— Herman Masterson.

Nouvelle poignée de main, cette fois avec un gaillard dont le costume archi criard vous faisait loucher.

— Faites pas attention à mes nippes, c'est mon rôle qui veut ça, je suis bonimenteur dans une fête foraine.

— Walter Evers.

Delaney dut se pencher pour saisir une vraie main d'enfant. Evers était nain, on avait dû le jucher sur une pile de coussins si bien que le shérif ne s'était pas aperçu à première vue de ses véritables dimensions. Il prit la chaise sinon à côté de Toni du moins à la place la plus favorisée, en face d'elle. Sam apporta un plateau chargé de consommations et il y en avait une aussi pour Delaney.

— Te voilà en présence de toute la troupe, excepté Bill Wiley, notre réalisateur, expliqua Lew. Il sera là d'une minute à l'autre. Il faudra que nous allions pas trop tard au théâtre pour une dernière répétition, maintenant que le texte a été raccourci. Au fond, j'y pense, pourquoi ne pas répéter ici. Est-ce qu'il reste suffisamment de place sur la scène, une fois l'écran abaissé ?

— Oh oui, affirma Delaney, on s'en sert souvent pour des représentations d'acteurs amateurs. Lew, est-ce que par hasard, toi aussi, tu y vas de ta tirade ?

— Mais non, je ne suis pas acteur, je serai dans la salle comme toi quand tout sera fin prêt. Mais le réalisateur, lui, a un rôle : il fait le présentateur et il remplace Welsh dans une scène, je regrette qu'ils n'aient pas voulu l'envoyer, si tu savais le mal que j'ai eu pour donner un échantillon du scénario sans la vedette principale.

— Comme si on demandait de faire un sandwich au jambon sans jambon.

Ce petit trait d'humour surprit Delaney, venant de Corelli qu'il croyait incapable de faire une plaisanterie mais, se dit-il, ce n'est pas de l'humour de sa part, ce doit être malveillant par en dessous.

— Ça m'a surpris de voir que Welsh jouait dans un film d'horreur, je croyais que c'était un spécialiste des westerns, je l'ai vu jouer dans un ou deux, déclara-t-il.

— Nous lui avons donné l'occasion de porter son attirail de cow-boy, expliqua Lew, dans mon film il fait des rodéos. Tu verras cette splendeur de costume ; c'est Bill qui le portera, ça vaut le déplacement.

— Dommage que vous ne voyiez pas Welsh dedans, ajouta Toni, revolver à six coups et tout et tout...

Delaney tendit la main vers son verre de whisky, il avait disparu et à la place se trouvait un martini déjà entamé. Son verre avait voyagé, il était devant Toni qui avait tout bu. Elle suivit le trajet de son regard et lui sourit.

— J'ai fait un échange, j'espère que vous ne m'en voulez pas.

Il fronça le sourcil mais ne toucha pas au martini, il se doutait du dosage que Sam, pas très subtil, avait dû faire, avec beaucoup d'eau glacée à la place du gin.

— Sam, cria-t-il un autre bourbon on the rocks.

Il l'avalait en moins de deux. Toni éclata de rire.

— Sam, s'il vous plaît une tournée pour moi, avec du gin dans mon martini.

Sam regarda Delaney qui regarda Lew qui haussa les épaules.

— Allez-y Sam, cria Delaney.

Pourquoi Lew se faisait-il du souci pour Toni ? Évidemment, ça se voyait un peu qu'elle avait pas mal bu mais elle avait l'air de bien tenir le coup. Ses grands yeux étaient brillants – et d'un si joli bleu – mais sa voix n'était pas le moins du monde éraillée, non, pas du tout. De toute façon elle semblait mieux réagir que lui à la soûlographie, malgré son sobriquet.

Elle était en train de se passer une houppette sur le bout du nez, puis elle remit sa boîte à poudre dans son grand sac à main ; quand elle le posa sur la table, il fit du bruit comme s'il était lesté de plomb.

— Ah ! Ah ! fit Delaney, je vous prends sur le fait de trimbaler clandestinement une arme à feu. Elle ouvrit son sac et en sortit un pistolet... grand et lourd mais Delaney s'aperçut que ce n'était qu'un 22 long rifle.

— Vous voyez l'engin, dit-elle. Vous tirez bien ? Voyons combien de bouteilles vous pouvez casser au bar, en six coups.

Delaney sourit en lui prenant le pistolet, il retira les cartouches, il se doutait que c'était des cartouches à blanc mais il préférait s'en assurer, il les remit et enclencha le chargeur.

— Beau petit engin, comme vous dites, et il le lui rendit.

— Ça me fait marcher de guingois quand je le porte à la ceinture tellement c'est lourd. Alors ces drinks, ça vient ?

Sam approchait avec son plateau, il dut rechercher un autre verre pour Bill Wiley qui arrivait ; celui-ci prit une chaise à une autre table pour se joindre à eux. Lew fit de nouveau les présentations. Lui et Toni n'avaient pas exagéré la beauté du costume d'une couleur éclatante. Un colt quarante-cinq pendait à sa ceinture dans le plus magnifique holster qui soit, tout rebrodé d'argent.

Toute la troupe se mit à parler d'Hollywood et Delaney n'y prêta qu'une oreille distraite ; il préférait regarder Toni en silence et, de temps en temps, il surprenait son regard posé sur lui. Quand par hasard il jetait un coup d'œil sur Corelli, celui-ci répondait par une expression de poisson mort qui allait de pair avec sa poignée de main. Mieux vaut que j'arrête de boire, se dit Delaney, j'ai des envies de lui fiche mon poing dans la gueule. Il se demandait ce qui avait bien pu pousser une belle fille comme Toni à se fiancer à un individu pareil et pour quelle raison elle buvait comme un trou. Il y avait peut-être un lien de cause à effet entre les deux ? Pourtant, des fiançailles, ça peut toujours se rompre.

Il aurait aimé qu'ils aillent répéter, comme ça il aurait bu en paix son dernier verre, il ne voulait pas commander une nouvelle tournée pour ne pas contrarier Lew qui devait l'être suffisamment étant donné ce que Toni avait déjà avalé. Bill Wiley, comme s'il avait lu dans les pensées du shérif,

s'écria :

— Allons, les enfants, il est temps d'aller répéter.

Delaney se leva de table en même temps que les autres mais ce fut vers le bar qu'il se dirigea, déclinant leur invitation d'aller assister à la répétition.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça, lui dit Lew, je reviens te chercher pour le début du spectacle.

Il se commanda un double whisky et le verre était devant lui quand la porte se rouvrit sur Toni.

— J'ai oublié quelque chose.

— Pas ceci, risposta-t-il en mettant ses deux mains autour de son verre, je veux bien vous en offrir un mais ne fauchez pas celui du voisin, ici ça n'est pas permis par la loi.

— Sam, s'il vous plaît, un double, faites vite, demanda la starlette en se penchant sur le tabouret voisin.

— Alors vous leur jouez la fille de l'air ?

— Non, je joue mon rôle à moi dans la vie, pas très passionnant je vous assure. Pour parler de quelque chose de mieux, viendrez-vous nous voir tout à l'heure ?

— Lew viendra me quérir par force, j'ai peur de ne plus avoir les yeux en face des trous ou peut-être que je vous verrai en double, ça, ça ne serait pas si mal.

— Ne vous faites pas d'illusion, ce n'est pas fameux, c'est même vraiment minable ; je ne dis pas que ce soit la faute de Lew ou de Bill. Le scénario et la mise en scène sont OK mais on ne peut pas faire un bon film avec un budget de quatre sous.

— On en a déjà fait d'assez bons avec pas beaucoup d'argent, rappelez-vous : « It Happened One Night(5). »

— Je vous garantis que ça ne sera pas le cas ce soir. Toni et Delaney levèrent leur verre.

— À votre santé Toni.

Ils burent de concert et soudain leurs regards se rencontrèrent. Elle détourna les yeux.

— Il vaut mieux pas Delaney, vous êtes un charmant type mais...

Elle se laissa glisser de son siège et se dirigeait vers la porte quand celle-ci s'ouvrit et Dake apparut. Il ne dit rien, se contentant de lui tenir la porte et elle disparut sans se retourner.

— Encore un double, Sam.

— Vous ne croyez pas que ça suffira comme ça, shérif ?

— Vous avez peur pour votre provision, Sam ? Allons, je vous promets de faire durer celui-ci.

Et il tint parole car il n'avait pas vidé entièrement son verre quand Lew réapparut. Hélas, celui-ci lui accordant quelques minutes de rabiote, il offrit la tournée finale.

— Lew, explique-moi ce qui se passe avec Toni Laval, pourquoi se soûle-t-elle comme ça et pourquoi ces fiançailles avec ce zombie de Corelli ? Et depuis combien de temps ?

— Pour répondre à ta question concernant la durée, je te dirai quelques mois. Pour la cause, j'ignore ; en tout cas, même s'il y a un lien entre les fiançailles et la soulographie, toi, tu n'y peux strictement rien. Écoute-moi, si tu as le coup de foudre pour La Laval, ne va pas à la première, ne te fourre pas dans ce *guêpier*. Reste ici et *continue* tranquillement à te soûler la gueule. Le film ne vaut probablement pas grand-chose, je te l'avoue.

— Si on continue à insister pour que je n'y aille pas, tu connais mon esprit de contradiction, j'irai, même si je dois payer un pont d'or.

— Tu sais, dit Lew pendant qu'ils traversaient la place, moi aussi je me pose des questions ; on se demande ce que Toni peut aimer dans cet individu mais, en amour, on comprend rarement ce qui se passe... surtout chez les femmes ; peut-être qu'elle l'aime justement *parce qu'il* est un minable.

— Tu le connais un peu personnellement ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il adore jouer, mais c'est un acteur de dixième ordre, remarque qu'il est bon dans les rôles de gangster, c'est le rôle qu'il a dans mon film et pour tout à l'heure, sur scène, on lui a donné celui de l'hypnotiseur.

Delaney enregistrait ces propos tout en s'efforçant de marcher à peu près droit. En arrivant devant le théâtre, il vit son adjoint, Ramon Garcia, en grande conversation avec son flirt, la vendeuse.

Il le présenta à Lew et demanda s'il pouvait sans inconvénient venir s'asseoir à côté d'eux. Il ajouta avec un petit sourire :

— Voilà un garçon qui a vraiment envie de voir ton film, drôle de mentalité !

— Qu'il vienne, il y a de la place.

— Et Carmen aussi quand elle aura fermé boutique ?

— Mais bien sûr, voyons !

La salle brillamment éclairée bourdonnait de conversations animées, en espagnol surtout. On avait relevé l'écran pour faire de la place au rideau.

Ils vinrent s'installer dans la rangée réservée où la plupart des places étaient vacantes. Delaney choisit le fauteuil près de l'allée centrale. Au bout d'un petit moment Carmen les rejoignit. L'atmosphère était étouffante dans ce petit théâtre finalement bondé. Le shérif ferma les yeux mais un murmure d'admiration des spectateurs les lui fit rouvrir presque aussitôt. Le rideau s'était levé et Bill Wiley, splendide dans son costume d'emprunt, paraissait sur la scène.

— Chers amis et amateurs de beaux spectacles, commença-t-il...

Delaney n'entendit pas la suite, gagné par un impérieux besoin de dormir. Seule la voix de Toni réussit à le tirer de ce sommeil dû à ses trop abondantes libations. Elle était sur scène en compagnie du nain et du bonimenteur de foire. Wiley, après les avoir présentés, s'était retiré en direction des coulisses sans disparaître tout à fait ; ils jouaient tous trois une scène tirée du film. Toni eut soudain l'air courroucé et sortit de scène.

Il s'assoupit et c'est alors que retentit le premier coup de feu. Quand Dake s'écroula avec fracas, le shérif se redressa lentement ; la tête lui tournait. Les spectateurs restaient pétrifiés à leurs places. Sur scène les personnages étaient figés comme dans un tableau : Toni, le pistolet dans la main droite et la main gauche sur la bouche comme pour étouffer ses cris fixait le corps qui gisait devant elle ; le bonimenteur et le nain se tenaient tout près de Wiley ; sans doute, se dit le shérif, étaient-ils ressortis en hâte des coulisses en entendant le hurlement de Toni qui ne figurait pas dans le texte.

Delaney enjamba la corde qui marquait la limite des places réservées et, le dos à la scène, harangua l'assistance :

— Ne bougez pas de vos places, je vous prie, que personne ne quitte la salle.

Par chance, les deux adjoints qui l'aidaient en plus de Ramon et qui, ce jour-là, n'étaient pas de service étaient venus à la première ; il les appela. Ramon s'approchait déjà en hâte. Lew hésitait à en faire autant, Delaney l'encouragea à le suivre ; ils montèrent tous les cinq sur scène.

À genoux près du cadavre, le shérif lui posa la main sur le cœur, pourtant il n'avait aucun doute concernant la mort de l'acteur. Il y avait six trous sanglants dans la chemise de soirée, tous dans une minuscule circonférence ; le cœur avait été touché sinon trois fois au moins une fois. Au toucher il sentit une sorte de rembourrage. Bill Wiley expliqua :

— Il avait demandé qu'on lui fournisse une sorte de plastron pour le protéger contre le choc des cartouches à blanc. Delaney poussa un grognement, déchira la chemise, souleva le rembourrage ; comme il s'y attendait le cœur avait cessé de battre. Il ordonna à ses trois adjoints de transporter le cadavre hors de scène et fit signe aux acteurs de disparaître derrière le rideau.

— Attendez-moi là !

Certains spectateurs se levaient déjà furtivement, il leur cria de rester tranquilles et ils obtempérèrent illico. Le directeur du théâtre s'approcha, Delaney lui glissa dans l'oreille :

— Tout est prêt ? Pouvez-vous commencer la projection ?

— Oui, dès que l'écran sera mis en place.

— Allez-y... et le plus vite sera le mieux. Il y a eu une péripétie imprévue mais qui n'empêchera pas la projection du film, cria-t-il à l'assistance, Messieurs, mesdames, restez à vos places, ne venez pas me compliquer la tâche. Ceux qui viendront dans les coulisses par l'intérieur ou par l'extérieur ou qui s'approcheront de l'hôtel risquent de passer la nuit en taule, voilà, c'est tout ce que j'avais à vous dire.

Il demanda au directeur, Seth Wheeler, de relever le rideau derrière l'écran afin qu'il y ait plus de place ; Ramon montait la garde près de la seule issue. Les deux autres restaient plantés près du corps.

— Smitty, téléphone aux Pompes Funèbres Haines, dis-leur de venir prendre livraison du macchabée, téléphone aussi au docteur Graham pour qu'il vienne ; tant pis si le fourgon arrive avant lui, il ira là-bas faire son examen. Smitty, le seul Anglo-Saxon des trois, opina du chef et s'en alla téléphoner.

Toni Lavalley était assise sur une chaise au milieu d'un petit groupe ; aux acteurs s'étaient ajoutés le réalisateur et Lew.

— Ça va, Toni ? Êtes-vous en état de me dire ce qui s'est passé.

Elle leva sur lui ses beaux yeux bleus agrandis par la peur.

— Ça va mieux mais je ne peux rien dire, je ne sais pas ce qui s'est passé. Quelqu'un a dû mettre de vraies balles dans le chargeur. J'aimerais boire un petit verre, Delaney, si on allait à La Fonda ?

— Pas tout de suite, dites-moi d'abord où vous avez laissé votre pistolet quand vous avez quitté le bar ?

— Vous vous rappelez, il était à l'intérieur de mon sac ; pour la répétition je ne l'avais pas sur moi, je l'avais laissé sur la table là, vous voyez, dans le coin. De toute façon je n'aurais pas pu m'en servir puisque j'ai apporté six cartouches à blanc, pas une de plus. Il est resté là pendant la répétition et après, quand nous attendions de monter en scène ; je n'aime pas le porter dans le holster, je vous l'ai dit, c'est si lourd que ça me fait marcher tout de travers. Je l'ai pris quand il a fallu jouer la scène avec Bill.

— Évidemment, dit Delaney, quelqu'un a dû pendant ce temps substituer les vraies balles aux autres ; près d'une demi-heure, ça suffit amplement. Je ne vais pas perdre mon temps à demander que le coupable avoue mais, écoutez-moi bien, voici ma question : l'un d'entre vous a-t-il vu rôder quelqu'un dans les parages de la table ?

Silence. Puis Bill Wiley prit la parole.

— Vous savez, Delaney, n'importe lequel d'entre nous aurait pu le faire ; on a passé notre temps à entrer en scène, à en sortir et on passait forcément près de cette table pendant ou après la répétition.

Delaney surprit le regard de Lew qui semblait dire : tu perds ton temps.

— Je ne sais pas ce que vous en pensez – à part Toni – mais moi je préférerais vous poser mes questions autour d'un verre dans le bar en face, mais, tout de même, j'aimerais vous demander d'abord quelque chose.

— Quoi ? questionna Walter Evers, le bonimenteur.

— Eh bien, celui qui a mis les vraies balles a peut-être gardé les cartouches à blanc sur lui, ce serait *vraiment* stupide mais de pareilles aberrations se voient tous les jours dans les affaires criminelles ; alors quelqu'un verrait-il un inconvénient à ce que je procède à une fouille en règle de chacun d'entre vous ? Vous aussi, Toni, mais je peux confier cette mission à la petite amie de mon adjoint qui est dans la salle.

— D'accord, c'est tout à fait normal.

À quatre, la besogne ne prit guère de temps. Sur ces entrefaites arriva le fourgon mortuaire ; le docteur Graham apparut peu après et fut expédié à sa suite.

À minuit et demi, Delaney, Lew et quatre d'entre les acteurs qui avaient joué tout à l'heure se retrouvèrent autour de la grande table ronde au bar de l'hôtel. Le shérif commanda une tournée de whiskies.

— Alors, Delaney, à qui de jouer ? Je veux dire, es-tu responsable de l'enquête ou remets-tu l'affaire entre les mains du shérif du Comté ?

— Je vais le mettre au courant et, éventuellement, il viendra me donner un coup de main si j'ai besoin de ses lumières, mais je doute fort qu'il arrive cette nuit ; il réside à quatre-vingt-dix kilomètres de Tesqua ; la route est dangereuse dans la montagne ; la nuit, ce n'est pas de tout repos.

Toni Lavalley, très pâle et visiblement bouleversée, ce qui ne nuisait pas à sa beauté, bien au contraire, demanda d'une voix hésitante :

— Est-ce que je suis en état d'arrestation ?

— C'est vous qui avez fait la substitution des balles ? Elle hocha la tête en signe de dénégation.

— Pourquoi voulez-vous en ce cas que je vous inculpe, dit Delaney qui lança un coup d'œil circulaire, ajoutant pour les autres convives : Bien sûr c'est Toni qui a appuyé sur la détente, mais ce n'est pas un meurtre si elle ignorait que ce n'était plus des cartouches à blanc. Cela dit, le coupable se trouve parmi nous.

Bill Wiley, qui était resté un bon moment le regard fixé sur son verre, s'écria :

— Je vous trouve bien sûr de ce que vous avancez ; vous oubliez qu'il y avait quelqu'un d'autre que nous dans les coulisses pendant la répétition, j'ai vu le directeur du théâtre qui est resté un certain temps.

— Seth est absolument hors de soupçon pour la bonne raison qu'il a passé toute sa vie à Tesqua où Corelli n'avait jamais mis les pieds jusqu'à maintenant. Il ne connaît personne de la troupe, quelle motivation pour-rait-il avoir. Avait-il eu connaissance du texte ?

Lew fit signe que non.

— Vous voyez bien... dans ces conditions il ne pouvait pas deviner à quoi servirait l'échange ; il

ne pouvait même pas savoir que Toni mettait le pistolet dans son sac à main et comment on s'en servirait sur scène.

— Je vous accorde ce point, Delaney mais qu'est-ce qui vous fait penser que les cartouches ont été changées ici même, quelqu'un aurait pu le faire dans la chambre de Toni si elle n'a pas vérifié depuis, ou même à Hollywood ; dans ce cas ce serait une personne qui connaissait le scénario mais qui ne devait pas venir à Tesqua.

Delaney, se rappelant que Bill Wiley n'avait pas été là quand il avait lui-même examiné le pistolet, le mit au courant puis il demanda à Toni s'il s'était passé quelque incident quand elle avait traversé la place en compagnie de Dake. Elle fronça le sourcil, essayant de se rappeler exactement les faits.

— Nous avons tous quitté le bar en même temps et puis, au bout de quelques secondes, j'ai eu envie de reprendre un petit verre en vitesse ; j'ai prétexté que j'avais oublié mon poudrier sur la table et je leur ai demandé de m'attendre. Dake et Lew ont offert de m'accompagner mais j'ai refusé, je pense qu'ils ont tous compris ma vraie raison, mais ils ont attendu patiemment dehors, sauf Dake qui a ouvert la porte pour me chercher, vous vous rappelez ?

— C'est vrai, confirma Lew, nous l'avons vue entrer et sortir et elle a gardé tout le temps son sac à main.

— Donc, conclut le shérif après avoir commandé une seconde tournée, la substitution s'est bien opérée au théâtre, comme je le disais. La question que je me pose est la suivante : où sont passées les cartouches à blanc ? Elles sont sûrement camouflées quelque part dans les coulisses ; mes trois adjoints sont en train de les chercher et probablement ils sont bredouilles pour le moment, sinon ils seraient venus me prévenir. Je leur ai dit de tout passer au peigne fin mais, étant donné les lieux, cela ne devrait pas prendre tellement de temps.

Lew bougea sur son siège, il avait l'air mal à l'aise.

— J'espère qu'ils ne vont pas tarder à les trouver, tu comprends pourquoi, Delaney ?

— Bien sûr, mon vieux, tu es le seul, à part Seth qui ne compte pas, à t'être déplacé à l'intérieur et à l'extérieur du théâtre. Tu aurais pu faire le coup et jeter les cartouches en traversant la Plaza, seulement ça n'aurait pas été très astucieux de ta part parce qu'à l'intérieur il y a cinq suspects, tandis que si on les dénicher sur la place, tu serais le seul soupçonné puisque les autres sont restés sur place. Oui, tu serais dans un sale pétrin.

— Hé oui, c'est pourquoi je prie les dieux que tes gars soient assez malins pour les dénicher au théâtre. Quand ferez-vous les recherches sur la Plaza ?

— Mañana, c'est-à-dire au cas où vous ne sauriez pas ce que ça veut dire : demain matin ; puisqu'il est minuit passé ; disons : tout à l'heure, dans la matinée. Dites-moi, aucun de vous n'a quitté les coulisses, même pour aller aux toilettes ?

— Si, moi, déclara Bill Wiley, il me semble qu'une autre personne y est allée mais je n'en suis pas sûr.

— Moi j'y suis allée, dit Toni, je... je voulais me maquiller. Puis-je avoir un autre whisky ?

La porte s'ouvrit, livrant passage à Ramon qui vint rejoindre son chef à grandes enjambées.

— On n'a rien trouvé, patron, ce n'est pas faute d'avoir fouillé partout, partout.

— On n'aurait pas pu les jeter par la fenêtre ?

— Non, les fenêtres sont toutes bloquées, impossible de les ouvrir. J'ai pensé qu'on avait pu les jeter par la porte, on a regardé à la torche électrique tout autour, peine perdue.

— Aux toilettes ?

— Non, on a même démonté la plomberie.

— Elles *doivent* être là, soupira le shérif, il faut que vous recommenciez à fouiller, regardez

encore plus loin de la porte, je sais bien que les cartouches du 22 long rifle sont petites mais il y en a tout de même six.

— OK, patron, on y va mais je ne vois pas pourquoi le criminel les a cachées si bien, il suffisait de les fourrer dans le tiroir de la table sur laquelle était posé le sac à main de Miss Lavalley ou de les fiche dans un endroit pas trop en vue. Il s'en est donné du mal pour les camoufler !

Delaney partageait le point de vue de son adjoint et cette idée le tarabustait depuis le début ; il fixa ses compagnons et demanda :

— Je ne m'attends pas à ce que l'*un* de vous réponde à ma question car il sait ce qui l'attend, mais les uns et les autres, avez-vous vu des cartouches à blanc, quelles qu'elles soient ?

Ils firent signe que non, sauf Bill Wiley qui déclara :

— J'ai vu les miennes, il y en a quarante-cinq.

— Dans le texte il était dit que vous deviez les tirer toutes ?

— Je ne devais tirer qu'une fois mais j'en avais mis six pour ne pas avoir à me soucier de la position du barillet quand je tirerais.

Lew se mit à bâiller.

— Je sais, fit-il d'une voix ensommeillée, que la situation actuelle est palpitante puisque je suis le principal suspect en attendant que vous ayez dégoté ces fameuses cartouches, mais je suis mort de fatigue. La nuit dernière j'ai à peine fermé l'œil, y a-t-il une maigre chance que je puisse aller me coucher ?

— Vas-y ; d'ailleurs vous avez tous la permission, à condition de ne pas sortir de l'hôtel.

Il se leva en même temps que Lew et expliqua qu'il allait faire un tour au théâtre pour voir si les choses progressaient, mais qu'il n'y resterait pas longtemps et retrouverait ici même ceux qui voudraient l'attendre. Laissant les autres autour de la table, il suivit Lew dans le hall de l'hôtel.

— Bonsoir, Lew, je te reverrai dans la matinée.

Il sortit un court instant et revint à la réception, demanda le numéro de la chambre de Dake Corelli et la clé que celui-ci avait remise au préposé en partant. En fait, il n'en aurait pas eu besoin car les serrures étaient si délabrées à La Fonda qu'on aurait pu ouvrir avec n'importe quelle clé. Il grimpa à la chambre indiquée, regarda par le trou de la serrure, il y avait une clé à l'intérieur.

Delaney frappa doucement à la porte ; personne ne répondit.

— C'est moi, Lew, tu ferais mieux de me laisser entrer.

Au bout de quelques secondes la porte s'ouvrit et Lew parut sur le seuil, le visage impassible. Delaney entra, ferma la porte sans la verrouiller et tendit la clé qui se trouvait à l'intérieur à Lew, puis il accrocha son chapeau à la poignée pour que personne ne risque de voir la chambre éclairée. Il s'était rendu compte dans le couloir qu'aucun rai de lumière ne filtrait sous la porte à l'extérieur.

— Parlons tranquillement, penses-tu qu'il viendra du monde ?

Lew fit signe que oui.

La chambre était terriblement en désordre du fait des recherches qu'avait effectuées Lew et aussi parce que Dake avait tout laissé en fouillis. Lew était responsable des tiroirs ouverts, des valises béantes, mais les verres et les bouteilles, les cendriers débordants de cendres, devaient être tels que Dake les avait laissés. Delaney s'empara d'un flacon de Bourbon et se servit une généreuse rasade que Lew lorgna avec une visible convoitise ; le shérif le servit aussi.

— Une affaire de chantage, Lew ?

Celui-ci, avant de répondre, avala une grosse gorgée de bourbon.

— Oui, il nous faisait chanter tous les trois, je crois.

— Tous les trois ? Tu veux dire toi, Toni, Bill Wiley ?

— Moi en tout cas, pour les autres, j'en ai l'impression, dit Lew en s'asseyant sur le bord du lit. Sans ça pourquoi Toni aurait-elle accepté de se fiancer avec lui et même de jouer dans un mélo comme le Carnaval de la Mort ? Quant à Wiley, Dake savait qu'il ferait des pieds et des mains pour que le film soit tourné. Il vida son verre et dans un grand soupir il déclara : voilà comment ça s'est passé : il y a un an, Dake est venu me trouver, il voulait que j'écrive le scénario d'un film d'horreur avec un rôle sur mesure pour lui, un personnage de gangster. Je lui ai dit tout bonnement que ça ne m'intéressait pas... et il m'a convaincu que je ferais mieux de dire oui tout de suite. Il faut ajouter, pour que tu comprennes, Delaney, que j'ai fait une bêtise, il y a six ans, avant de débiter à Hollywood. Pas une bêtise grave, je ne crois même pas qu'on me poursuivrait encore maintenant pour ça, mais Corelli avait la preuve en main et ça risquait de ruiner ma réputation à Hollywood, de me faire perdre mon job, bref de mettre un point final à ma carrière là-bas.

J'écris donc le scénario, Dake me garantissant qu'il réussirait à trouver un producteur ; il connaissait me disait-il, un réalisateur qui ne demanderait pas mieux que de s'en occuper et qui écouterait ses suggestions pour le choix des acteurs. Je me suis dit – et c'est toujours ce que je pense – qu'il devait avoir prise sur Wiley pour les mêmes raisons qu'en ce qui me concerne, peut-être pires.

— Et Toni ?

— Tu as vu Corelli, c'est un minable qui, par-dessus le marché a vingt ans de plus qu'elle. Il ne peut s'agir *que* d'un chantage. Je ne crois pas que ça aurait été jusqu'au mariage. Je suppose que ça devait faire plaisir à Dake de se faire voir aux côtés d'une belle starlette comme elle et que les fiançailles, c'était un truc pour se faire mousser professionnellement. Et elle, par amour de sa carrière, elle a préféré s'écraser... et elle a commencé à se soûler à cause de ça, la pauvre. Quant à l'épouser c'est une autre paire de manches, je suis sûr qu'elle se serait plutôt fait coffrer.

— Et tu as trouvé ici ce que tu cherchais ?

— Je commençais à regarder dans les valises quand tu as frappé, j'ai fouillé partout avant.

— Tu as de bonnes raisons de croire qu'il avait emmené dans ses bagages les papiers compromettants pour toi dont tu m'as parlé ?

— Une simple intuition, pas plus, mais, avec un gars comme lui, ça semble plausible. De plus, il pensait accepter un petit rôle dans un film tourné à New York et il devait y aller directement en partant d'ici, sans repasser par Hollywood. Il me semble peu probable qu'il ait laissé là-bas des papiers importants.

— Il faut en être sûr, dit Delaney d'un air las. Il a dû les cacher soigneusement, ça m'étonnerait que tu les trouves au milieu de ses vêtements. Il faut examiner soigneusement l'intérieur des valises.

— Je commençais quand tu es entré, tu me donnes un coup de main ?

— Vide celle-ci entièrement ; pendant que tu fouilleras dans les affaires, je m'occuperai de l'intérieur.

Ce fut la seconde valise qui les paya de leur peine. Elles étaient exactement pareilles toutes les deux ; ce qui attira l'attention de Delaney c'est que le couvercle de la seconde lui parut plus épais. En y regardant de plus près, il y aperçut un compartiment secret qui recelait trois enveloppes fermées sans suscription. Il les retourna : au dos, à l'angle du côté droit il y avait sur chacune une initiale tracée très légèrement au crayon ; l'une W, la seconde G, la troisième R.

Soudain, il entendit qu'on introduisait tout doucement une clé dans la serrure et il se hâta de cacher les enveloppes dans sa poche.

— Entrez donc, monsieur Wiley, dit-il en ouvrant la porte en grand. Nous ne nous étions pas enfermés.

Bill Wiley, toujours revêtu de son magnifique costume de cow-boy, resta planté sur le seuil, la mine ahurie. Il remit la clé dans sa poche et avança sans plus se faire prier. Delaney referma la porte et dit :

— Nous vous attendions justement, et, se retournant vers Lew : ça te dit quelque chose la lettre R ?

Lew regarda les trois enveloppes avec les initiales.

— Oh oui, ce doit être l'initiale de Toni, Lavalley c'est son nom de théâtre, en fait elle s'appelle Antoinette Reid.

Il tendit la main pour saisir celle qui portait son initiale, mais le shérif s'empressa de les remettre toutes trois dans sa poche.

— Monsieur Wiley, est-ce que Toni est encore au bar ?

— Oui, elle en tient une bonne.

— Elle ne va pas tarder à monter, sinon nous l'enverrons chercher. Elle doit attendre que vous ayez regagné votre chambre sans doute et puis elle fera son apparition.

— Pourquoi donc ?

— Pour la même raison que vous êtes venu ici ainsi que Lew. Étiez-vous au courant ou non, je n'en sais rien mais Corelli vous faisait chanter tous trois.

— Alors ces enveloppes... fit Wiley.

— Mais oui.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention d'en faire ?

— Pour le moment j'ai l'intention de m'offrir encore un bon verre du Bourbon de Corelli.

Delaney sentait qu'il reprenait son état normal et ça lui faisait une sale impression. Il s'empara du flacon, interrogea du regard Lew et Wiley ; le premier déclina, le second accepta.

— La moitié du verre, s'il vous plaît. Vous allez ouvrir ces enveloppes, Delaney ?

— Je vais en ouvrir une, mais je ne sais pas encore laquelle. Tenez, prenez votre verre.

Pour sa part il avala cul sec son whisky et se dirigea vers le téléphone, demandant au standard de

l'hôtel de lui avoir Ramon au bout du fil.

— Ramon, tu les as trouvées ces cartouches ?

— Non, patron, elles ne sont pas *ici*, j'en mettrais ma main au feu, on a fouillé dans tous les coins, tout juste si je n'ai pas regardé sous les allumettes par terre, ou dans les mégots. Smitty et Luis sont allés voir dehors, millimètre par millimètre, aux environs de la porte d'entrée. Vraiment on ne peut rien faire de plus. Désolé, Patron.

— Écoute, tu ne peux pas les faire apparaître d'un coup de baguette magique si elles n'y sont pas ; tant pis, finis ce que tu as à faire et viens me rejoindre à la chambre 211. Dis à Smitty et à Luis de rentrer chez eux faire un somme. Qu'ils reviennent dès qu'il fera assez clair pour faire des recherches sur la Plaza. Pas la peine d'essayer dans le noir, d'ailleurs j'ai idée qu'elles n'y sont pas.

Il raccrocha et tendait la main vers le whisky quand un léger bruit lui fit dresser l'oreille. Il se précipita vers la porte et l'ouvrit en disant : « Entrez, Toni. » Elle tenait à peine en équilibre et son regard était hagard. Elle rougit et tenta de reprendre son contrôle.

— Que faites-vous dans ma... balbutia-t-elle puis, voyant le nombre inscrit sur la porte elle ajouta : Ah pardon, je me suis trompée, ma chambre est au bout du couloir.

Delaney remarqua qu'elle avait la voix légèrement pâteuse en dépit, de ses efforts pour articuler clairement.

— Venez avec nous, Toni. Vous voyez, Lew et Bill sont déjà là.

Elle hésita une courte seconde et vint s'affaler sur le divan. Ses yeux se fixèrent sur les bouteilles et les verres qui encombraient la table basse et elle implora un « petit whisky ».

Le shérif la servit, se servit et vint s'asseoir à ses côtés. Godey était installé sur le lit et Bill Wiley était adossé à la porte.

— Toni, dit ce dernier, tu as manqué le premier acte, il a trouvé trois enveloppes ; Dake nous faisait chanter tous les trois d'une manière ou d'une autre.

Toni mit la main sur le bras de son voisin.

— Avez-vous déjà ouvert la mienne, Delaney ?

Il voulut dire non de la tête, mais la chambre se mit à tourner, il était décidément tout à fait soûl, quelle fichue idée quand on a un meurtre sur les bras. Tant pris !

— Non, je ne l'ai pas ouverte, Toni. L'un de vous trois a tué Corelli en substituant de vraies balles aux autres. Je peux essayer de me faire une idée sur vos mobiles à tous, mais ce serait moins fatigant pour moi si vous acceptiez de me parler franchement.

Il n'obtint aucune réponse. Lew se versa un verre et Delaney lui tendit le sien.

— Tant qu'à faire, je préfère être tout à fait soûl qu'aux trois quarts. Ce que je ne peux pas comprendre, c'est ce qu'on a fichu des cartouches à blanc ; elles ne sont pas cachées dans le théâtre, on ne les a pas trouvées non plus sur vous. Ça tend à faire croire qu'on s'en est débarrassé hors du théâtre, ce qui met Wiley hors du coup parce qu'il n'en est pas sorti.

— Toni aussi est hors du coup, déclara Lew puisque, elle aussi, est restée tout le temps sur place.

— N'empêche qu'elle aurait pu les jeter sur la Plaza puisqu'elle avait son pistolet dans son sac à main. Après que j'eus inspecté son arme au bar en bas, elle aurait pu sortir les cartouches à blanc pendant qu'elle tenait son sac sur les genoux et les flanquer dans l'herbe quand elle est sortie avec vous tous. Son pistolet serait resté vide et, dans les coulisses, elle aurait eu le temps de le recharger.

— C'est vrai, j'aurais pu, acquiesça Toni.

Le shérif but une gorgée en prenant un air particulièrement méditatif.

— J'en conclus, articula-t-il avec lenteur, que mes soupçons se portent sur vous, Bill.

— Comment, Delaney, fit celui-ci en écarquillant les yeux, vous plaisantez ou quoi ? Vous venez de

dire que je suis *hors du coup*, je suis le seul qui ne pouvait pas se débarrasser des cartouches.

— Ouais, mais vous êtes le seul à avoir eu l'idée d'essayer de vous en débarrasser. Les autres les auraient tout simplement laissées au théâtre où on les aurait trouvées très facilement ; Lew n'aurait pas emporté les cartouches avec lui et Toni ne les aurait pas jetées dehors avant de mettre les autres.

— Je ne saisis pas votre raisonnement, Delaney, dit Bill.

— C'est pourtant simple, dit Delaney après avoir bu calmement une nouvelle gorgée, vous êtes le seul à ne pas avoir assisté à mon inspection du pistolet de Toni, donc vous êtes le seul à ignorer que la découverte des cartouches à blanc ne risquait pas de mener tout droit au coupable, donc le seul à vouloir vous casser la tête pour trouver la bonne cachette. Vous avez pensé que, si on ne mettait pas la main dessus, on croirait que la substitution avait pu être perpétrée à l'hôtel ou même, pourquoi pas, à Hollywood... que Toni aurait pu être soupçonnée d'une simple erreur quand elle a chargé son arme ou bien de véritables intentions homicides... que la preuve ne pourrait être faite qu'il y avait eu des cartouches à blanc au début dans son pistolet... ou que la substitution nous semblerait s'être effectuée au théâtre à la dernière minute. Hélas pour vous, vous étiez le seul et unique à ne pas savoir qu'il y avait en effet des cartouches à blanc dans le pistolet de Toni quand elle était au bar. Encore une fois, personne d'autre que vous ne se serait évertué à les camoufler avec tant de zèle.

— Du zèle, du zèle, vous en avez de bonnes, qu'est-ce que j'aurais pu en faire de ces sacrées cartouches, à supposer que ce soit *moi* qui aie effectué la substitution ?

— C'est là le hic, je l'avoue, du diable si je sais ce que vous avez pu en fiche. Tout ce que je sais, c'est que vous vous êtes débrouillé pour les faire disparaître. De plus, c'est un crime prémédité, Bill, vous avez mijoté votre coup quand vous étiez à Hollywood dès que vous avez eu connaissance du scénario, et vous saviez à l'avance comment vous les cacheriez. Le comique de l'affaire c'est que vous vous en seriez tiré *indemne* si vous ne les aviez pas camouflées.

— Delaney, vous êtes fin saoul.

— Évidemment mais fermez-la, que je réfléchisse en paix.

On frappa à la porte et le shérif devina tout de suite que c'était Ramon.

— Entre, Ramon.

Celui-ci entra, avisa tout de suite les bouteilles et les verres.

— On n'a pas de pot, patron. Décidément elles sont introuvables, on a tout fait sauf gratter le plâtre des murs et encore on a gratouillé là où il y avait des fentes par où on aurait pu les passer.

— Résignons-nous et bois un coup, tu l'as bien mérité, je fermerai les yeux. Lew, toi qui te nourris de romans policiers et qui en inventes à tire-larigot, tu n'as pas une idée des trucs qu'un criminel pourrait mettre au point pour cacher la pièce à conviction ?

— Si, j'ai lu quelque part un truc vraiment astucieux : un meurtrier qui voulait absolument faire disparaître un derringer(6) ; il avait une chouette apprivoisée, il lui a attaché le derringer à la patte et pfiutt, elle s'est envolée...

— Hum, fit Delaney, ça ne me semble pas très pratique. Quelqu'un a-t-il vu Bill trimbaler une chouette hier soir levez la main. Personne ? Bon, une autre idée s.v.p.

— Bien sûr l'exemple classique c'est « The Purloined Letter » de Poe, on avait mis la lettre qu'on voulait cacher dans la boîte aux lettres comme une lettre ordinaire, mais sous un aspect différent de celui auquel les gens s'attendaient.

Delaney le regarda fixement pendant quelques secondes avant de s'écrier : « Lew tu es génial, absolument génial, verse-moi à boire. Ramon, arrête-moi cet homme, prends-lui son revolver et passe-le-moi. »

Bill Wiley s'élança vers la porte mais Ramon le menaça de son arme et il rebroussa chemin ; pâle

mais d'une voix assurée il dit :

— Bien joué Delaney, vous avez gagné.

Delaney se leva ; le plancher naviguait légèrement sous ses pieds, mais il réussit à trouver son équilibre tandis qu'il recevait des mains de Ramon le revolver que celui-ci venait d'extirper du holster de cow-boy richement brodé. Il fit éjecter les six cartouches à blanc du quarante-cinq et, sortant un canif de sa poche, coupa l'extrémité de l'une d'entre elles ; il en sortit non pas de la poudre mais une petite cartouche à blanc du 22 long rifle.

Il lança à Wiley un regard compatissant.

— Mon pauvre Bill, s'écria-t-il, dommage que vous ne soyez pas venu au bar un moment plus tôt, vous m'auriez vu examiner le pistolet de Toni et vous n'auriez pas eu besoin d'aller aux toilettes après avoir remplacé par de vraies balles les cartouches à blanc et de les fiche dans la cachette ultra-ingénieuse que nous venons de découvrir. Comme je vous l'ai déjà dit, il n'y avait qu'à les laisser dans le tiroir de la table, n'importe où, et nous n'aurions jamais été capables de trouver qui avait fait le coup... ou, du moins, si l'idée nous en était venue, nous n'aurions eu aucune preuve. Enfin, c'est comme ça. Ramon, emmène-le-moi en taule.

Ramon sortit avec son détenu et Delaney crut préférable de s'asseoir sur le divan, ça tanguait trop. Il prit les trois enveloppes, tendit celle marquée G à Lew.

— Brûle-la, mon vieux, c'est plus prudent, avant que quelqu'un de bien intentionné ne la pique.

— Merci Delaney, fit Lew d'une voix un peu enrouée, un million de fois merci.

Il s'éclipsa à son tour. L'enveloppe marquée W disparut à nouveau dans la poche du shérif ; quant à la troisième, il la tendit à Toni qui ouvrit de grands yeux mais la prit. D'une main tremblante elle la réduisit en boule et y mit feu avec son briquet dans le cendrier. Elle fixait la flamme et ses yeux étaient brillants de larmes contenues.

— Je suis si... si émue, balbutia-t-elle en se tournant vers Delaney que... que j'ai de la peine à ne pas éclater en sanglots.

— Toni, vous avez beaucoup bu, alors vous ne vous rendez pas compte que vos larmes coulent *déjà*. Un autre verre pour vous remettre ?

— Vous n'y pensez pas, j'ai beaucoup trop bu... J'en ai assez de prendre des cuites comme ça, d'ailleurs il n'y a plus de raison maintenant pour que je continue.

Elle appuya sa tête contre l'épaule de Delaney et murmura : j'ai sommeil.

Sa respiration se fit lente et régulière. Delaney la regarda en souriant. Puis son regard se posa tendrement aussi sur le flacon de Bourbon. Il eût voulu se servir une nouvelle rasade sans éveiller la jeune femme ; la tête lui tournait encore ; non décidément, ça suffisait comme ça, il n'avait plus envie de boire. Il avait ingurgité pendant cette soirée et cette nuit mémorables une quantité colossale d'alcool. Maintenant il fallait entamer une longue période d'abstinence. Il renversa sa tête contre les coussins et s'endormit.

Quand Ramon revint, une demi-heure plus tard, il les vit tous deux plongés dans un sommeil paisible et il ferma la porte à clé.

Il descendit à la réception et dit à Consuelo Ramírez, le réceptionniste de nuit, absorbée par la lecture d'un roman d'amour :

— Querida, ne passez aucune communication téléphonique à la chambre 211 et donnez-moi une de vos pancartes « Do not disturb » que je l'accroche à la poignée de la porte pour que tout à l'heure la femme de chambre ne vienne pas les déranger.

— *Les* déranger ? dit Consuelo dont les yeux noirs exprimèrent un vif intérêt. Qui ? Miss Laval, la starlette, et Delaney. Vous voulez dire qu'il, enfin que tous les deux. Large sourire de Ramon qui

découvrit ses dents magnifiquement blanches.

— Pas pour l’instant mais, mañana, je parierais bien que oui. Mañana.

Une star a disparu

(The King Comes Home)

— Est-ce qu'on l'a empoisonné, toubib, ou est-ce qu'on a voulu l'endormir, demanda, l'air angoissé, un des deux hommes qui avaient porté le gros chien de berger dans le cabinet de Bill Taylor. D'ailleurs dans les deux cas, je vois pas pourquoi on lui aurait fait ça mais...

Il s'interrompit au milieu de sa phrase tant il était inquiet et en silence il observa la façon dont Bill Taylor à genoux examinait l'animal, le palpant, auscultant son cœur, contrôlant ses réflexes, soulevant la paupière pour voir l'état de la pupille.

— Ça pourrait être l'un ou l'autre, finit par dire le vétérinaire en relevant la tête. Si c'est du poison, la dose était trop faible pour le tuer. À première vue, on dirait qu'on lui a flanqué de la morphine. Ne vous inquiétez pas, il va s'en sortir. Sapristi, quelle magnifique bête !

Le plus grand des deux hommes poussa un gros soupir de soulagement.

— Merci Doc, on va vous le laisser quelques jours, je vais m'absenter. Je m'appelle John Barr, comme ça vous pourrez le marquer sur la fiche.

Taylor opina du chef mais laissa sortir les deux compagnons sans même leur jeter un regard. En moins d'une demi-heure, il réussit à faire reprendre conscience au chien et l'aida à gagner l'allée qui menait au chenil. Il le fit marcher dans un sens et dans l'autre jusqu'à ce qu'il le sentît solide sur ses pattes.

— Tu te portes comme un charme, mon garçon, dit-il en lui tapotant amicalement le crâne. On t'avait administré un soporifique, alors il a bien fallu que moi je te fasse avaler de l'émétique. Dès que tu auras quelque chose à te mettre sous la dent, tu auras la belle vie.

Le jeune vétérinaire passa la majeure partie du lendemain avec le chien, dehors ; il lui trouvait une intelligence hors du commun.

— Mon gars, lui déclara-t-il le troisième jour, Dieu merci, tu ne resteras pas trop longtemps ici, sinon tu serais fichu d'en savoir aussi long que moi en un mois, tu vois la tête que je ferais.

Il administra une petite chiquenaude sur les oreilles toujours en alerte et prit son sifflet.

— Tiens, on va faire une expérience tous les deux si tu n'y vois pas d'inconvénient. Quant je siffle dedans, je n'entends pas le moindre son, mais la société qui les fabrique prétend que les chiens l'entendent ; c'est ce qu'ils appellent un sifflet silencieux parce que le son est trop aigu pour mon oreille.

Il se servit de son sifflet et le chien tourna vers lui son beau regard.

— Concluant, mon bon chien, tu peux l'entendre, moi pas. Je suis curieux de savoir quels sons trop aigus pour moi te sont perceptibles. Va t'asseoir là-bas, et il désigna l'angle le plus éloigné de l'allée.

Le chien s'en alla docilement à l'endroit indiqué et il s'y assit. Le vétérinaire profita de ce que l'animal regardait ailleurs pour à nouveau utiliser son sifflet. Le chien revint aussitôt le trouver.

— C.Q.F.D., chantonna-t-il en caressant affectueusement son élève puis il revint s'asseoir à son bureau et se plongea dans la lecture du journal du matin ; il survola d'abord les gros titres : Activité satisfaisante de la Bourse pendant le week-end. Une jeune fille se jette par la fenêtre d'une chambre d'hôtel. Les recherches entreprises pour retrouver King Rango se poursuivent. Ce gros titre en troisième page retint son attention, il lut l'article d'un bout à l'autre sans d'abord se sentir concerné

puis follement excité en terminant.

Los Angeles, Calif. King Rango, le chien star, célèbre à Hollywood, n'a toujours pas été retrouvé Depuis quatre jours que les recherches ont commencé, on n'a trouvé aucun indice permettant de déterminer s'il a été kidnappé ou s'il a fait une fugue. Le tournage du film « Dog of the North » qui était presque achevé, a dû être interrompu. La Société Cinématographique Rogers Brothers offre une prime de 1 000 dollars à qui le rapportera. La Police est persuadée que des kidnappeurs ont le chien en leur possession et qu'une demande de rançon ne va pas tarder à lui parvenir.

Bill tendait déjà la main pour attraper le téléphone mais il se ravisa : évidemment tout concordait, le chien avait été endormi, le nombre de jours coïncidait et l'intelligence de l'animal était bien au-dessus de la normale. Il relut une seconde fois l'article avec la plus grande attention. Oui, tout collait parfaitement, mieux valait cependant vérifier avant de prévenir les flics. Il appela le drugstore voisin.

— Harry ? Bill Taylor au bout du fil, peux-tu m'envoyer tout ce que tu as comme magazines de cinéma ? Dans un quart d'heure ? OK. Non, tu n'y es pas, je ne me suis pas tout à coup amouraché de la dernière star à la mode. Je t'expliquerai, patiente, mon vieux.

Au moment précis où il raccrochait, une voix menaçante grommela derrière son dos :

— T'as pas l'idée par hasard d'apprendre par cœur les photos de clebs, non ?

Le grand gaillard, qui s'était présenté sous le nom de Barr, s'approcha du bureau, ramassa le journal plié à la page 3 et lut le fameux article. Impassible il le fourra dans sa poche.

— Une sacrée déveine que tu aies dégoté cet article. Doc, amène-toi, que nous filions avant que le livreur apporte ces magazines.

Taylor dut obéir à cet individu et apporter un collier et une laisse.

— Toi, débrouille-toi pour que le clebs nous fasse pas d'emmerdes, on a des flingues, alors pas d'histoires ! Une camionnette fermée était arrêtée juste en face de la maison ; Rango fut coffré à l'arrière et le compagnon de Barr fit signe à Taylor de monter à son tour.

— Qu'est-ce que vous me voulez, demanda Taylor, vous avez le temps de faire des kilomètres et des kilomètres avant que je vous envoie quelqu'un aux trousses.

— Nous ne voulons personne après nous, toubib, et puis un vétérinaire ça peut toujours être utile, tu soigneras le clebs, nous, on serait forcé de lui fiche un narcotique, c'est pas fameux pour lui.

Taylor n'avait pas le choix, il sentait l'extrémité du revolver du Maigre qui lui entraît dans les côtes, il obtempéra. Les portes claquèrent. Il vit que les vitres étaient couvertes d'une bonne couche de peinture et qu'un verrou bloquait la portière. King Rango grondait, Bill Taylor l'apaisa d'une caresse :

— Tais-toi, mon chien, du calme, du calme.

Après des heures de voyage sur de bonnes routes, le véhicule se mit soudain à cahoter violemment ; on devait rouler à présent sur un chemin de terre riche en bosses et nids de poule. Arrêt brusque ; les portes s'ouvrirent et le vétérinaire s'aperçut qu'ils se trouvaient dans une contrée sauvage et boisée. La camionnette fut garée à côté d'une petite cabane à laquelle était accolé un appentis. Les deux hommes, revolver à la main, veillèrent au débarquement.

— Allez, toubib, descends avec le clebs, vous couchez tous les deux dans l'appentis, déclara le Maigre.

Taylor avait détaché la laisse et le collier du chien ; quand celui-ci bondit hors de la camionnette, il cria :

— Vas-y, et le chien fila comme une flèche.

Barr lui flanqua l'extrémité du revolver entre les côtes en rugissant :

— Fais-le revenir immédiatement ou je te flingue illico... Le bruit d'un coup de feu fit pivoter Barr qui ne lâcha pas pour autant sa victime qu'il tenait toujours au bout de son revolver. Le Maigre visait pour la seconde fois King qui détalait. Cette fois Barr fit dévier l'automatique de son complice en le frappant du canon de son arme.

— Imbécile, qu'est-ce qui te prend, tu vas pas descendre cette bête ?

Taylor avait vu, par-dessus l'épaule de son garde-chiourme, le chien flancher sous le premier coup puis filer à nouveau sur trois pattes. Maintenant il était hors de portée, très loin dans les bois.

Barr fit face à Taylor ; le teint apoplectique, il fumait de rage.

— Toubib, tu le fais revenir, ton sale clebs, ou je te descends.

Ce n'était visiblement pas une menace en l'air. Taylor songea que peut-être le chien était trop loin pour entendre son appel mais pour gagner du temps il répondit : « D'accord ! », avant d'appeler : « Rango ! »

Il ne l'avait jamais appelé ainsi et espéra de tout son cœur que jamais non plus le type qui l'avait dressé ne s'était servi de ce nom. Les kidnappeurs n'y verraient que du feu.

— Plus fort, fit la voix et le canon s'enfonça plus profondément dans ses côtes.

Taylor, avec l'assurance que le chien était à présent hors de portée de voix, cria : « Rango », de toutes ses forces. Après plusieurs essais aussi vains les uns que les autres, Barr jura entre ses dents et tourna sa colère contre le Maigre.

— Bougre de salopard qu'est-ce qui t'a pris de tirer dessus ?

Le Maigre haussa les épaules mais il n'en menait pas large. Il marmonna :

— J'en avais marre...

— Après tout c'est peut-être pas une mauvaise chose, tu l'as estropié, sur trois pattes il risque pas d'aller loin. Il regarda le disque rouge du soleil déjà à moitié caché derrière une lointaine colline. On le rattrapera demain matin, il doit être en train de lécher sa patte dans le coin.

Il se retourna face au vétérinaire ; celui-ci ne se faisait guère d'illusion, ses jours étaient comptés... ou plutôt ses heures. Aucun moyen de s'échapper sous la menace de ce revolver. Le Maigre, désireux sans doute de rentrer dans les bonnes grâces de son complice, proposa :

— Et si on le descendait tout de suite, il a tout fait pour.

Barr hocha la tête.

— Non, il peut encore servir. Avant d'aller chercher le clebs, lui, on va le dresser un peu, histoire de lui montrer qu'il faut pas faire le Jacques avec nous.

Les mâchoires contractées, il balançait devant le visage du vétérinaire son gros revolver ; Taylor tenta d'esquiver le coup, une douleur fulgurante lui traversa l'os de la mâchoire avant qu'il ne sombrât dans une bienheureuse inconscience.

Quand il reprit connaissance il souffrait le martyre ; la bouche pleine de sang, il se retrouvait à plat ventre sur la terre, en pleine obscurité. Il essaya de porter les mains à sa tête mais elles étaient liées sur son dos ; il s'aperçut que ses chevilles étaient également attachées. Il se tortilla pour arriver à s'asseoir ; un faible rayon de lune pénétrait par une brèche rectangulaire entre deux planches endommagées ; ses yeux s'accoutumant à l'obscurité, il vit qu'il était enfermé dans l'appentis. La première chose à faire c'était de se dégager de ses liens... Plus facile à penser qu'à réaliser. Il roula plusieurs fois sur lui-même pour s'approcher de l'ouverture ; s'il en jugeait par la faible clarté là-bas, à l'horizon, il pouvait être à peu près trois heures du matin. Les gangsters devaient dormir dans la cabane attenante. S'il voulait leur fausser compagnie, c'était maintenant ou jamais. Mais il ne pouvait atteindre les nœuds de la corde qui l'enserrait aux poignets et aux chevilles, il se sentait comme une momie prisonnière de ses bandelettes. Que faire ? Quelque part dans la forêt obscure

gisait King Rango, le plus merveilleux chien qu'il eût jamais vu, sans doute handicapé par sa blessure à la patte, peut-être même par une fracture. Il se rappela soudain qu'en roulant sur lui-même il avait senti un objet dur contre sa cuisse... Le sifflet silencieux dans sa poche de pantalon... un minuscule espoir... encore fallait-il pouvoir l'en sortir... une série de contorsions fort malaisées, un doigt dans le coin de la poche ; petit à petit, avec une lenteur désespérante, il parvint à retourner la poche à l'envers et le sifflet tomba sur le sol ; il tâtonna, le visage contre la terre battue, il avait mal, il haletait... enfin le sifflet se trouva entre ses lèvres, il rassembla ce qui lui restait de force et de souffle... et siffla plusieurs fois. Bien sûr aucun son ne lui parvenait, mais il savait que ce son, trop aigu pour ses oreilles humaines, voyageait dans l'atmosphère calme de la nuit. Les kidnappeurs ne percevraient rien mais les oiseaux nocturnes et les bêtes des bois capteraient cette note... et le chien aussi.

En effet, peu après, il entendit gratter au mur, il y eut un sourd gémissement et la tête de King apparut par la brèche. Bill Taylor lui parla avec douceur à voix basse et, par un prodigieux effort, en se pliant en deux il fit sortir par l'ouverture ses poignets ligotés ; un museau humide se frotta contre ses mains et il sentit le contact d'une langue râpeuse. Puis les canines de King entrèrent en jeu. Elles avaient souvent défait de ces nœuds sous les spots, devant la caméra, mais cette fois-ci ils étaient serrés à bloc, la tâche était bien plus rude. Oui, à présent il n'y avait plus de lumière ni de caméras ni de metteur en scène et il était gêné par cette vive douleur à la patte. Mais un obscur instinct – ou une prodigieuse intelligence – lui dictait la conduite à suivre avec un acharnement décuplé ; il devinait qu'il fallait réussir vaille que vaille. Une demi-heure s'écoula et Bill sentit tout à coup que ses poignets étaient libres ; il les secoua plusieurs fois pour rétablir la circulation, caressa chaleureusement son libérateur en lui murmurant quelques mots destinés à lui faire prendre patience ; il défit les nœuds des cordes qui lui emprisonnaient les chevilles, ouvrit précautionneusement la porte en prêtant l'oreille ; aucun bruit ne s'échappait de la cabane où dormaient ses geôliers.

Penché sur King, il examina la patte blessée ; le fémur avait été brisé par la balle, une mauvaise fracture avec des éclats d'os traversant la peau. Il jura entre ses dents « Espèce de salauds ».

— Pauvre chien, je ne peux rien faire pour l'instant, il faut attendre que nous soyons rentrés.

Il se dirigea avec King vers la camionnette.

— Couchez, King, je vais tâcher de mettre en contact les fils du démarreur pour qu'on puisse vite leur fausser compagnie.

En plongeant la main dans la poche intérieure de la portière il sentit quelque chose de froid, c'était la crosse d'un automatique. Et il était chargé, ce qui fit apparaître un sourire sur ses lèvres.

— Dis, mon chien, si on les bouclait tous les deux à l'arrière, en les ficelant aussi serré qu'ils l'ont fait pour moi, bonne idée, n'est-ce pas ?

À pas de loup, une lueur cruelle dans l'œil – ce qui eût bien étonné ceux qui le considéraient comme un jeune homme bien courtois et paisible – il marcha vers la cabane où Barr et le Maigre dormaient sans se douter du sort qui les attendait.

*

* *

« Notre agent ayant confirmé votre diagnostic, à savoir que le chien boitera pendant un an, peut-être même deux ou trois, nous avons décidé de modifier les conditions que nous avons fixées. Nous ne pouvons plus désormais le faire tourner et nous dressons pour le remplacer un autre chien, Black Lightning. En faisant certaines coupures et quelques rectifications nous avons pu terminer le dernier

film dont King Rango était le héros.

« Nous appelons votre attention sur le fait que la prime prévue ne devait être versée que si l'on nous rendait un chien en parfait état physique. Or il boite. Vous n'avez aucun argument valable pour engager un procès contre nous. Par contre nous n'exigerons pas que vous nous rendiez l'animal. Si vous désirez... »

Trois semaines s'étaient écoulées depuis l'aventure ; Bill interrompit la lecture à haute voix de la lettre et bondit de joie d'une façon qui contrastait avec la dignité qui sied à un jeune vétérinaire de bonne réputation ; la lettre fut expédiée rapidement dans la corbeille à papiers, il se précipita dehors et passa le bras autour du cou de King.

— Mon vieux chien, quel bonheur ! Te voilà débarrassé de tous tes raseurs de cinéastes, quelle bonne vie on va avoir tous les deux. Pourvu que tu n'aies pas la nostalgie des studios, hein mon gars ?

King avait dû percevoir la signification générale des propos excités de son maître, sinon celle de chaque mot car il lui passa la langue sur la joue à petits coups précipités et Bill, hilare, se laissa faire sans broncher.

L'Étranger de Trouble Valley

(The Stranger from Trouble Valley)

En approchant de la silhouette postée plus loin sur la piste, Don Marston vit que c'était un homme à l'œil sévère qui tenait une carabine en travers du pommeau de sa selle. Pour sa part, il avait la main posée sur son revolver à six coups. Il l'y laissa même quand il aperçut le badge de shérif sur la poche de l'autre ; il savait en effet d'expérience qu'un outlaw peut très bien porter l'étoile à six pointes.

— Vous êtes le frère de Jeff Marston, demanda le shérif quand Don fut à portée de voix.

Don acquiesça d'un signe de tête ; le shérif remit sa carabine dans sa fonte et tendit la main.

— Je m'appelle Bill Wheeler mais mon nom n'a pas d'importance, je suis connu comme le loup blanc dans tout le pays.

Un large sourire accompagna cette déclaration. Un sourire, pas positivement joyeux mais qu'on pouvait qualifier d'amical. Don prit la main qu'on lui offrait.

— Je me doutais que vous alliez en ville mais je n'aurais pas pu vous parler tranquillement là-bas. Écoutez-moi bien Marston, emmenez votre frère, décampez tous les deux en vitesse. Ce qui lui est arrivé n'est qu'un commencement et je ne peux rien pour l'empêcher.

Don comprit que l'autre était sincère, qu'il ne s'agissait pas d'une menace mais d'un avertissement bien intentionné.

— Jeff a une sale blessure, riposta-t-il ; avec le trou qu'il a dans la cuisse, il n'est pas en état de voyager. Quant à moi, Wheeler, j'y ai été de mon argent, le ranch m'appartient autant qu'à Jeff, je ne suis pas prêt à me laisser faire... Ils peuvent toujours venir.

Ce disant, il esquissa un sourire destiné à faire passer ce que son ton avait de provocant.

— Ce qui signifie ?

— Ça veut dire tout simplement que nous sommes décidés à rester malgré ce que mijote Hymie Smith contre Jeff et moi. Je sais que Jeff s'est fait avoir quand il a acheté les terres de Trouble Valley mais, maintenant que nous y sommes, on ne nous en délogera pas.

— Vous ne serez pas les plus forts, dit Wheeler en hochant la tête d'un air grave, c'est déjà dur la vie dans cette fichue région ; voyez où vos bêtes sont obligées d'aller pour avoir de l'eau et quelle eau ! En plus, à présent que Jeff s'est mis à dos Hymie qui possède tout le pays ou qui se croit le maître partout, ce qui revient au même, je vous vois mal partis.

À ce moment précis retentit un coup de feu ; ça avait l'air de venir du haut de la colline derrière le shérif. Don entendit le sifflement de la balle et une sourde plainte qui s'échappait des lèvres du shérif tandis qu'il s'aplatissait vivement sur le sol face à la direction d'où on avait tiré. Il lui sembla voir un point brillant, comme si un rayon du soleil texan tombait sur quelque chose de métallique... mais c'était hors de portée de son revolver. Aussi promptement qu'il avait bondi à bas de son cheval, il se leva sans se préoccuper d'une seconde balle qui s'en venait siffler à ses oreilles et il passa un bras autour de la taille du shérif qui restait planté sur son cheval, le bras droit pendant impuissant, tandis qu'une tache de sang allait s'élargissant sur sa chemise ; il le souleva de sa selle, de l'autre main il sortit la carabine du holster et se terra avec le blessé derrière un monticule de sable, non loin de la piste. Le shérif, momentanément paralysé par le choc, reprit lentement ses esprits. Deux nouveaux coups de feu retentirent. Don, carabine en main, passa la tête derrière le monticule et crut apercevoir un cavalier et sa monture disparaissant derrière la crête sans lui laisser le temps de viser.

Soit ! Ce salaud en voulait à sa peau et profiterait en traître de la moindre occasion. Comme adversaire loyal il était un peu là ! De toute façon il était vain de se lancer à sa poursuite, il avait une grande avance et il connaissait le pays comme sa poche, ce qui n'était pas son cas à lui. D'ailleurs il n'était pas question d'abandonner le shérif en si piètre état.

Celui-ci s'était redressé mais il avait le teint plombé. Don lui ajusta un pansement de fortune et pendant ce temps le blessé lui expliqua en petites phrases hachées :

— Je suis condamné à mort, Marston, je ne parle pas de ma blessure mais je veux dire : du fait qu'il m'a vu en conversation avec vous, je suis un homme fichu, il ne me ratera pas, à moins que je puisse me cacher quelque part hors de la ville.

— Vous auriez intérêt à me dire tout ce que vous savez sur cet Hymie Smith ; je débarque juste d'Oklahoma, je suis arrivé hier dès que j'ai appris qu'on avait tiré sur Jeff. J'avais eu l'intention de finir la saison là-bas et de rejoindre Jeff l'an prochain, mais les événements m'ont obligé à changer mon fusil d'épaule.

— Hymie habite à Wiota mais il possède et exploite le ranch au sud de votre domaine. Les terres y sont meilleures, il y a de bonnes sources. Quand Jeff est venu par ici et a acheté Trouble Valley, il a dû avoir maille à partir avec lui pour des histoires de passage ; en tout cas Hymie a dit qu'il ne l'entendait pas de cette oreille et qu'il se faisait fort d'obliger votre frère à décamper du Texas.

— Puisque c'est comme ça, je vais de ce pas à Wiota ; si je vous aide à vous remettre en selle, vous croyez que vous pourrez aller jusqu'à la cabane de Jeff ?

— Oui mais, croyez-moi, méfiez-vous de Wiota, c'est la ville de Hymie.

Don remit le shérif en selle et lui dit avant de le quitter :

— Si vous êtes avec Jeff, je suis plus tranquille ; avec sa blessure à la cuisse il ne peut guère bouger, vous, vous êtes handicapé au bras, à vous deux vous faites un homme complet. On reparlera de ce que vous avez intérêt à décider à mon retour.

— À la grâce de Dieu ! Que je le veuille ou non je suis de votre côté maintenant, dit Wheeler d'un air sombre, j'aurais préféré rester neutre mais il m'a vu vous parler alors...

Il eut un rictus de douleur quand le cheval se mit à trotter et il partit en direction de Trouble Valley sans tourner la tête.

Les hommes qui se trouvaient à l'entrée de l'unique saloon de Wiota, saloon qui faisait aussi office de dancing, ne bronchèrent pas à l'arrivée de Don monté sur Comanche. Il les regarda du coin de l'œil pendant qu'il attachait sa monture et vit qu'ils se taisaient en sa présence. Dans les yeux qui le dévisageaient il crut lire son arrêt de mort. Des yeux qui jaugeaient sa haute stature, qui le dévisageaient des pieds à la tête, de ses chaparajos poussiéreuses jusqu'à ses cheveux clairs, en s'attardant sur le quarante-cinq perdu à sa ceinture ; des yeux qui exprimaient une menace froidement calculée.

Marston, d'une chiquenaude, poussa son feutre en arrière et se tourna pour inspecter les maisons en bois, environ une douzaine, qui à elles seules constituaient la bourgade. Il vit celle qu'il cherchait et, sans se soucier des spectateurs, y pénétra. Un homme aux cheveux blancs et au regard perçant était assis, les jambes allongées sur le bureau ; il ne dit mot, attendant que le visiteur commençât.

— Monsieur Blair, je présume, dit Don, je suis le frère de Jeff.

— Ouais, je suis Blair. Si vous voulez me parler en tant que banquier, asseyez-vous ici. Je suis également shérif mais c'est le bureau à côté.

— Pas la peine de bouger, Monsieur Blair. Jeff et moi nous avons besoin d'un prêt gagé sur notre domaine de Trouble Valley. Si vous préférez, nous pouvons mettre nos vaches en gage. Nous avons besoin d'argent pour payer les impôts cette année en attendant que ça démarre.

Le vieil homme prit un porte-plume coincé au-dessus de son oreille et se mit à gribouiller sur une feuille de papier.

— Impossible, Marston, je n'ai pas d'argent disponible.

— Allons ! Vous savez bien que la terre ou le bétail valent trois fois plus que le montant de l'impôt.

— Désolé mais c'est impossible.

Don sortit de sa poche sa blague à tabac en cuir et se roula une cigarette en regardant le banquier d'un air ironique.

— Hymie aurait-il donné des ordres ? Je peux toujours prendre mon argent à Laredo.

— Avant de vous le donner on me demandera mon avis et si je dis que c'est risqué... répondit Blair sans tenir compte de l'allusion à Hymie.

Don resta un moment silencieux, se contentant d'aspirer une bonne bouffée de sa cigarette.

— Vous n'ignorez pas, jeune homme, fit le banquier-shérif d'un air affable, que nous avons à faire à trop forte partie. Je vous prêterais de l'argent si c'était en mon pouvoir.

— Et s'il arrivait quelque chose à Hymie, vous pourriez n'est-ce pas, demanda Don en prenant le même ton.

Le vieux eut l'air à la fois estomaqué et effrayé. Il se hâta d'aller fermer la fenêtre et murmura si bas que sa voix était à peine perceptible :

— Prenez garde, non seulement Hymie a des gars armés sous ses ordres mais il est rapide comme l'éclair, il a déjà tué...

Il laissa sa phrase en suspens, conscient d'en avoir déjà trop dit pour sa propre sécurité.

— Vous ne savez pas pourquoi il a juré de se débarrasser de Jeff et de moi ?

Blair secoua la tête d'un air lugubre, il marmonna :

— Par vice, mon garçon, c'est un salopard, je vous le dis.

Don allait sortir mais il se ravisa.

— Shérif, ce n'est pas moi qui commencerai à faire du grabuge mais si on m'attaque, je ne réponds plus de rien.

Dites-moi : Si Hymie Smith disparaît au cours d'une lutte à armes égales, sans déloyauté de ma part, je ne serai pas condamné ? Le vieil homme le fixa et, d'une voix qui se voulait convaincante, il dit :

— Mon garçon, ne prenez pas le risque d'attaquer Hymie mais, si par hasard ça tourne mal et que vous en sortiez vainqueur, ne vous en faites pas, de mon côté vous n'avez rien à craindre.

Une fois dehors Marston regarda l'inscription au-dessus du saloon, il lut « H. Smith » mais il décida de suivre le conseil du vieux shérif et de ne pas entamer la lutte lui-même. Après tout rien ne prouvait que les balles qui avaient atteint son frère et Wheeler avaient été tirées par les hommes de main de Hymie. Néanmoins il s'arrêta dans le magasin local, y acheta un Winchester et un étui d'arçon. Hymie l'apprendrait certainement, il y verrait la preuve que les Marston ne se laisseraient pas intimider.

Il n'avait plus de raison de s'attarder à Wiota, il fallait revenir rapidement auprès des deux blessés qui ne pouvaient guère se défendre, tout en prenant les précautions nécessaires ; les hommes de Hymie avaient la détente facile aussi, au lieu de suivre la piste, préféra-t-il prendre par l'extrémité

nord de la vallée ; du haut des contreforts des Quitmans il inspecta la vallée pour voir s'il n'y avait pas de signes inquiétants. Il apercevait au loin un petit point, la cabane construite par Jeff. Il suivit le lit à sec de la rivière qui autrefois avait découpé Trouble Valley à travers les contreforts des Quitmans. Au plaisir qu'il ressentait à voir ce paysage si beau se mêlait un point d'orgueil à la pensée qu'il en partageait la propriété avec son frère ; enfin ce serait chose faite quand ils auraient payé les impôts d'ici un mois. Il était sûr d'obtenir un prêt ; l'influence du maître de Wiota ne s'étendait tout de même pas à Sierra Blanca ou à Yava.

Soudain la joie fit place à l'inquiétude ; il ne voyait plus leurs têtes ; bien sûr elles pouvaient s'être égarées sur une pente ou au creux d'une coulée qu'il ne pouvait voir d'où il se trouvait, mais, dans la situation périlleuse où la haine de Hymie les mettait, tout était sujet d'alarme. Il y a quelques heures elles paissaient près du minuscule ruisseau qui coulait au beau milieu du lit et qui fournissait à lui seul l'approvisionnement en eau de leur domaine. Il était peu vraisemblable qu'en si peu de temps elles se soient aventurées si loin. Saisi d'une appréhension croissante, il descendit au galop en suivant le fond de la vallée, non sans regarder de chaque côté dans l'espoir d'apercevoir les vaches et dans la crainte d'un péril caché. Il sentait la rage monter en lui, gare à celui qui se trouverait à portée de son revolver !

Il fit gravir à Comanche un monticule sablonneux d'où la vue serait plus dégagée. Tout à coup il tira sur les rênes, en se réjouissant que le sable ait assourdi le bruit des sabots de sa monture. En effet, à une distance d'à peine deux mètres, un sbire de Hymie était posté à plat ventre derrière un buisson, tenant en joue la piste menant à la cabane. Don, aussi silencieux qu'un fantôme, sauta de sa monture et s'avança vers lui. Le sable amortissait le bruit de ses pas et, quand l'homme se retourna, Don était à trois mètres à peine, braquant sur lui son quarante-cinq. L'homme laissa tomber son arme mais ne leva pas les mains. Le silence ne fut rompu que lorsqu'il dit :

— Si tu veux tirer, vas-y tout de suite.

— Où sont les vaches ?

L'homme le regarda d'un air hésitant.

— Tu me donnes quoi si je te le dis ?

— Je te laisse filer jusqu'à la frontière mais, si je te revois sur mon chemin, je t'abats immédiatement.

— Ça va. Faut que je file de toute façon si je vous donne le tuyau, sans ça Hymie me descendra.

— Où sont les vaches, répéta Don.

— Dans Box Cañon, à seize kilomètres après le col, faut faire gaffe ou tu le manqueras, va tout droit vers l'ouest jusqu'à ce que tu voies deux rochers pointus comme des clochers. Elles sont là, entre les deux.

— Il y a combien d'hommes avec ?

— Deux. Il y en a un qui s'appelle Whitey Yates.

— Si je comprends bien, toute la bande de Hymie se démène dans le coin ?

— Y veulent fiche des rochers pour bloquer l'entrée et tes vaches, elles auraient plus qu'à crever là-dedans.

Don s'empara du revolver qui se trouvait dans le holster du cow-boy et le glissa dans sa ceinture, puis il abaissa son quarante-cinq.

— Où as-tu laissé ton cheval ?

— Dans le ravin par-là.

— Don lui fit signe de décamper et l'homme partit d'un pas incertain comme il s'attendait à tout moment à recevoir une balle dans le dos. Don le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il l'ait vu trotter dans

la bonne direction ; il enterra le Winchester dans le sable, réenfourcha Comanche et lui murmura quelques mots dans l'oreille, ce qui le fit s'envoler tel un cyclone noir en direction du col indiqué ; il le franchit à la même allure folle mais il fallut ralentir car le sentier serpentait dans les rochers et Don tenait trop à lui pour risquer de lui casser une jambe dans la pierraille.

Il aperçut soudain à un tournant les deux flèches rocheuses qui se profilaient sur le ciel rougi par le soleil couchant, passa entre les deux, lâchant les rênes pour pouvoir tenir un revolver dans chaque main. Le Box Cañon n'avait pas plus d'un kilomètre de long. Les vaches s'y ébrouaient avec force bruit de sonnaillles et de mugissements, si bien que les hommes de main de Hymie ne l'entendirent pas approcher. Deux d'entre eux à cheval gardaient l'accès. Quand les sabots de Comanche firent rouler des pierres à quelques mètres d'eux, ils pivotèrent précipitamment en braquant leur revolver mais ceux de Don partirent en les gagnant de vitesse ; un des hommes tomba à la renverse.

Moins habile à manier l'arme de la main gauche, Don ne toucha pas le second, la balle passa en sifflant par-dessus son épaule ; néanmoins, voyant l'autre revolver braqué sur lui, il laissa tomber le sien et leva les mains.

— Descends, ordonna Don et va jeter un coup d'œil à ton copain.

Après un bref regard, l'homme dit, laconique :

— L'épaule. Presque en bouillie, ça l'a jeté par terre mais y s'en remettra.

— On est à peu près à la moitié du chemin entre Wiota et Laredo, si on l'attache sur son cheval tu pourras l'emmener jusqu'à Laredo ?

L'homme fit signe que oui.

Quand Don, à la tête de son troupeau, émergea du cañon, le soleil avait presque disparu ; il avait fallu d'abord panser le blessé et veiller à leur départ. Maintenant il pouvait laisser les vaches se débrouiller toutes seules et il prit de la vitesse dans sa hâte à rejoindre son frère et le shérif. Le clair de lune brillait sur la piste. Il pensait à ce qu'il allait raconter aux deux éclopés, sachant qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Hymie Smith n'aurait aucune difficulté à retrouver des hommes à sa solde ; c'était un dur à cuire qui ne se laisserait pas décourager pour si peu. Ce qui s'était passé aujourd'hui n'était qu'une simple escarmouche.

Hymie avait si longuement occupé sa pensée qu'il ne fut pas étonné de le reconnaître en ce cavalier solitaire qui s'approchait au-devant de lui. Il ne l'avait jamais rencontré mais, d'après les descriptions de Jeff, cet homme massif trônant sur un gigantesque étalon blanc – jamais un cheval ordinaire n'eût pu supporter un tel poids – ne pouvait être qu'Hymie, avec sa crinière rousse s'échappant en mèches folles de son sombrero blanc. Don fit faire halte à Comanche pour attendre de pied ferme son ennemi juré. Il se trouvait sur une crête étroite avec un à-pic des deux côtés. À droite la pente dévalait vers le lit asséché de la rivière. L'endroit lui parut propice car il n'y avait pas place pour deux. Don résolut de laisser l'initiative à Hymie et il attendit, la main sur la crosse de son revolver à six coups.

— Vous n'auriez pas vu par hasard des hommes à moi que j'ai envoyés dans la direction d'où vous venez, demanda Hymie d'une voix neutre qui semblait particulièrement fluette émanant d'un aussi corpulent personnage. Vous êtes le frère de Jeff Marston n'est-ce pas ?

La seconde phrase, malgré sa forme interrogative, n'impliquait aucune incertitude, Hymie savait fort bien à qui il avait affaire ; quant à la première elle sonnait comme un défi. Si Hymie le prenait sur ce ton, Don riposterait de même.

— Je n'ai vu âme qui vive de toute la journée et pourtant je suis allé un peu partout.

Les narines de son interlocuteur frémirent. Le nez était fort et busqué, un vrai bec de perroquet, et les narines en étaient si minces qu'elles en paraissaient presque transparentes au clair de lune. Les

yeux, profondément enfoncés dans leurs orbites, étaient dissimulés dans l'ombre projetée par l'immense sombrero.

— C'est bizarre car je les avais chargés d'une mission importante. Bon, je vais retourner à Wiota, ils me rejoindront sans doute tout à l'heure.

Don, qui ne quittait pas des yeux les mains de Hymie, vit qu'elles ne se tendaient pas vers le holster.

D'un air dégagé le gros homme tira sur les rênes comme pour faire pivoter son étalon mais quelque chose de métallique brilla soudain dans sa main gauche : il avait brusquement tiré de sa manche un derringer. Don Marston fut pris de court ; quand il dégaina, la balle de Hymie l'avait déjà touché ; le paysage se mit à tourbillonner voilé d'un brouillard rouge et il dévala la pente raide pour s'arrêter enfin dans du sable mou : le lit desséché de la rivière. La main droite crispée sur son revolver, une douleur lancinante dans le bras gauche, il se releva tant bien que mal, l'œil levé vers le sommet de la corniche qui se profilait, éblouissant, au clair de lune. Certainement son ennemi allait se lancer à sa poursuite ou du moins tirer sur lui le coup de grâce.

L'obstination devait être une de ses rares qualités. Dieu merci, son épaule devenait insensible. Un nouvel éclair métallique, cette fois le canon d'une carabine, brilla là-haut. Hymie avait changé d'arme pour en finir.

Don se vit perdu et visa rapidement. Le maître absolu de Wiota s'affaissa lentement et dégringola à son tour, entraîné par son poids et la raideur de la pente. Don s'écarta vivement pour éviter le corps et l'avalanche de terre et de pierraille qui l'accompagnait dans sa chute. Son pied heurta une pierre, il tomba en avant et lâcha son arme pour tenter de se rattraper avec la main droite. Il se remit sur ses jambes comme il put et posa la main sur la poitrine de son adversaire. Le cœur ne battait plus, c'en était fini de Hymie Smith. Don rengaina son revolver, il siffla doucement en direction de Comanche qu'il voyait silhouetté sur le ciel pâle ; le cheval répondit par un faible hennissement et se mit à descendre la pente. Don se frotta les mains l'une contre l'autre pour en faire tomber le sable et soudain... il vit de la boue humide sur sa main droite. Comment ? Il n'avait pas plu depuis des semaines, le lit était à sec... Interloqué, il fixa avec une attention décuplée le fond de la vallée et y vit un mince filet d'eau qui s'élargissait un peu plus haut et semblait s'étaler tout là-bas sur une quinzaine de centimètres. Don prit son cheval par la bride et remonta le lit de la rivière, suivant ce filet d'eau surgi d'on ne sait où. Son épaule blessée était encore miséricordieusement engourdie et il oubliait son immense lassitude, éperonné par son désir de comprendre.

Ce n'est qu'un kilomètre plus haut qu'il réalisa pourquoi Hymie Smith avait décidé de les chasser Jeff et lui de Trouble Valley.

La rivière se divisait en deux branches à cet endroit et, barrant celle qui se dirigeait dans Trouble Valley, se dressait une sorte de digue, grossièrement faite d'argile et de pierres, qui drainait toute l'eau vers le Rio alimentant le ranch de Hymie. Procédé parfaitement illégal. Muni d'un gros bout de bois, il entreprit de faire tomber les pierres et d'élargir la brèche accidentelle qui avait laissé passer le mince filet d'eau. Avec son poignard il trancha la glaise aussi facilement qu'il eût fait d'un fromage. Au bout de dix minutes l'eau tourbillonnait déjà sur ses bottes, il savait que bientôt elle aurait raison de ce qui restait de la digue. Il remonta sur Comanche, l'esprit embrumé de fatigue mais le cœur léger. Comme il lui tardait de pouvoir conter à Jeff toutes les péripéties de cette journée qui finissait si bien ! Trouble Valley ne méritait plus son nom, désormais l'eau y coulerait abondante, l'herbe y pousserait dru et ils pourraient y élever plus de bétail qu'ils n'avaient osé espérer dans leurs rêves les plus fous.

Collection « Le miroir obscur »

Suspense – Insolite – Mystère

dirigée par Hélène et Pierre Jean Oswald

« Je vivais en un monde où tout était normal, ordinaire, stable. Mais quand on présentait devant ce monde un genre particulier de miroir l'image n'était plus normale, ni ordinaire ni stable. »

Howard Fast.

Cette *série*, consacrée aux nouvelles inédites de Fredric Brown,
est dirigée par Stéphane Bourgoïn.

Dessin de couverture
par Jean-Claude Claeys

¹ F.C.C. = Fédéral Communications Commission.

[3](#) Correspond aux classes secondaires.

